



Graham Masterton

TERREUR

# La maison de chair

Le vieil homme entra dans mon bureau et ferma la porte. Il portait une veste fripée et un nœud papillon de couleur verte. Dans ses mains couvertes de taches hépatiques, il tenait un Panama auquel le soleil de Californie avait donné la couleur d'un rôti calciné. Un côté de son visage était encore tout hérissé de poils de barbe, — ce qui me fit supposer qu'il ne se rasait plus très bien. En s'excusant presque, il fit : "C'est ma maison

POCKET

COLLECTION TERREUR *dirigée par Patrice Duvic*

GRAHAM MASTERTON

**LA MAISON  
DE CHAIR**



Titre original :

*Charnel House*

Traduit de l'anglais par Marie Hooghe

© Graham Masterton 1978

© 1994, Pocket pour la présente édition

ISBN : 2-266-06146-1

## **NOTE DE L'AUTEUR**

Le démon dont vous allez faire la connaissance dans ce livre était (et reste) un authentique démon indien. Les légendes qui sont rapportées dans ces pages sont telles que les racontaient autrefois les grands sorciers.

On peut évidemment faire abstraction de l'aspect surnaturel et tenir ces pouvoirs pour de la superstition. Il n'empêche qu'en écrivant ce livre qui relate une manifestation particulièrement maléfique de ces forces, j'ai traversé une période sombre, j'ai vécu une série d'incidents malheureux qui ne peuvent être imputés au hasard et qui ont transformé ma vie d'alors en cauchemar permanent. Mon beau-père est mort ; j'ai eu un accident avec ma nouvelle Mustang, j'ai heurté de plein front un mur en béton à 110 à l'heure, ma femme a également eu un accident de la route et j'ai perdu un nombre incalculable d'objets personnels : carnets de chèques ou souvenirs. Mais il s'est passé des faits plus étranges encore. A plusieurs reprises, le livre m'a paru s'écrire tout seul, s'éloigner du tracé originel de l'histoire et se perdre sur des voies de garage. Un peu comme si le livre lui-même cherchait à ce qu'on ne l'écrive pas.

Il est heureusement terminé à ce jour et j'espère qu'il vous aidera à comprendre quelque peu le lointain passé de l'Amérique et qu'il vous fournira matière à réflexion pour le présent et le futur.

Ceci, si vous osez le lire. Car ce démon immortel ne pardonne pas.

Graham Masterton.  
Los Angeles, 1978.

## CHAPITRE PREMIER

Le vieil homme entra dans mon bureau et ferma la porte.

Il portait une veste fripée et un nœud papillon de couleur verte. Dans ses mains couvertes de taches hépatiques, il tenait un panama auquel le soleil de Californie avait donné la couleur d'un rôti calciné. Un côté de son visage était encore tout hérissé de poils de barbe – ce qui me fit supposer qu'il ne se rasait plus très bien.

En s'excusant presque, il fit :

— C'est ma maison. Elle respire.

— Asseyez-vous, dis-je en souriant.

Il s'assit sur le bord de la chaise en plastique et se passa la langue sur les lèvres. Il avait un air doux et soucieux qui vous faisait souhaiter avoir un grand-père tel que lui. C'était vraiment le genre de vieux bonhomme avec qui j'aurais aimé jouer aux échecs par un bel après-midi d'automne, confortablement installé sur une terrasse dominant la plage.

— Vous n'êtes pas obligé de me croire, jeune homme. Mais je vous ai déjà téléphoné pour vous dire la même chose.

Je jetai un coup d'œil à ma liste de rendez-vous.

— Mais bien sûr. Vous avez téléphoné la semaine dernière, n'est-ce pas ?

— Et la semaine précédente.

— Et vous avez dit à la téléphoniste que votre maison était...

Je m'arrêtai et le regardai. Lui aussi me regarda. Il ne termina pas la phrase à ma place. Je suppose qu'il voulait me l'entendre dire, à moi aussi. Je lui adressai un petit sourire de bureaucrate.

Il continua, de sa voix douce et éraillée :

— J'ai quitté le vieil appartement de ma sœur, là-bas sur la colline, pour cette maison. J'ai vendu quelques actions et je l'ai payée comptant. Elle était assez bon marché et j'avais toujours

eu envie d'habiter dans les environs de Mission Street. Mais maintenant, eh bien...

Il baissa les yeux et se mit à jouer avec les bords de son chapeau.

Je pris un stylo à bille.

— Pourriez-vous me donner votre nom ?

— Seymour Wallis. Ingénieur en retraite. Ponts et chaussées.

— Votre adresse ?

— 1551, Pilarcitos Street.

— Très bien. Et votre problème est donc le bruit ?

Il releva les yeux. Ses yeux avaient la couleur d'un bleuet fané conservé entre les pages d'un livre.

— Non, pas le bruit, fit-il doucement. La respiration.

Je m'appuyai contre le dossier de mon fauteuil tournant en simili cuir et je me mis à me tapoter les dents avec mon stylo à bille. J'étais plutôt habitué aux plaintes fantaisistes dans mon boulot au département d'hygiène publique. Nous avions entre autres une bonne femme qui venait régulièrement raconter que des dizaines d'alligators jetés par les gosses dans les toilettes vers les années soixante avaient échoué dans les égouts en dessous de son appartement, au croisement de Howard et de la 4<sup>e</sup> Rue, et qu'ils essayaient de remonter par les tuyauteries pour venir la manger. Il y avait aussi un jeune drogué qui croyait que son chauffe-eau émettait des radiations dangereuses.

Mais, maniaques ou non, on me payait pour être gentil avec ces gens, écouter patiemment ce qu'ils avaient à raconter, puis essayer de les rassurer en leur affirmant que la ville de San Francisco ne regorgeait pas d'alligators ou qu'elle ne recelait pas des masses de kryptonite verdâtre.

— N'est-il pas possible que vous vous trompiez ? Vous entendez peut-être votre propre respiration.

Le vieil homme haussa les épaules, comme pour me dire que c'était bien possible mais très peu probable.

Je suggérai qu'il y avait peut-être un courant d'air descendant dans sa cheminée :

— Vous savez, il arrive que l'air descende dans une maison par une vieille souche de cheminée et qu'il s'infiltré par des fentes dans les briques qui la condamnent.

Il secoua la tête.

— Eh bien, si ce n'est ni votre propre respiration ni un courant d'air dans la cheminée, pouvez-vous me dire ce que ça pourrait être, d'après vous ?

Il toussa et prit dans sa poche un mouchoir propre mais tout effiloché avec lequel il se tamponna la bouche.

— Je pense que c'est une respiration. Je pense qu'il doit y avoir comme un animal pris au piège dans les murs.

— Entendez-vous gratter ? Ou marcher ? Ou quelque chose dans le genre ?

Il secoua de nouveau la tête.

— Rien que respirer ?

Il fit signe que oui.

J'attendis un moment mais il n'avait manifestement rien à ajouter. Je me levai et me dirigeai vers la fenêtre de mon bureau qui surplombe l'immeuble voisin. Quand il fait chaud, on y voit de temps à autre des hôtes de l'air qui profitent d'une pause pour se faire bronzer sur le toit aménagé en jardin. A les voir ainsi en bikini, j'en suis venu à penser qu'United était certainement la meilleure ligne aérienne. Mais ce jour-là, il n'y avait rien d'intéressant à voir. Rien qu'un vieux jardinier mexicain occupé à repoter des géraniums.

— Si un animal était coincé dans vos murs, il ne pourrait pas survivre aussi longtemps, sans manger ni boire. Et s'il n'était pas coincé, vous l'entendriez courir.

Seymour Wallis, ingénieur en retraite, fixait son chapeau. Je commençais à réaliser que cet homme n'était pas un déséquilibré. C'était plutôt un type simple et réaliste qui avait certainement considéré le problème sous tous ses angles avant de venir au service d'hygiène publique avec des histoires de respiration désincarnée. Il ne voulait pas qu'on le prenne pour un fou.

Puis, d'une voix calme mais ferme, il reprit :

— On dirait une respiration animale. Je sais que c'est difficile à croire mais voilà trois mois que je l'entends — en fait, de-

puis que j'habite cette maison – et il n'y a pratiquement pas d'erreur possible, c'est une respiration.

Je me détournai de la fenêtre.

— Y a-t-il des odeurs ? Des dépôts désagréables ? Je veux dire, est-ce que vous ne trouvez pas des excréments animaux dans vos placards ou des choses du même genre ?

— Une *respiration*, c'est tout. Comme la respiration d'un berger allemand, essoufflé, quand il fait très chaud. Un halètement qui dure toute la nuit et parfois même le jour.

Je revins à mon bureau et m'enfonçai dans mon fauteuil. Seymour Wallis me regardait d'un air expectatif, comme si j'allais tirer une solution magique du dernier tiroir gauche de mon bureau. Mais en vérité, si j'étais habilité à exterminer les rats, cafards, termites, guêpes, poux, puces et punaises, jusqu'ici ma compétence ne s'étendait pas aux respirations.

— Monsieur Wallis, fis-je le plus gentiment possible, êtes-vous certain d'avoir frappé à la bonne porte ?

Il toussa :

— Avez-vous une *autre* suggestion ?

En fait, je commençais à me demander si ce ne serait pas une bonne idée qu'il rende visite à un psychiatre mais allez dire de but en blanc à un charmant vieux monsieur qu'il devient peut-être gaga ! Et puis, si c'était *vraiment* une respiration ?

Je jetai un coup d'œil à la gravure moderne accrochée au mur en face de moi. Il fut un temps – avant que nos bureaux n'aient été redécorés – où il n'y avait au mur qu'une affiche mi-teuse mettant en garde contre les dangers de manipuler de la nourriture avec des mains sales. Mais aujourd'hui, le service d'hygiène publique faisait preuve de plus de goût. Il avait même été question de nous appeler « Bureau de sauvegarde de l'environnement ».

— S'il n'y a pas de saletés et s'il n'y a aucun signe visible de la cause de la respiration, alors je ne vois pas vraiment pourquoi vous vous tracassez. Ce n'est probablement qu'un phénomène inhabituel qui résulte de la façon dont est construite votre maison.

Seymour Wallis m'écouta avec l'air de dire : *Vous êtes un bureaucrate, c'est votre boulot de rassurer les gens, mais je ne*

*crois pas un mot de ce que vous racontez.* Quand j'eus terminé mon laïus, il se cala bien au fond de sa chaise en plastique et hocha un moment la tête en réfléchissant en silence.

— Si vous avez besoin d'autre chose, si vous voulez qu'on extermine vos cafards ou qu'on chasse vos rats... eh bien, nous sommes à votre service.

Il me tança du regard, pas impressionné pour un sou par mon discours.

— Je vais vous dire la vérité, dit-il d'une voix rauque. La vérité, c'est que j'ai peur. Cette respiration me fait paniquer. Je suis venu vous trouver parce que je ne savais plus où aller. Mon plombier prétend que mes tuyauteries d'écoulement sont absolument intactes. Mon entrepreneur dit que ma maison est saine et mon psychiatre, que je ne présente aucun signe imminent de sénilité. Malgré toutes ces assurances, j'entends toujours le bruit et j'ai toujours peur.

— Monsieur Wallis, je ne peux rien faire pour vous. La respiration n'est pas de mon ressort.

— Vous pourriez venir écouter.

— La respiration ?

— Eh bien, vous n'êtes pas obligé.

J'ouvris les mains en signe de sympathie.

— Ce n'est pas que je ne *veuille* pas venir. Il se fait tout simplement que j'ai des problèmes d'assainissement plus urgents à régler. Nous avons un égout qui refoule à Folsom Street et les gens du coin sont évidemment plus intéressés par leur propre respiration que par toute autre. Je suis désolé, monsieur Wallis, mais je ne peux rien faire pour vous aider.

Il se frotta le front d'un air ennuyé puis il se leva.

— Très bien, dit-il d'une voix de vaincu, je comprends vos priorités.

Je contournai mon bureau pour aller lui ouvrir la porte. Il remit son vieux panama et resta là un moment, comme s'il cherchait les mots pour ajouter quelque chose.

— Si vous entendez autre chose, comme des bruits de pas, ou si vous trouvez des excréments...

Il acquiesça de la tête :

— Je sais. Je vous appellerai. Le problème de nos jours, c'est que tout le monde se spécialise. Vous êtes capable de nettoyer des égouts mais pas de venir écouter une chose aussi étrange qu'une maison qui respire.

— Je suis désolé.

Il tendit la main et me saisit le poignet. Sa vieille main osseuse était étonnamment forte. C'est comme si j'avais été tout à coup agrippé par un aigle royal.

— Si vous faisiez quelque chose de positif au lieu d'être toujours désolé ? Il s'avança si près de moi que je pus voir les traces de veines rouges dans ses yeux assombris. Pourquoi ne pas passer chez moi quand vous en aurez fini ici et venir écouter cinq petites minutes ? J'ai du whisky écossais que mon neveu m'a ramené d'Europe. On pourrait prendre un verre, et vous pourriez l'entendre.

— Monsieur Wallis...

Il lâcha mon poignet et soupira. Puis, il redressa son chapeau.

— Il faut me pardonner, fit-il platement. Je suppose que ça me porte sur les nerfs.

— C'est bon. Écoutez, si j'ai un peu de temps après le bureau, je viendrai. Je ne peux pas vous le promettre, alors ne vous tracassez pas si je ne viens pas. J'ai une réunion ce soir, je ne serai donc pas là très tôt. Mais je ferai mon possible pour venir.

— Très bien, dit-il sans me regarder. Il n'aimait pas perdre le contrôle de lui-même et, à ce moment-là, il faisait tout ce qu'il pouvait pour se ressaisir, pour rassembler toutes ses sensations éparpillées comme les fils emmêlés d'une pelote de laine.

Il ajouta :

— Ça pourrait être le parc, vous savez. Il pourrait y avoir un rapport avec le parc.

— Le parc ? demandai-je décontenancé.

Il me regarda sévèrement comme si j'avais dit quelque chose de tout à fait hors de propos.

— Merci de m'avoir écouté, jeune homme. Et il s'engagea dans le long couloir ciré.

De l'embrasure de ma porte, je le regardai s'en aller. Et tout à coup, dans la fraîcheur du conditionnement d'air, je me mis à frissonner.

Comme d'habitude, la réunion du soir fut dominée par Ben Putlik, le responsable du service des immondices. Putlik était un type plutôt râblé qui ressemblait à une petite garde-robe habillée d'un veston à carreaux. Il était dans les immondices depuis la grève générale de 1934 et à son avis, le ramassage des immondices et leur éventuelle destruction constituaient une des vocations les plus nobles de l'humanité — ce qui est vrai d'une certaine manière mais pas au sens où il l'entendait.

Nous étions assis autour de la table de conférence, nous fumions beaucoup trop et buvions du café dans des gobelets en polystyrène. De l'autre côté des fenêtres, le ciel s'ourlait de pourpre et de vieil or et les tours et les pyramides de San Francisco s'installaient dans la nuit scintillante et granuleuse du Pacifique. Putlik se plaignit de ce que les propriétaires de restaurants exotiques négligeaient d'emballer les déchets de cuisine dans des sacs poubelles en plastique noir. De la nourriture fortement épicée salissait ainsi les salopettes de ses éboueurs.

— J'ai des Juifs dans mon équipe, dit-il en rallumant son cigarillo. Et ces gens-là ne veulent surtout pas être souillés par de la nourriture qui n'est pas saine.

Morton Meredith, le chef de notre département, était assis en tête de table, un pâle sourire crispé aux lèvres. Il étouffa un bâillement de la main. La seule raison d'être de ces réunions était le désir de l'administration communale de provoquer une émulation entre les différents services, mais l'idée même d'être stimulé par Ben Putlik était aussi étrange que de commander des *moules farcies* dans un McDonald's. Ce n'était pas au menu, tout simplement.

En fin de compte, à neuf heures, après un rapport fastidieux des gens du service de désinfection et dératisation, nous sortîmes dans la chaleur de la nuit. Dan Machin, un jeune type long et maigre comme un échalas, qui travaillait au laboratoire de recherches sanitaires, traversa la place dans ma direction. Il me donna une bonne tape dans le dos.

— On va prendre un verre ? Après ces réunions, on a la gorge aussi sèche qu'un parc national en plein désert.

— Certainement. Tout ce que j'ai à tuer, c'est le temps.

— Le temps et les puces, me rappela Dan.

Je ne sais vraiment pas ce qui m'attirait chez Dan Machin. Il avait trois ou quatre ans de moins que moi et, malgré cela, il portait encore les cheveux coupés en brosse et de grosses lunettes démodées qui semblaient toujours sur le point de tomber de son nez retroussé. Il avait des vestons amples aux coudes renforcés avec des morceaux de cuir et ses chaussures étaient toujours usées, bien qu'il eût un étrange sens de l'humour au second degré qui m'excitait. A force d'être trop souvent à l'intérieur, il avait le teint blafard, ce qui ne l'empêchait pas d'être un bon joueur de tennis et de connaître autant de vieilles anecdotes et de gens célèbres que les rédacteurs de *Le saviez-vous ?*.

Dan Machin me rappelait mon enfance à Westchester. Dans cette banlieue sûre, il y avait des lanternes devant chaque maison, toutes les mères de famille avaient les mêmes cheveux blonds laqués et elles véhiculaient leurs enfants dans d'immenses breaks Buick. Chaque année, à l'automne, l'odeur des feuilles qu'on brûlait donnait le signal de départ de la saison de patinage à roulettes et des farces d'Halloween. Un tas de choses assez sérieuses m'étaient arrivées depuis lors, entre autres, une sale affaire de divorce et une liaison ardente mais absurde, et il m'était doux de savoir que cette Amérique-là existait encore.

Nous traversâmes la rue et remontâmes l'étroit trottoir de Gold Street jusqu'au bar préféré de Dan, l'Assay. C'était une pièce haute de plafond avec une mezzanine à l'ancienne et des meubles de bois et de cuivre comme on n'en voyait plus depuis longtemps à San Francisco. Nous nous installâmes près du mur et Dan commanda deux bières.

— J'avais l'intention d'aller à Pilarcitos ce soir, fis-je en allumant une cigarette.

— Pour le plaisir ou pour le boulot ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas très bien. Ni l'un ni l'autre.

— Ça a l'air mystérieux.

— Ça l'est. Un vieux type est venu me voir au bureau aujourd'hui et il m'a raconté que sa maison respirait.

— *Respirait ?*

— Mais oui. Ou plus exactement que sa maison haletait, comme Lassie. Il voulait savoir si je pouvais faire quelque chose.

On apporta les bières et Dan but une longue gorgée. La bière lui laissa une moustache blanche et mousseuse qui lui allait très bien.

— Ce n'est pas un courant d'air descendant dans la cheminée. Ni une sorte de créature prise au piège dans les cavités des murs. En fait, c'est un cas authentique de respiration inexplicable.

J'avais voulu faire un bon mot mais Dan parut me prendre au sérieux :

— A-t-il dit autre chose ? T'a-t-il dit quand cela arrivait ? A quel moment de la journée ?

Je posai mon verre.

— Il a dit que ça se produisait tout le temps. Il n'habite là que depuis quelques mois et ça se passe depuis qu'il a emménagé dans la maison. Il est vraiment effrayé. Je suppose que ce vieux machin croit avoir affaire à un fantôme.

— Eh bien, ça se pourrait.

— Oh, mais certainement. Et Ben Putlik commence à en avoir marre des poubelles.

— Non, je suis sérieux, insista Dan. J'ai déjà entendu parler de cas de ce genre, des gens qui entendent des voix et des trucs comme ça. Dans certaines conditions, on peut réentendre les sons qui ont été émis dans une pièce longtemps auparavant. Des gens ont parfois prétendu entendre des conversations qui devaient dater du siècle précédent.

— Où as-tu trouvé tout cela ?

Dan tira sur son nez minuscule comme pour essayer de l'allonger, et je pourrais même jurer qu'il avait légèrement rougi.

— A vrai dire, fit-il d'un ton embarrassé, je me suis toujours assez intéressé aux manifestations des esprits. C'est un peu un trait de famille.

— Comment ? Un scientifique aussi endurci que toi !

— Allons, dit Dan, ce n'est pas aussi loufoque qu'il n'y paraît, toutes ces histoires du monde des esprits. Il y a eu des cas assez ahurissants. Et de toute façon, ma tante disait toujours que l'esprit de Buffalo Bill Cody venait chaque soir s'asseoir à son chevet et qu'il lui racontait les légendes de l'Ouest.

— Buffalo Bill ?

Dan eut une moue d'auto-désapprobation :

— C'est ce qu'elle disait. Je n'aurais peut-être pas dû la croire.

Je me calai bien au fond de mon siège. Il y avait un sympathique brouhaha de voix au bar où on servait justement du poulet frit et des côtes de porc. Cela me rappela que je n'avais plus rien mangé depuis le petit déjeuner.

— Tu penses que je devrais monter chez le vieux ? demandai-je à Dan en visant une fille en tee-shirt blanc très moulant, avec l'inscription « Oldsmobile Rocket » sur la poitrine.

— Eh bien, voyons les choses autrement, si c'était moi, j'irais. En fait, nous devrions peut-être y aller ensemble. Je rêverais d'entendre respirer une maison.

— Tu ferais ça, hein ? O.K., si tu es d'accord de partager les frais de taxi, nous y allons. Mais je ne peux pas garantir ce que ce type a dit. Il est très vieux et il se peut qu'il ait simplement des hallucinations.

— Une hallucination, c'est une illusion visuelle.

— Je commence à croire que cette fille en tee-shirt blanc est une illusion visuelle.

Dan se retourna, la fille vit son regard et il piqua un de ces fards dont il avait le secret.

— Tu me fais toujours le même coup, se plaignit-il d'un air irrité. Ils doivent me prendre pour un maniaque sexuel dans cette boîte.

Une fois nos bières bues, nous prîmes un taxi pour Pilarcitos. C'était une de ces petites rues en pente où on se gare quand on va manger dans un des restaurants japonais du coin, une de ces petites rues qu'on ne retrouve jamais après un excès de tempura et de saké. Les maisons étaient vieilles et silencieuses, elles avaient des tourelles, des pignons et des porches sombres.

Quand on pensait que Mission Street n'était qu'à quelques mètres, on les trouvait étrangement morbides et comme hors du temps. Nous nous trouvions, Dan et moi, devant le 1551 dans la chaude brise de la nuit et nous regardions la tour gothique, le balcon sculpté et la peinture grisâtre qui s'écaillait comme le corps d'un poisson mort.

— Tu ne crois pas qu'une maison pareille pourrait respirer ? me demanda-t-il en reniflant.

— Je ne crois pas qu'une maison, quelle qu'elle soit, puisse respirer. Mais cette maison sent comme si ses égouts avaient besoin d'une bonne révision.

— Pour l'amour de Dieu, se plaignit Dan, on ne parle pas boulot après les heures de bureau. Est-ce que tu crois que, quand je vais à un cocktail, je passe mon temps à chercher des puces dans les cheveux des gens ?

— Tu en serais bien capable !

Il y avait une grille rouillée, en fer forgé, puis cinq marches d'angle menant au porche. J'ouvris la grille qui grogna comme un chien à la mort. Nous montâmes les quelques marches et essayâmes de dénicher la sonnette dans l'obscurité du porche. Au rez-de-chaussée, les volets de toutes les fenêtres donnant sur la rue étaient fermés, il ne servait donc à rien de siffler ni d'appeler. En bas de la colline, une voiture de police passa en faisant hurler sa sirène tandis qu'une jeune fille accompagnée de deux jeunes garçons se promenait dans la rue en riant. Tout ceci se passait à portée de vue et de voix mais là où nous étions, à l'entrée du 1551, il n'y avait que le silence de l'ombre et la sensation que des années perdues passaient en tourbillonnant à côté de nous, des années qui s'échappaient de la boîte aux lettres et qui se faufilaient sous la majestueuse porte d'entrée comme du sable coulant d'un seau.

— Il y a un heurtoir ici, dit Dan. Je ferais peut-être bien de donner deux ou trois petits coups.

Je scrutai l'obscurité.

— A condition que tu ne dises pas « jamais plus » en même temps.

— Seigneur ! fit Dan. Même le heurtoir me donne la chair de poule.

Je m'avançai pour y jeter un coup d'œil. C'était un vieux heurtoir énorme, noirci par l'âge et les intempéries. Il avait la forme d'une tête, la tête d'une étrange créature hargneuse, à mi-chemin entre un loup et un démon. Je ne le trouvais pas du tout accueillant. Pour placer de gaieté de cœur un tel objet sur la porte d'entrée de sa maison, il fallait ne pas être normal ou alors réellement aimer avoir des cauchemars. Un mot était gravé sur le heurtoir : « Retour. »

Tandis que Dan hésitait, je saisis le heurtoir et le fis retentir deux ou trois fois. Il rendit un son plat qui se répercuta dans la maison. Nous attendîmes patiemment que Seymour Wallis vint nous ouvrir.

— Qu'est-ce que c'est, d'après toi ? Cette chose sur le heurtoir ? demanda Dan.

— Je n'en sais rien. Une sorte de gargouille, je suppose.

— Pour moi, ce serait plutôt un putain de loup-garou.

Je cherchai une cigarette dans ma poche.

— Tu as vu trop de films d'horreur.

J'allais de nouveau frapper à la porte quand j'entendis à l'intérieur de la maison un bruit de pas venant vers nous. On tira des verrous en haut et en bas de la porte et elle s'ouvrit en vibrant des quelques centimètres que permettait la chaîne de sécurité. Je vis le visage blafard de Seymour Wallis scruter attentivement l'entrée, comme s'il s'était attendu à voir des cambrioleurs ou des Mormons.

— Monsieur Wallis ? Nous sommes venus écouter la respiration.

— Oh, c'est vous, dit-il apparemment soulagé. Attendez un instant, j'ouvre la porte.

Il retira la chaîne et la porte s'ouvrit, toujours en vibrant.

Seymour Wallis portait un peignoir marron et des pantoufles. Sous son peignoir, on voyait ses jambes nues, minces et poilues.

— J'espère que nous ne tombons pas trop mal, dit Dan.

— Non, non. Entrez. Je me préparais tout simplement à prendre un bain.

— Vraiment, j'aime beaucoup votre heurtoir, fis-je. Mais il est quand même un peu effrayant, vous ne trouvez pas ?

Seymour Wallis me jeta un sourire vacillant.

— Je suppose. Je l'ai eu avec la maison. Je ne sais pas ce qu'il peut représenter. Ma sœur pense que ça pourrait être le diable mais je n'en suis pas si sûr. Et je ne saurai certainement jamais pourquoi il est censé dire : « Retour. »

Nous nous trouvions dans un hall d'entrée qui était très haut de plafond et qui sentait le renfermé. Le sol était recouvert de moquette brune tout usée. Des dizaines de gravures jaunies, d'estampes et de lettres encadrées couvraient les murs. Certains cadres étaient vides et d'autres fêlés, mais la plupart contenaient des vues en sépia du mont Taylor et du pic Cabezon, ou encore des cartes toutes piquées et illisibles, et des listes de statistiques écrites en vraies pattes-de-mouche toutes déteintes.

A côté de nous, le pilastre de la rampe d'escalier d'acajou foncé était entièrement sculpté et surmonté d'un ours en bronze, en position debout, qui avait un visage de femme à la place du museau. L'escalier haut et étroit disparaissait dans les ténèbres du premier étage comme un escalator dans les recoins les plus lugubres de la nuit.

— Vous feriez bien de me suivre, dit Seymour Wallis en nous conduisant vers une porte à l'autre bout du hall d'entrée. Au-dessus de cette porte pendait une vieille tête de cerf aux bois poussiéreux. Le cerf n'avait plus qu'un seul œil.

— Après vous, fit Dan et je ne compris pas s'il plaisantait ou non. En tout cas, ça n'aurait pas pu être beaucoup plus sinistre.

Nous entrâmes dans un petit bureau à l'air raréfié. Les murs étaient couverts d'étagères qui avaient dû, à une certaine époque, être remplies de livres. Maintenant, ils avaient disparu mais le papier peint aux motifs brunâtres qui tapissait les murs portait encore la trace des endroits où ils s'étaient empilés. Dans le coin, sous une peinture lugubre du San Francisco d'autrefois, se trouvait un bureau recouvert d'un sous-main de cuir maculé et une chaise de bureau à bras à laquelle manquaient deux barreaux. Seymour Wallis n'avait pas ouvert les volets, l'atmosphère de la pièce était suffocante et puait le moisi. Ça sentait les chats, les sachets de lavande et la poudre à cafards.

— C'est dans cette pièce-ci que j'entends les bruits, plus que partout ailleurs, expliqua Wallis. Ça se passe le plus souvent le

soir, quand j'écris des lettres ou que je termine mes comptes. Je suis assis à ce bureau. Tout d'abord, il n'y a rien, puis je tends l'oreille et je suis sûr de pouvoir l'entendre. Une respiration calme, comme si quelqu'un venait d'entrer dans la pièce et se tenait un peu en retrait, à m'observer. J'essaye, oui, j'ai essayé de ne pas me retourner. Mais je crains bien de le faire chaque fois. Et évidemment, il n'y a personne.

Dan s'avança sur le tapis usé. Les planches craquèrent sous ses pas. Il prit un calendrier astral sur le bureau de Seymour Wallis et l'examina pendant un moment.

— Croyez-vous au surnaturel, monsieur Wallis ?

— Cela dépend de ce que vous entendez par surnaturel ?

— Eh bien, les fantômes.

Wallis me jeta un coup d'œil, puis il regarda Dan. Je pense qu'il craignait que nous ne nous moquions de lui.

Avec son peignoir marron, il ressemblait à un de ces vieillards qui veulent absolument faire un plongeon dans l'océan le jour de Noël.

— Je disais justement à mon collègue que certaines maisons font office de récepteurs de sons et de conversations du passé. Si un événement particulièrement dramatique s'y est produit, elles l'emmagasinent en quelque sorte dans la texture de leurs murs et elles le réémettent à jamais, comme un enregistreur. Il y a eu un cas de ce genre dans le Massachusetts, pas plus tard que l'an dernier. Un jeune couple prétendait entendre un homme et une femme se disputer dans leur living-room pendant la nuit. Mais chaque fois qu'ils descendaient, ils ne trouvaient personne. Comme ils entendaient crier des noms réels, ils ont consulté les registres paroissiaux de l'endroit et ils ont découvert que les gens qu'ils entendaient avaient habité leur maison en 1860.

Seymour Wallis frota son menton tout hérissé de poils.

— Vous essayez de me dire que quand j'entends respirer, c'est un fantôme ?

— Pas vraiment un fantôme, dit Dan. C'est simplement un écho du passé. C'est peut-être très effrayant mais ce n'est pas plus dangereux que le son que vous entendez à la télévision. Ce n'est qu'un *son*, un point c'est tout.

Wallis alla lentement s'asseoir sur la vieille chaise de bureau et nous regarda d'un air grave.

— Puis-je le forcer à me laisser seul ? Je veux dire, pouvez-vous l'exorciser ?

— Je ne le pense pas, répondit Dan. Pas sans abattre la maison. Ce que vous entendez se trouve dans les matériaux mêmes de la maison.

Je toussotai et fis poliment :

— Je crains qu'il n'y ait un règlement urbain qui interdise, pour des raisons spécieuses, d'abattre ces vieilles maisons. Section cadastrale numéro huit.

Seymour Wallis parut très fatigué.

— Vous savez, nous dit-il, ça fait des années que je désire posséder une de ces maisons. Auparavant, quand je me promenais par ici, j'admirais toujours l'âge de ces demeures, leur caractère, leur style. J'ai finalement réussi à en avoir une. Cette maison représente beaucoup pour moi. Elle représente tout ce que j'ai fait dans ma vie pour préserver les valeurs anciennes face à un monde facile, faux et trompeur. Il n'y a pas un centimètre de Formica, pas un gramme de plastique ni un fragment de fibre de verre dans cette maison. Les moulures du plafond sont en plâtre et le plancher provient d'un ancien voilier. Regardez ces planches, comme elles sont larges. Et puis, regardez-moi ces portes ! Elles sont solides et bien attachées. Et les gonds sont en cuivre.

Il leva la tête et continua d'une voix empreinte d'émotion.

— Cette maison est la mienne. Et s'il y a un fantôme ou un bruit ici, je veux l'en déloger. Je suis le maître des lieux et je jure que je me battrais contre n'importe quelle créature surnaturelle pour garder le droit de le dire.

— Je ne veux pas avoir l'air de ne pas vous croire, fis-je, car je suis sûr que vous avez entendu ce que vous dites avoir entendu. Mais ne pensez-vous pas être un peu surmené ? Vous êtes peut-être tout simplement fatigué.

Seymour Wallis hocha la tête.

— Je suis fatigué, je l'admets. Mais pas assez pour ne pas défendre mon bien.

Dan fit des yeux le tour de la pièce.

— Vous pourriez peut-être conclure un arrangement avec cette respiration. Vous voyez, une sorte de compromis.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, je ne suis pas sûr de comprendre moi-même. Mais des tas de spirites semblent croire que l'on peut négocier avec le monde des esprits pour qu'il vous laisse en paix. Je m'explique : si un endroit est hanté, c'est parce que l'esprit n'a pas la liberté de s'en aller là où nichent les esprits. Il est donc possible que cet esprit qui respire essaye de vous pousser à l'aider à accomplir quelque chose. Je ne sais pas. Ce n'est qu'une idée. Vous devriez peut-être essayer de lui parler.

Je fronçai les sourcils.

— Que me suggérez-vous de dire ? demanda Wallis prudemment.

— Allez-y carrément. Demandez-lui ce qu'il veut.

— Oh, allons, Dan, interrompis-je, c'est ridicule.

— Non. Si monsieur Wallis peut entendre la respiration, il est bien possible que ce qui émet cette respiration puisse l'entendre, lui aussi.

— Nous ne savons pas encore si cette respiration existe.

— Mais, à supposer qu'elle existe.

Wallis se leva.

— Je suppose que pour vous convaincre, il faudra que vous l'entendiez vous-mêmes. Pourquoi ne pas prendre un verre de scotch ? Si vous avez une petite demi-heure, nous pouvons nous asseoir et écouter.

— Certainement, ça me plairait, fit Dan.

Wallis sortit de la pièce en traînant les pieds et revint quelques instants plus tard avec deux chaises en bois courbé. Nous prîmes place sur ces chaises droites et inconfortables pendant qu'il ressortait pour aller chercher la carafe de whisky.

Je reniflai l'air moisi. Cette minuscule bibliothèque était étouffante et sentait vraiment le renfermé. Je me pris à souhaiter être à l'Assay devant une bonne bière froide. Dan se frotta les mains comme un homme d'affaires.

— Ça va être terrible !

— Tu veux dire que tu crois que nous allons l'entendre ?

— Bien sûr que je crois que nous allons l'entendre. Je te l'ai déjà dit. Je crois à ces histoires. J'ai même presque vu un fantôme.

— Tu l'as *presque* vu ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Eh bien, je séjournais dans un vieil hôtel à Denver quand un soir, en retournant à ma chambre, j'ai vu la femme de chambre en sortir. Au moment où j'ai mis la clef dans la serrure, elle m'a demandé : « Etes-vous sûr de ne pas vous tromper de chambre, monsieur ? Il y a là un monsieur qui prend un bain. » J'ai vérifié le numéro de ma clef, c'était la chambre correspondante. Je suis donc entré. La femme de chambre m'a suivi pour vérifier mais quand j'ai regardé dans la salle de bain, il n'y avait personne, il n'y avait pas d'eau dans la baignoire, il n'y avait rien du tout. Les hôtels sont des endroits extraordinaires pour les fantômes.

— Mais certainement, et le service d'hygiène publique un endroit extraordinaire pour les menteurs.

Au même moment, le vieux Wallis rentra avec un plateau en argent tout terni, garni d'une carafe de whisky et de trois gobelets. Il posa le tout sur la table et nous servit généreusement. Puis il s'assit et but son scotch à petits coups comme pour s'assurer qu'il ne contenait pas de ciguë.

Dans le hall, une horloge, que je n'avais pas remarquée en entrant, sonna dix heures. *Bong-chirr-bong-chirr-bong-chirr...*

— Avez-vous de la glace, monsieur Wallis ? demanda Dan.

Wallis le regarda d'un air confus en secouant la tête.

— Je suis désolé. Le frigo est en panne. J'avais pensé le faire réparer mais, comme je mange la plupart du temps à l'extérieur, je n'en ai pas ressenti le besoin.

Dan leva son verre.

— Eh bien, à la santé de la respiration.

J'avalai mon scotch chaud en faisant la grimace.

Nous attendîmes en silence pendant près de dix minutes. C'est étonnant comme on peut faire du bruit en buvant du whisky dans le calme absolu. Après un moment, j'en arrivai même à entendre le tic-tac de l'horloge invisible du hall d'entrée et le murmure lointain du trafic dans Mission Street. Et même le

bruit précipité de mon propre sang qui me battait les tempes. Wallis réprima un toussotement :

— Encore un peu de whisky ?

Dan tendit son verre.

— Si j'en reprends, dis-je, j'entendrai bientôt les cloches au lieu de la respiration.

Nous nous réinstallâmes sur nos chaises dans un grand craquement de bois. Dan demanda :

— Que savez-vous de l'histoire de cette maison, monsieur Wallis ? Avez-vous des éléments qui pourraient vous aider à identifier ce mystérieux être qui respire ?

Seymour Wallis déplaça nerveusement les objets sur son bureau — stylo-plume, coupe-papier, calendrier —, puis il regarda Dan avec ce même air de défaite qu'il avait eu quand il était venu me voir à son bureau.

— J'ai examiné les actes notariés qui remontent jusqu'à 1885, l'année de construction de la maison. Elle a appartenu à un marchand de grain, puis à un officier de marine. Mais il n'y a rien eu d'inhabituel. Rien qui donne à penser qu'il y a eu ici une tension quelconque. Pas de meurtre ni de choses de ce genre.

Dan avala encore un peu de whisky.

— Il se peut que celui qui respire reste dans les parages parce qu'il a été heureux ici. Ça arrive parfois. Un fantôme hante une maison pour essayer de revivre les joies passées.

— Ce serait le joyeux respirant ? dis-je incrédule.

— Certainement, rétorqua Dan sur la défensive. Ça s'est déjà vu.

Nous nous tûmes de nouveau. Dan et moi étions assez tranquilles mais Seymour Wallis semblait crispé, il se grattait comme s'il était vraiment mal à l'aise. L'horloge sonna la demie. Nous attendions toujours et nous n'entendions toujours rien. Tout autour de nous, la masse sombre de la vieille maison restait silencieuse, on n'entendait même pas le moindre craquement dans le bois de la toiture ni le plus petit bruit de fenêtre. Cette construction avait eu plus de cent ans pour se tasser, maintenant elle était morte, immobile et tranquille.

Je déposai mon verre de whisky au bord du bureau de Seymour Wallis. Il me jeta un bref coup d'œil, je lui souris mais

il se détourna en se mordant les lèvres. Il craignait peut-être qu'il n'y eût pas la moindre respiration ce soir-là, auquel cas il mentait ou il perdait l'esprit.

A ce moment-là, Dan fit :

— Chuuut !

J'écoutai, glacé d'effroi.

— Je n'entends rien.

Wallis leva la main.

— Au départ, c'est très faible mais ça devient plus fort.

Écoutez !

Je tendis l'oreille. On percevait toujours le tic-tac de l'horloge et le murmure lointain du trafic. Mais il y avait autre chose, une chose si faible que nous dûmes froncer les sourcils pour essayer de l'entendre.

Ce fut d'abord une sorte de chuchotement sifflant, comme si le vent agitait un morceau d'étoffe légère dans une pièce. Puis ce chuchotement devint de plus en plus distinct et je ne pus que me tourner vers Dan pour voir s'il entendait ce que j'entendais, pour m'assurer que je n'étais pas la proie de l'autosuggestion ni d'une illusion provoquée par le vent.

C'était bien une respiration. Une respiration lente et profonde comme celle d'une personne endormie. On l'entendait inspirer et expirer, inspirer et expirer, à un rythme régulier, comme si des poumons étaient inlassablement remplis d'air puis vidés avec une régularité désespérante. C'était la respiration de quelqu'un qui dormait, qui continuerait à dormir et n'arriverait jamais à se réveiller.

Je compris pourquoi Seymour Wallis était effrayé. Ce son, cette respiration vous donnait froid dans le dos. Oui, la respiration d'une personne qui ne pourrait jamais se réveiller. Une respiration qui évoquait plus la mort que la vie. Et qui continuait, en se faisant de plus en plus forte, si bien que nous ne dûmes bientôt plus tendre l'oreille mais restâmes simplement immobiles, à nous dévisager d'un air horrifié.

Il était impossible de dire d'où elle venait. Elle nous entourait. J'ai même été jusqu'à observer les murs, pour m'assurer qu'ils ne se gonflaient et ne se dégonflaient pas à chaque fois. Wallis avait raison. La maison respirait. La maison n'était pas

morte comme il apparaissait au premier abord, elle était simplement endormie.

— Dan, Dan ! chuchotai-je.

— Qu’y a-t-il ?

— Défie-le, Dan, comme tu as dit. Demande-lui ce qu’il veut.

Dan se passa la langue sur les lèvres. Tout autour de nous, la respiration continuait, lente et sourde. A plusieurs reprises, je crus qu’elle allait s’arrêter mais une autre inspiration profonde arrivait, puis une autre et, si elle respirait ainsi depuis plus de cent ans, elle ne s’arrêterait probablement jamais.

Dan toussa.

— Je ne peux pas, murmura-t-il d’une voix rauque. Je ne sais que dire.

Et pour la première fois de la soirée, Wallis lui-même restait assis, tendu mais tranquille, son whisky intact entre les mains.

Je me levai avec précaution, lentement. La respiration ne cessa pas. Elle était maintenant aussi forte que celle d’une personne qui aurait dormi dans le même lit que moi et qui me ferait face dans l’obscurité.

— Qui est là ? demandai-je.

Il n’y eut pas de réponse. La respiration continuait.

— Qui est là ? repris-je plus fort. Que voulez-vous ? Dites-nous ce que vous voulez et nous vous aiderons.

La respiration ne s’arrêta pas, mais elle me parut comme plus stridente, plus rapide.

— Arrête, pour l’amour de Dieu, supplia Dan. Ne le fais pas !

Je l’ignorai. Je m’avançai au centre de la pièce et appelai :

— Toi qui respirez, écoute-moi, qui que tu sois ! Nous voulons t’aider ! Dis-nous ce qu’il faut faire et nous t’aiderons. Fais-nous signe ! Montre-nous que tu sais que nous sommes là !

— Je vous en prie, je pense que c’est dangereux, intervint Wallis. Écoutons tout simplement et laissons-le seul.

Je secouai la tête.

— Ce n’est pas possible. Dan croit aux fantômes et vous, vous dites qu’il vous effraye. Quant à moi, je l’entends aussi et si

je l'entends, cela signifie qu'il y a quelque chose, car je ne crois pas aux fantômes et je ne suis pas particulièrement effrayé.

La respiration se fit plus rapide. C'était toujours la respiration d'un dormeur, mais d'un dormeur qui rêve ou d'un dormeur qui fait des cauchemars. Wallis se leva, pâle, les traits tirés.

— Mon Dieu, ça n'a jamais été aussi fort ! Je vous en prie, ne dites plus rien. Laissez-le seul, il s'en ira.

— Toi qui respirez ! criai-je d'un ton tranchant. Toi qui es là ! Écoute ! Nous pouvons t'aider ! Nous pouvons t'aider à quitter cette maison !

La respiration devint presque frénétique, plaintive. Terrifié, Seymour Wallis se boucha les oreilles tandis que Dan, le visage livide, se raidit sur sa chaise. Quant à moi, je n'avais peut-être pas eu peur jusque-là, mais ce qui se passa à ce moment était dément. C'était comme une hallucination hideuse. La respiration monta de plus en plus, comme pour atteindre un point culminant, le sommet d'un effort grotesque.

Bientôt, elle se fit semblable au souffle terrifiant du coureur qui a couru trop vite et trop loin, semblable à la respiration d'un animal terrifié. Puis il y eut tout à coup une explosion de son et d'énergie qui m'obligea à me couvrir les yeux des mains et arracha Dan de sa chaise pour l'envoyer comme un bolide à travers la pièce. Seymour Wallis, tombé à genoux, hurlait comme une femme. J'entendis une rafale de verre cassé dans la maison et des bruits d'objets qui tombaient en se heurtant. Puis le silence.

J'ouvris les yeux. Wallis était blotti sur le tapis, il avait subi un choc mais il était sain et sauf. Par contre, Dan m'inquiétait. Il était couché sur le dos, immobile, le visage blême. Je relevai sa chaise, m'agenouillai à côté de lui et lui tapotai la joue.

— Dan ? Ça va ? *Dan !*

— Je ferais peut-être bien d'appeler une ambulance, proposa Wallis.

Je soulevai du pouce la paupière de Dan. Le globe contracté indiquait qu'il était toujours vivant : il n'empêche qu'il devait être profondément commotionné. C'était une des choses qu'on m'avait apprises à l'armée, outre la façon de faire sauter des ri-

zières et de défolier vingt-cinq hectares en exactement le même nombre de minutes.

Pendant que Wallis appelait le service des urgences, je couvris Dan de ma veste et allumai le chauffage électrique pour qu'il ne prenne pas froid. Dan ne tremblait pas, il ne grelottait pas. Il était là, tout simplement, couché à plat sur le dos, blanc et calme. En me plaçant tout contre ses lèvres, je pus à peine entendre sa respiration. Je lui donnai quelques gifles mais ça n'eut pas plus d'effet que si j'avais essayé de donner vie à de la pâte à tarte.

— Ils vont arriver tout de suite, dit Willis en raccrochant le téléphone.

Je levai la tête. Pendant un moment, je crus entendre à nouveau cette respiration, ce souffle doux et bruisant. Mais ce n'était que Dan luttant pour rester en vie. La maison semblait être retournée à son mystérieux sommeil.

Wallis s'agenouilla lentement à côté de moi. Il avait de l'arthrite.

— Avez-vous une idée de ce que c'était ? Ce bruit ? Cette force ? C'était incroyable ! Ça ne s'était jamais produit auparavant.

— Je ne sais pas. Peut-être une sorte de phénomène dû à la pression. Vous avez peut-être comme une accumulation d'air qui doit de temps à autre se libérer. Je ne sais diantre pas ce que c'est !

— Pensez-vous encore que ce soit un fantôme ?

Je le regardai.

— Et vous ?

Wallis réfléchit un moment, puis il secoua la tête.

— Si c'est un fantôme, il est bigrement puissant. Mais je n'ai jamais entendu dire que les fantômes pouvaient mettre les gens au tapis.

Il regarda le visage blême de Dan et se mordit les lèvres.

— Croyez-vous qu'il s'en tirera ?

Je ne sus que répondre. Je haussai les épaules et m'agenouillai à côté de Dan, dans cette bibliothèque poussiéreuse, en attendant l'ambulance.

Quand j'allais le voir le lendemain matin, il était assis dans son lit, bien calé par des oreillers. On l'avait installé dans une grande chambre particulière avec vue sur la baie. La chambre était peinte en vert vif et les infirmières l'avaient remplie de fleurs. Il était toujours pâle. Les médecins le gardaient en observation mais il était d'assez bonne humeur. Je lui donnai *Playboy* et l'*Examiner* de ce jour-là. Puis j'avançai près du lit une chaise en tube et toile.

Il ouvrit *Playboy* et jeta un rapide coup d'œil critique à la brunette aux seins gigantesques qui couvrait la page centrale.

— C'est juste ce qu'il me faut, fit-il avec une pointe d'ironie. Une petite surdose d'adrénaline.

— J'ai pensé que ça te ferait peut-être plus d'effet que de la benzédrine. Comment te sens-tu ?

Il déposa la revue.

— Je ne sais pas trop. Au fond, je me sens plutôt bien. Pas plus mal que si on m'avait donné un coup de batte de base-ball sur la tête.

Il s'arrêta et me regarda. Derrière ses lunettes à la Clark Kent, ses pupilles paraissaient anormalement petites, minuscules. C'était peut-être tout simplement dû aux médicaments. Et il était peut-être aussi toujours légèrement sous le choc. Mais, d'une manière ou d'une autre, ce n'était plus tout à fait le Dan Machin avec qui j'avais pris un pot la veille au soir. Il y avait quelque chose de curieux en lui, comme si sa bouche disait une chose et que son esprit en pensait une autre.

— Tu ne te *ressembles* plus. C'est cela que tu veux dire ?

— Je ne me *sens* plus. Je ne sais pas ce qu'il y a mais je me sens tout drôle.

— As-tu eu des sensations étranges au moment de l'explosion ?

Il haussa les épaules.

— Je ne me le rappelle même pas. Je me rappelle la respiration, je me rappelle comment elle s'est amplifiée mais après cela, c'est le vide, je ne me souviens plus de rien. J'ai l'impression d'avoir été attaqué.

— *Attaqué* ? Par quoi ?

— Je ne sais pas. C'est vraiment difficile à expliquer. Si je savais comment t'expliquer, je le ferais. Mais c'est impossible.

— Crois-tu que c'était un fantôme, ou un esprit ?

Il se passa la main dans les cheveux qu'il portait coupés en brosse.

— Je n'en suis plus trop sûr. Ça pourrait avoir été un esprit frappeur, tu sais, ces esprits qui font bouger les objets. Ou bien une secousse sismique. A moins qu'il n'y ait une faille directement sous la maison.

— Voilà que tu cherches des explications rationnelles tout à coup ! J'y ai pensé aussi mais aucun journal ne parle de secousse sismique hier soir. J'ai même interrogé les autres types du bureau, personne d'autre que nous n'a senti quoi que ce soit.

Dan tendit la main pour prendre un verre d'eau.

— Dans ce cas, je n'ai pas la moindre idée. C'était peut-être un fantôme. Mais j'avais toujours cru les fantômes somme toute plutôt inoffensifs. Tu sais, ils se promènent avec la tête sous le bras et ils font cliqueter leurs chaînes, mais ça s'arrête là.

J'allai jusqu'à la fenêtre. Sur le Golden Gate Bridge s'écoulait le trafic habituel de la matinée. Le brouillard s'était levé mais une brume légère restait accrochée aux montants du pont et les enveloppait comme une aquarelle.

— Je me suis arrangé pour retourner voir la maison ce soir. Je voudrais vraiment l'examiner à fond, pour savoir ce qui s'y passe. Bryan Corder, des Constructions Publiques, va m'accompagner. Je lui en ai parlé ce matin et il suppose que ça pourrait être un courant catabatique.

Je me retournai. Dan ne paraissait pas m'avoir entendu. Il était assis l'œil absent. Il fixait un point de la pièce, la mâchoire inférieure pendante.

— Dan ? Tu m'as entendu ?

Il cligna des paupières.

— Dan ?

Je m'approchai vite du lit et lui pris le bras.

— Dan, dis, ça va ? Tu as vraiment l'air malade, tu sais ?

Il se passa la langue sur les lèvres, comme s'il avait les lèvres très sèches.

— Mais bien sûr, dit-il d'une voix incertaine. Je suis O.K. Je suppose que j'ai besoin de repos, voilà tout. Quand je suis sorti de ma commotion, je n'ai pas trop bien dormi, je n'ai cessé de rêver.

— Eh bien, pourquoi ne demandes-tu pas un somnifère ?

— Je ne sais pas. Ces rêves ne me quittaient pas, c'est tout. Je me rassis et l'examinai attentivement.

— Quelle sorte de rêve ? Des cauchemars ?

Dan enleva ses lunettes et se frotta les yeux.

— Non, non, ce n'étaient pas des cauchemars. Je pense que ces rêves étaient assez effrayants, mais ils ne me faisaient apparemment pas peur. J'ai rêvé de ce heurtoir, tu sais, celui qui se trouve sur la porte d'entrée de la maison du vieux Wallis. Mais ce n'était pas un heurtoir. J'ai rêvé qu'il était accroché à la porte et qu'il me parlait. Au lieu d'être en métal, il était en chair et en os, avec de vrais cheveux, et il me parlait, il essayait de m'expliquer quelque chose d'une voix calme et chuchotante.

— Qu'est-ce qu'il disait ? De ne pas faire de feu en forêt ?

Dan ne releva pas l'allusion. Il secoua sérieusement la tête.

— Il essayait de me dire d'aller quelque part, pour chercher un certain objet, mais je n'ai pas pu comprendre de quoi il s'agissait. Il n'arrêtait pas de me l'expliquer mais je ne suis jamais parvenu à le comprendre. Il y avait un rapport avec le petit ours de l'escalier de monsieur Wallis, tu sais, cette petite statue d'ours à tête de femme. Mais je n'ai pas compris le rapport.

Je fronçai les sourcils à la vue du visage grave et livide de Dan, puis je souris et lui serrai amicalement le poignet.

— Tu sais de quoi tu souffres, mon vieux Dan ? D'hallucination postfantomatique. C'est une variante occulte de la dépression postnatale. Repose-toi quelques jours et tu ne te souviendras même plus de ce qui te tourmente.

Dan fit la grimace. Il ne paraissait pas me croire.

— Écoute, ce soir nous allons passer cette maison au peigne fin et nous trouverons ce qui t'a terrassé. Et puis, nous ne le trouverons pas seulement, nous te l'apporterons vivant et tu pourras le conserver dans un bocal de ton laboratoire.

Dan essaya de sourire, sans grand succès.

— D'accord, murmura-t-il doucement. Fais comme tu veux.

Je restai encore quelques minutes mais Dan ne semblait pas d'humeur à converser. Je lui serrai amicalement la main.

— Je passerai demain. Vers la même heure.

Dan acquiesça sans lever les yeux.

Je le quittai et sortis dans le corridor de l'hôpital. Un médecin qui venait vers la chambre de Dan me frôla comme je quittais la chambre. Au moment où il allait ouvrir la porte, je l'interpellai :

— Docteur ?

Le docteur me regarda d'un air impatient. C'était un type assez menu. Il avait des cheveux d'un blond roux, un petit nez pointu et sous les yeux, des poches du même pourpre que les anciens rideaux de théâtre. Sur le revers de sa blouse blanche, il portait une plaquette avec l'inscription *Dr James T. Jarvis*.

J'indiquai de la tête la chambre de Dan.

— Je ne veux pas vous importuner, je ne suis qu'un ami de monsieur Machin, pas même un de ses parents. Je voulais tout simplement savoir s'il allait bien. Je veux dire qu'il m'a paru assez étrange aujourd'hui.

— Qu'entendez-vous par étrange ?

— Eh bien ! vous savez. Pas tout à fait lui-même.

Le docteur Jarvis secoua la tête.

— Ce n'est nullement inhabituel après une commotion assez sérieuse. Donnez-lui quelques jours pour se remettre.

— N'y avait-il vraiment que cela ? Une commotion ?

Le docteur vérifia sur sa fiche.

— C'est tout. En plus de l'asthme.

— De l'asthme ? Quel asthme ? Il n'a jamais eu d'asthme.

Le docteur me regarda sèchement.

— Est-ce que vous prétendez m'apprendre mon métier ?

— Bien sûr que non. Mais je joue au tennis avec Dan. Il ne souffre pas d'asthme. Et il n'en a jamais souffert, pour autant que je sache.

Le docteur gardait la main sur la poignée de la porte de la chambre de Dan.

— Eh bien, c'est votre point de vue, monsieur...

— Et quel est *votre* point de vue ? lui demandai-je.

Mon vis-à-vis sourit d'un air affecté.

— Je crains que ce ne soit un point confidentiel qui ne concerne que mon patient et moi-même. Mais s'il n'a pas d'asthme, il a certainement un sérieux problème respiratoire qui a été exacerbé par le choc, car on a dû lui mettre un masque à oxygène pendant trois ou quatre heures la nuit dernière. Je ne pense pas avoir jamais vu de cas aussi grave.

Une mignonne petite brune en uniforme d'infirmière très moulant arriva avec un plateau de seringues hypodermiques et de fioles de médicaments.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre, docteur Jarvis, mais j'ai encore dû changer madame Walters.

— C'est très bien. J'ai eu une petite conférence médicale au sommet avec le savant ami de monsieur Machin.

Il ouvrit davantage la porte de la chambre de Dan.

— S'il vous plaît, encore une chose, dis-je en le retenant par le bras.

Il s'arrêta et regarda ma main comme si un bison venait de passer en laissant des saletés sur sa manche.

— Écoutez, fit-il d'un ton revêché. Vous êtes peut-être un expert en diagnostics, mais ce n'est pas mon problème ; moi, je dois poursuivre immédiatement le traitement approprié pour votre ami. Je vous prie donc de m'excuser.

— C'est simplement la respiration. Ça pourrait être important.

— Mais bien sûr que c'est important, rétorqua le docteur Jarvis d'un ton sarcastique. Si nos patients ne respirent plus, nous nous inquiétons sérieusement.

— Voulez-vous m'écouter jusqu'au bout ? dis-je d'un ton cassant. La nuit dernière, Dan et moi nous sommes embarqués dans une affaire de respiration. Je dois savoir ce qui vous fait penser qu'il a eu une crise d'asthme.

— Mais de quoi parlez-vous, que diable ! Une affaire de respiration ? Vous voulez dire que vous avez prisé de la came ou quelque chose du genre ?

— Je ne peux pas vous l'expliquer. Ce n'était pas de la drogue. Mais ça pourrait être vraiment important.

Le docteur Jarvis referma la porte en soupirant d'un air exaspéré.

— Très bien. Si vous voulez absolument savoir de quoi il s'agit, eh bien, voilà, monsieur Machin haletait et suffoquait. Toutes les quatre-vingt-dix minutes à peu près, il recommençait à respirer péniblement pour en arriver à un véritable état de halètement. C'est tout. C'était très grave et inhabituel mais rien ne prouve qu'il ne s'agissait pas là d'une crise d'asthme normale.

— Je viens de vous le dire. Il n'a pas d'asthme.

Le docteur Jarvis baissa la tête.

— Voulez-vous sortir d'ici, fit-il calmement. Les visites sont terminées et je n'ai nul besoin de vos conseils maison. Compris ?

Je fus sur le point de dire autre chose mais je me contrôlai. Je suppose que j'aurais été moi-même très irrité si quelqu'un était venu à mon bureau pour essayer de m'expliquer comment exterminer les insectes. Je levai les mains dans un geste de conciliation.

— O.K. Je m'en vais. Je suis désolé.

L'infirmière ouvrit la porte de la chambre et y entra comme je m'apprêtais à partir.

— Je n'ai pas l'intention d'être grossier, s'excusa le docteur Jarvis. Mais je sais ce que je fais. Vous pouvez revenir à cinq heures si vous voulez. Nous en saurons davantage à ce moment.

A la seconde même, il y eut un horrible cri perçant venant de la chambre de Dan. Le docteur Jarvis me regarda, je le regardai aussi, puis nous ouvrîmes violemment la porte et nous nous précipitâmes dans la chambre. Je ne pus croire ce que je vis à ce moment. C'était pourtant là, devant mes yeux, mais j'étais incapable de l'admettre.

A côté du lit de Dan, se tenait l'infirmière raide d'effroi. Quant à Dan, il était assis bien droit dans son lit, avec son pyjama d'hôpital à rayures bleues et blanches, aussi normal que d'habitude. Mais ses yeux étaient terrifiants. Ses lunettes étaient tombées par terre et ses yeux étaient rouge flamme. C'étaient les yeux d'un chien vicieux pris, la nuit, au piège des projecteurs. Ou encore les yeux d'un démon. Mais, surtout, il inspirait et expirait, inspirait et expirait, avec le même souffle, la même respiration grondante et profonde que celle que nous avons entendue dans la maison de Seymour Wallis, pas plus tard que la nuit

précédente, la respiration profonde et infinie d'un dormeur qui ne pourrait plus se réveiller. Il respirait comme la vieille maison, comme ce qui nous avait donné des sueurs froides dans ces vieilles pièces sinistres, et on aurait dit qu'un froid mortel envahissait la chambre d'hôpital à chaque respiration.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ? hoqueta le docteur Jarvis.

## CHAPITRE II

Une des pires choses qu'on puisse découvrir dans la vie, c'est que certaines personnes possèdent des dons et d'autres pas. Si tous les jeunes gens étaient capables de piloter des avions ou des voitures de course ou de faire l'amour à vingt femmes la même nuit, il n'y aurait pas beaucoup de volontaires pour aller déboucher les égouts qui refoulent à Folsom Street. Mais c'est toujours dur de découvrir qu'on est, soi, du mauvais côté de la barrière et qu'au lieu de vivre dans le luxe et les plaisirs à Beverly Hills, on sera forcé d'accepter un job routinier dans les services publics et de cuisiner sur une plaque chauffante.

Je suis né à Westchester, dans l'État de New York, de parents relativement aisés. Mais quand mon père a succombé à une attaque, j'ai laissé à ma mère la maison et l'argent de l'assurance-vie et je suis parti pour l'Ouest. Je pense bien que je voulais être présentateur à la T.V. ou dénicher un job grandiose du même genre. Mais il se trouve que j'ai dû me contenter d'un boulot qui m'assure de quoi manger. J'ai épousé une femme qui avait sept ans de plus que moi, pour la bonne raison qu'elle me rappelait ma mère. Hélas, ça s'est gâté quand elle m'a surpris au lit avec une serveuse du commissariat Fox et qu'elle a demandé le divorce. Ma liaison n'a pas duré non plus et je suis resté à sec et le bec dans l'eau. Pour la première fois de ma vie, j'ai dû m'occuper de moi-même et de ma propre identité, définir ce que j'étais capable de faire et m'en accommoder.

Je m'appelle John Hyatt. C'est un de ces noms dont les gens croient toujours qu'ils vont se souvenir mais dont ils ne se souviennent pas en fait. J'ai trente et un ans et je suis assez grand. J'aime les vestes sport et les pantalons larges comme dans les années cinquante, les vêtements bien coupés et de couleur grise en général. J'habite seul, au dernier étage d'un immeuble de Townsend Street, seul avec ma stéréo, mes plantes

vertes et ma collection de livres de poche aux reliures déchirées. Je suppose que je suis heureux et content de mon travail mais ne vous est-il jamais arrivé de sortir la nuit, d'aller jusqu'à un endroit bien tranquille, de regarder les lumières de la baie qui scintillent sur toute l'Amérique, et de vous dire que, finalement, la vie, ça doit être autre chose ?

Ne croyez surtout pas que je me sente seul. Ce n'est pas vrai. Je sors avec des filles, j'ai une bonne poignée d'amis et je suis même invité à des barbecues ou chez des gens qui ont une piscine. Mais à l'époque où nous sommes allés à la maison de Seymour Wallis, je traversais quand même une mauvaise période, je ne savais plus ce que j'attendais de la vie ni ce qu'elle attendait de moi. Je pense que beaucoup de gens sont passés par là quand le président Carter a été élu. Avec Nixon, on savait au moins de quel côté on était.

Ce qui arriva à Dan Machin m'a peut-être aidé à me ressaisir. Ce fut tellement étrange et tellement effrayant qu'il me fut impossible pendant tout un temps de penser à autre chose. Et même quand il eut fermé les yeux, quelques instants après notre entrée en trombe dans sa chambre, quand il fut retombé sur ses oreillers, je tremblai encore sous l'effet du choc et de l'effroi et je sentis des picotements de peur envahir la paume de mes mains.

— Il... il..., fit l'infirmière.

Le docteur Jarvis avança prudemment jusqu'au lit de Dan Machin, il prit son poignet et vérifia le pouls. Puis il respira profondément et souleva la paupière de Dan. Je me sentis défaillir à l'idée que son œil pourrait encore briller de ce rouge ardent, mais c'était fini. L'œil avait repris sa teinte gris pâle et il était évident que Dan était retombé dans un état comateux.

— Mademoiselle, je veux qu'on m'amène immédiatement un équipement complet de diagnostic. Et faites appeler le docteur Foley.

L'infirmière acquiesça de la tête et quitta la pièce, apparemment heureuse de pouvoir changer de cadre. J'allai jusqu'au chevet de Dan et regardai son pâle visage fiévreux. Il avait perdu son air emprunté de petit scientifique provincial. Les lignes de sa bouche étaient trop creusées et sa pâleur trop forte. Mais au moins, il respirait normalement.

Je jetai un coup d'œil au docteur Jarvis. Il couvrait de notes la fiche de son patient avec une expression d'intérêt et d'inquiétude.

— Savez-vous ce que c'était ? demandai-je calmement.

Il ne leva pas les yeux et resta muet.

— Ces yeux rouges ? En connaissez-vous la cause possible ?

Il cessa d'écrire et me regarda fixement.

— Moi, je veux savoir quelle était exactement cette affaire de respiration à laquelle vous avez été mêlés la nuit dernière. Etes-vous absolument certain qu'il ne s'agissait pas de drogue ?

— Mais voyons, je vous le dirais. J'ai eu affaire à une maison de Pilarcitos.

— Une maison ?

— C'est bien ça. Nous travaillons tous les deux au service d'hygiène publique et le propriétaire de cette maison a insisté pour que nous venions chez lui écouter cette respiration. Il nous a dit que sa maison faisait un bruit de respiration et qu'il ne savait pas ce que c'était.

Le docteur Jarvis contrôla le pouls de Dan.

— Avez-vous découvert la cause de la respiration ?

Je hochai la tête.

— Tout ce que je sais, c'est que Dan respire de la même manière. C'est presque comme si la respiration de la maison était entrée en lui. Comme s'il en était possédé.

Le docteur Jarvis déposa son dossier cartonné à côté de la corbeille de raisins de Dan.

— Quelle sorte de fumiste êtes-vous ?

Cette fois-ci, je ne m'offensai pas.

— Je sais que c'est difficile à comprendre. Moi-même, je ne comprends pas. Mais ça ressemble vraiment à un cas de possession. J'ai entendu respirer la maison et je viens d'entendre respirer Dan, il y a un instant, quand ses yeux sont devenus tout rouges. Ça m'a paru être un seul et même son.

Le docteur Jarvis baissa les yeux vers Dan et hocha la tête.

— C'est manifestement psychosomatique. Il a entendu ce bruit de respiration hier soir et il a été tellement effrayé qu'il s'y est identifié et s'est mis à respirer de la même manière.

— Peut-être bien. Mais pourquoi ses yeux sont-ils devenus comme ça ? A cause de quoi ?

Le docteur Jarvis respira profondément.

— Ce n'est qu'un jeu de lumière, fit-il d'une voix égale.

— Un jeu de lumière ? Eh, attendez une minute !

Le docteur me fixa d'un air dur.

— Vous m'avez entendu ! dit-il d'un ton cassant. Un jeu de lumière.

— Je l'ai vu moi-même ! Et vous aussi !

— Je n'ai rien vu. Du moins rien qui soit médicalement possible. Et je pense qu'avant de partir nous ferions bien de penser tous les deux à fermer notre grande gueule et à ne parler de ceci à personne.

— Mais l'infirmière...

Le docteur Jarvis fit un signe méprisant de la main.

— Dans cet hôpital, les infirmières sont considérées comme des bonniches en uniforme fantaisie.

Je me penchai vers Dan pour examiner son visage de cire et la façon dont ses lèvres remuaient et chuchotaient tandis qu'il dormait.

— Docteur, ce type est plus que simplement malade. Il y a ici quelque chose qui ne tourne pas, mais alors vraiment pas rond. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Nous ne pouvons faire qu'une seule chose. Diagnostiquer son problème et lui donner un traitement médical reconnu. Je crains bien qu'on ne pratique pas d'exorcismes ici. En fait, je ne crois pas que ce soit beaucoup plus grave qu'un cas très sérieux d'hypersuggestion. Votre ami est allé voir cette maison et il est devenu hystérique en croyant entendre respirer. C'était probablement sa propre respiration.

— Mais je l'ai entendue, moi aussi, alléguai-je.

— C'est bien possible, dit le docteur avec désinvolture.

— Docteur ! m'écriai-je.

Mais avant que j'aie pu lui dire ce que je pensais, il se tourna sèchement vers moi.

— Au lieu de critiquer mon manque d'imagination, rappelez-vous que je travaille ici. Tout ce que je fais doit être justifié devant le conseil d'administration de l'hôpital et si je me mets à

divaguer et à parler de possession démoniaque et d'yeux qui brillent comme des flammes, je me trouverai tout à coup mis au rancart, alors, adieu à ma promotion, au fric dont j'ai besoin.

Il fit le tour du lit et vint se placer juste en face de moi. Puis, d'une voix basse et insistante, il dit :

— J'ai effectivement vu rougir les yeux de monsieur Machin et vous aussi. Mais si nous voulons faire du travail efficace, il vaut mieux nous taire. Vous comprenez ?

Je le regardai avec curiosité.

— Est-ce que vous essayez de me dire que vous croyez qu'il est effectivement possédé ?

— Je n'essaye pas de vous dire quoi que ce soit. Je ne crois pas aux démons et je ne crois pas à la possession. Mais je crois qu'il y a ici quelque chose qui ne tourne pas rond, un problème que nous devons résoudre nous-mêmes, sans mettre l'hôpital au courant.

A ce moment, Dan remua en grognant. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête mais quand il parla, il était manifestement revenu à un état normal.

— *John...*, murmura-t-il, *John...*

Je me penchai vers lui. Ses yeux étaient à peine ouverts et ses lèvres étaient fendillées.

— Je suis là, Dan. Qu'est-ce qui ne va pas ? Comment te sens-tu ?

— *John...*, chuchota-t-il. *Ne me laisse pas partir...*

Je regardai le docteur Jarvis.

— Bien sûr, Dan. Personne ne te laissera partir.

Dan leva une main.

— Ne me laisse pas partir, John. C'est le cœur, John. *Ne me laisse pas partir.*

Le docteur Jarvis s'approcha.

— Votre cœur ? Est-ce que votre cœur fait mal ? Vous sentez-vous oppressé ? Avez-vous mal ?

Dan secoua la tête, d'une fraction de centimètre de chaque côté.

— C'est le cœur, dit-il d'une voix à peine perceptible. Il bat, il bat, il bat. Il bat sans arrêt. C'est le cœur, John, il bat encore ! *Il bat encore !*

— Dan, chuchotai-je avec insistance, Dan, tu ne dois pas t'exciter comme ça ! Dan, pour l'amour de Dieu !

Mais le docteur Jarvis me retint. Dan retomba sur ses oreillers et ses yeux se fermèrent. Sa respiration redevint lente et régulière, lente, pénible et difficile et si cette respiration me rappelait encore celle que nous avons entendue dans la maison de Seymour Wallis, Dan paraissait avoir un peu récupéré. Je me redressai, ébranlé et fatigué.

— Ça devrait aller maintenant. Au moins pour une heure ou deux, murmura tranquillement le docteur Jarvis. Ces crises semblent revenir régulièrement, toutes les quatre-vingt-dix minutes.

— Y voyez-vous une raison quelconque ?

Il haussa les épaules.

— Il y a des tas de raisons. Mais une durée de quatre-vingt-dix minutes correspond au cycle de sommeil paradoxal, la phase pendant laquelle on rêve.

Je regardai le visage tiré et hagard de Dan.

— Il m'a parlé de rêves, tout à l'heure. Il a rêvé de heurtoirs de porte qui s'animaient et de statues qui remuaient. Rien que des trucs comme ça. Toujours en rapport avec la maison où nous avons été hier soir.

— Avez-vous l'intention d'y retourner ? A cette maison ?

— Je comptais aller jusque-là ce soir. Un de mes collègues pense que ce que nous avons entendu pourrait être une sorte de courant d'air descendant assez inhabituel. Pourquoi ?

Le docteur Jarvis gardait les yeux fixés sur Dan.

— J'aimerais vous accompagner, voilà tout. Il se passe ici quelque chose que je ne comprends pas et que je veux comprendre.

Je fronçai les sourcils.

— Voilà que vous n'êtes plus si sûr de vous, tout à coup ?

Il grogna :

— D'accord. Je le mérite bien. Mais j'aimerais quand même me joindre à vous.

Je jetai un dernier coup d'œil à Dan, jeune et pâle comme un cadavre sur son lit d'hôpital et je dis très doucement :

— J’accepte. C’est 1551 Pilarcitos Street. A neuf heures précises.

Le docteur Jarvis prit un stylo à bille pour noter l’adresse. Puis, avant que je ne sorte, il ajouta :

— Écoutez, je suis désolé de vous avoir parlé comme je l’ai fait tout à l’heure. Mais vous devez comprendre que nous avons ici des tas de parents et d’amis des malades qui regardent trop les feuillets médicaux à la télévision et qui croient tout savoir. Alors, peut-être que nous sommes un peu sur la défensive.

Je marquai un temps, puis j’approuvai de la tête.

— J’ai compris. On se voit donc à neuf heures.

Cet après-midi-là, une sinistre ligne de nuages gris tout déchiquetés arriva de l’océan chargée de pluie. Je restai au bureau à chipoter et à griffonner jusqu’à deux heures et demie, puis je pris mon parapluie de golf et partis me promener. Mon supérieur immédiat, Douglas P. Sharp, lieutenant en retraite de la Marine, choisirait probablement cet après-midi-là pour faire une inspection surprise mais je m’en moquais éperdument. J’étais trop tendu, trop nerveux, trop tracassé par ce qui arrivait à Dan. Comme je traversais Bryan Street, quelques gouttes de pluie de la taille d’une pièce de vingt-cinq cents mouchetèrent le trottoir. L’air était chargé d’électricité.

Je suppose que je savais parfaitement où j’allais. Je pris Brannan Street et je gagnai la librairie de la Défonce, un minuscule magasin peint en vermillon, éclairé à l’intérieur par quelques ampoules nues et bourré de livres de poche d’occasion, d’ouvrages écologiques du style *Whole Earth Catalog*, de posters et de vieux rossignols de toute sorte.

J’entrai dans un tintement de clochettes. Le jeune gars barbu, debout derrière le comptoir, leva les yeux.

— Hello ! Vous cherchez quelque chose de particulier ?

— Jane Torresino ?

— Oh, bien sûr ! Elle est derrière, en train de déballer des bouquins.

Je me faufilai entre les rayonnages de Marx, Bobby Seale et d’encens indien et passai la tête par la petite porte donnant sur

la réserve. Mais bien sûr, Jane était là, accroupie par terre, en train de faire de belles piles de livres de Sagesse Yaqui.

Elle ne leva pas les yeux tout de suite et je restai un moment à la regarder, appuyé contre le chambranle de la porte. C'était une de ces filles qui avaient toujours l'air jolies et resplendissantes, même avec les vêtements les plus usés. Ce jour-là, elle portait un jean blanc très étroit et un tee-shirt bleu orné d'un chat tigré au large sourire. Elle était très maigre, elle avait de longs cheveux châtain clair, frisés à l'anglaise comme chez Botticelli, un visage coupé au couteau et des yeux comme des soucoupes.

J'avais fait sa connaissance à une réception organisée à Daly City pour accueillir la « Seconde Venue du Christ » qui avait été prédite par un philosophe du xv<sup>e</sup> siècle. L'invité d'honneur ne s'était jamais manifesté, ce qui n'est pas tellement surprenant : la date était peut-être fausse ou alors, le Christ n'avait pas choisi de revenir à Daly City. Pour ma part, je ne l'en aurais pas blâmé. En tout cas, si cette « Seconde Venue » s'était soldée par un échec, ça avait tourné rond entre Jane et moi. Après avoir fait connaissance, nous avons bu beaucoup trop de Tokay et nous étions venus jusqu'à mon appartement pour faire l'amour. Je me vois encore, assis au lit, en train de boire le café très noir qu'elle avait préparé, pleinement satisfait de ce que la vie l'avait si généreusement laissée tomber dans mes bras.

Mais en réalité, les choses avaient pris par la suite un autre tour. Cette nuit, la nuit de la « Seconde Venue », avait été notre première et dernière nuit. Après cela, Jane avait insisté pour que nous soyons simplement amis, et quand nous allions ensemble au restaurant ou au cinéma, la lueur amoureuse qui brillait au-dessus du spaghetti bolognaise était uniquement la mienne. En fin de compte, j'avais accepté son amitié et mis en veilleuse la lueur amoureuse.

Ainsi s'était développée une relation, amicale et intime à la fois, mais qui n'était jamais possessive. Il nous arrivait de nous voir trois fois par semaine comme de ne pas nous donner signe de vie pendant des mois. Ce jour-là, quand je passai la voir, avec mon parapluie de golf et mon anxiété à cause de Dan Machin, cela faisait cinq à six semaines que je ne l'avais vue.

— Le service d'hygiène publique vous présente ses meilleurs vœux et espère que votre plomberie est en parfait état.

Elle regarda par-dessus ses grosses lunettes roses et sourit.

— John ! Ça fait des siècles que je ne t'ai pas vu !

Elle se leva et s'avança entre les piles de livres, sur la pointe des pieds. Nous nous donnâmes un chaste baiser.

— Tu as l'air fatigué, dit-elle. J'espère que tu ne couches pas avec trop de femmes.

Je ricanai.

— Tu crois vraiment que ce serait un problème ? Je préférerais être fatigué.

— Sortons, dit-elle. Il y a eu un nouvel arrivage de livres ce matin et je suis toute courbaturée. Tu as bien le temps de venir prendre un café, non ?

— Mais bien sûr. Je me suis donné un après-midi de congé, pour bonne conduite.

Nous allâmes jusqu'au snack-traiteur situé en face du magasin. Je commandai des capuccinos et des sandwiches à la luzerne. Étrangement, je raffolais des sandwiches végétariens. Dan Machin (Dieu le garde !) avait dit que je me métamorphosais probablement en cheval et que j'essayais de passer (disait-il toujours) du recyclage du fumier à la production directe dudit fumier.

Jane s'assit près de la fenêtre et nous restâmes un moment à regarder la pluie. J'allumai une cigarette et mélangeai mon café. Pendant tout ce temps, elle me considéra sans dire un mot, comme si elle savait que j'avais quelque chose à lui raconter.

— Tu as bonne mine. Le temps passe et toi, tu deviens chaque jour plus appétissante.

Elle buvait son capuccino à petites gorgées.

— Tu n'es pas venu me voir pour me faire des compliments.

— Non, c'est vrai. Mais je ne veux pas rater une occasion.

— Tu as l'air préoccupé.

— Ça se voit ?

— Ça crève les yeux.

Je m'appuyai sur ma chaise à fond de paille et soufflai la fumée de ma cigarette. Au-dessus de la tête de Jane, une affiche réclamait la libéralisation de la drogue mais, à en juger par

l'arôme qui traînait chez Prokic, personne ne devait être très impressionné par la loi. On pouvait entrer dans ce snack pour prendre un simple verre de lait et un sandwich au salami et en ressortir complètement dans les vaps.

— T'es-tu déjà trouvée, dans ta vie, face à un événement si uniformément étrange qu'il t'ait été impossible de le comprendre ?

— Que veux-tu dire par « uniformément étrange » ?

— Eh bien, il se passe parfois des choses étranges, tu es d'accord ? On voit par exemple dans la rue quelqu'un qu'on croyait mort. Ce n'est qu'un incident isolé. Mais quand je dis « uniformément étrange », je veux parler d'une situation qui est étrange au départ et qui reste étrange.

Elle repoussa ses cheveux de la main.

— C'est ça qui te poursuit ?

— Jane, fis-je, d'une voix altérée, ça ne me poursuit pas. C'est idiot, mais ça m'épouvante.

— Tu désires en parler ?

— Ça paraît plutôt ridicule.

Elle secoua la tête.

— Raconte-moi quand même. J'aime les histoires plutôt ridicules.

Lentement, en m'interrompant souvent pour lui donner des explications, je lui racontai ce qui était arrivé chez Seymour Wallis. La respiration, l'explosion d'énergie, la façon dont Dan Machin avait été mis K.O. Puis l'incident à l'hôpital et les mystérieux yeux lumineux de Dan. Je lui parlai aussi des mots étranges qu'il avait murmurés : « C'est le cœur, John, il bat encore ! »

Jane, qui m'avait écouté d'un air sérieux, posa sa grande main très fine sur la mienne.

— Puis-je te demander une seule chose ? Tu ne t'en offusqueras pas ?

Je devinais ce qu'elle allait dire.

— Si tu penses que je te tends une perche pour essayer de te reconquérir, tu fais fausse route. Tout ce que je t'ai raconté s'est passé et ça ne s'est pas passé le mois dernier ou il y a un an. Non, ça s'est passé ici, à San Francisco, la nuit dernière et ça

s'est passé ici, à San Francisco, ce matin. C'est vrai, Jane, je le jure.

Elle tendit la main vers mes cigarettes. Je lui offris le paquet, puis ma cigarette et elle alluma la sienne au petit bout incandescent.

— On dirait que cette chose, ce fantôme, enfin, cet être, le possède réellement... C'est un peu comme dans *L'Exorciste*, ou des livres de la même veine.

— C'est ce que je pensais, mais je trouvais ça si bête que je n'ai pas osé en parler. Mais voyons, Jane, pour l'amour de Dieu, ces choses-là n'arrivent jamais !

— Peut-être bien que si. Ce n'est pas parce que ça n'est jamais arrivé à des gens que nous connaissons que ça n'arrive jamais.

J'écrasai ma cigarette en soupirant.

— Je l'ai vu de mes propres yeux et je ne parviens pas à le croire. Il était assis dans son lit et, c'est comme je te le dis, Jane, ses yeux étaient *en feu*. C'est un jeune type tout à fait ordinaire, qui travaille pour la municipalité et qui porte encore les cheveux coupés en brosse, et il avait l'air d'un démon.

— Que puis-je faire ?

Je regardai par la fenêtre du snack les passants qui cherchaient à s'abriter de la pluie. Le ciel était d'un curieux vert métallique, et les nuages avançaient rapidement au-dessus des toits de Brannan Street. Le matin même, avant de rendre visite à Dan, j'avais téléphoné à Seymour Wallis pour lui demander à quelle heure nous pourrions venir revoir la maison et il m'avait posé exactement la même question : « Que puis-je faire ? Pour l'amour de la patrie, dites-le-moi ! Que puis-je faire ? »

— Je ne sais vraiment pas. Mais tu pourrais peut-être venir avec nous ce soir. Tu t'y connais un peu en occultisme, pas vrai ? Les esprits, les fantômes et tout ce genre de choses ? J'aimerais que tu jettes un coup d'œil au heurtoir de la porte d'entrée de la maison du vieux monsieur ainsi qu'à des trucs qui se trouvent à l'intérieur. Il y a peut-être là un indice. Je ne sais pas.

— Pourquoi moi ? Il y a sûrement de bien meilleurs experts en occultisme. Moi, je ne fais que vendre des livres sur le sujet.

— Mais tu les lis aussi, non ?

— Bien sûr, mais...

Je lui pris la main.

— S'il te plaît, Jane, fais-moi plaisir, viens avec nous, ce soir, à neuf heures, Pilarcitos Street. Je ne sais pas pourquoi j'ai besoin de ta présence mais je sais que j'ai besoin de toi. C'est un besoin que je ressens réellement. Est-ce que tu viendras ?

Jane se toucha le visage du bout des doigts, comme pour s'assurer qu'elle existait, qu'elle avait toujours vingt-six ans et qu'elle n'était pas devenue quelqu'un d'autre pendant la nuit.

— Très bien, John, si tu veux vraiment que je vienne. A condition que ce ne soit pas un piège.

Je secouai la tête.

— Imagine un peu un couple qui s'appellerait John et Jane ! Ça ne pourrait jamais marcher.

Elle sourit.

Je me rendis assez tôt à Pilarcitos Street ce soir-là. A cause du temps couvert, la nuit était tombée beaucoup plus tôt que d'habitude et la maison aux sourcils épais était figée dans son ombre et drapée de pluie. De la rue, je pouvais entendre l'eau gargouiller dans ses gouttières et voir l'éclat écailleux de son toit mouillé. Par ce type de temps et cette sorte d'obscurité, le numéro 1551 paraissait se replier sur lui-même, mal à l'aise, comme s'il broyait du noir dans la ville balayée par la pluie.

J'avais passé un bref coup de fil à l'hôpital mais l'infirmière m'avait dit que Dan dormait toujours et qu'il n'y avait aucun changement. Comme le docteur Jarvis était sorti, je n'avais pas pu discuter avec lui de l'évolution de l'état de Dan mais, la chance aidant, il allait se pointer ce soir et il verrait lui-même ce qui était arrivé.

L'éclair traversa la baie comme sur des échasses mal assurées et j'entendis au loin le grondement confus du tonnerre. Comme le vent soufflait en direction de la ville, la tempête atteindrait San Francisco dans moins d'une demi-heure et passerait juste au-dessus de nous.

J'ouvris la grille et montai jusqu'au perron. Dans l'ombre épaisse, je distinguais à peine la forme du heurtoir avec sa tête de loup ricanant. Était-ce parce que j'étais nerveux ou que je pensais trop au rêve de Dan Machin, en tout cas, ce heurtoir me

parut presque ouvrir les yeux et me regarder approcher. Je m'attendais pratiquement à l'entendre parler et murmurer comme Dan l'avait imaginé.

A contrecœur, je tendis la main pour le toucher et frapper à la porte. Au moment où je le saisis, je reculai instinctivement parce que pendant une fraction de seconde, un instant d'embarras irrationnel, *il me sembla avoir touché des poils et non du bronze*. Mais je le repris en main, sachant que c'était mon imagination qui me jouait des tours. Le heurtoir était grotesque, sa face était sauvage et malveillante mais ce n'était qu'un morceau de métal forgé et quand je le cognai contre la porte, il rendit un son lourd et bruyant dont l'écho retentit nettement dans la maison.

J'attendis en écoutant le doux bruissement de la pluie et le crissement des pneus de voitures dans Mission Street. Le tonnerre gronda à nouveau et il y eut d'autres éclairs, plus proches cette fois. J'entendis une porte s'ouvrir et se fermer à l'intérieur de la maison, puis des pas qui venaient vers l'entrée.

Les verrous et les chaînes firent un bruit de ferraille et Seymour Wallis regarda par l'entrebâillement.

— C'est vous ? Vous êtes tôt.

— Je voulais vous parler avant l'arrivée des autres. Puis-je entrer ?

— Très bien, dit-il en ouvrant la lourde porte grinçante.

J'entrai dans le hall qui sentait le moisi. Il était aussi vétuste et suffocant que la veille. Malgré l'explosion de force de la nuit précédente qui avait fêlé et brisé les encadrements, les mornes représentations du mont Taylor et du pic Cabezón étaient toujours accrochées aux murs recouverts de papier peint défraîchi.

Je m'avançai vers l'étrange sculpture en forme d'ours posée sur le balustre de la rampe d'escalier. Je ne l'avais pas particulièrement bien regardée la veille. C'est alors que je remarquai à quel point la tête de femme était admirable, sereine et calme, avec ses yeux fermés.

— Voilà une sculpture bien singulière, fis-je.

Wallis était occupé à verrouiller la porte d'entrée. Il paraissait encore plus vieux et plus guindé ce soir-là, avec son cardi-

gan trop grand aux manches usées et son pantalon flottant, du même gris. Il sentait le whisky.

Il me regarda passer la main sur le dos de l'ours en bronze.

— Je l'ai trouvé, il y a des années de cela, quand je travaillais à Fremont. Nous l'avons déterré en construisant un pont pour la circulation dans le parc. Depuis lors, il ne m'a pas quitté. Il ne faisait pas partie de la maison.

— Dan Machin en a rêvé ce matin.

— Vraiment ? Je ne vois pas vraiment pourquoi ? Ce n'est qu'une sculpture un peu bizarre. Je ne sais même pas de quelle époque elle date. Que diriez-vous ? Cent ans, deux cents ans ?

J'examinai de plus près le visage passif de la femme-ours. Je ne sais pas pourquoi, mais l'idée d'un ours à visage de femme me mettait mal à l'aise, me donnait la chair de poule. Je suppose que c'était simplement à cause de l'atmosphère qui régnait dans la maison de Wallis. Mais qui avait bien pu sculpter une figure aussi étrange ? Avait-elle une signification particulière ? Était-ce symbolique ? La seule certitude que j'avais, c'est que cet objet n'avait pas été réalisé sur le modèle d'un être vivant. Du moins, je souhaitais bigrement que non.

Je secouai la tête.

— Je ne suis pas expert en la matière. Moi, je m'occupe d'assainissement.

— Est-ce que votre ami va venir ? L'ingénieur ? demanda Wallis en me conduisant dans son bureau.

— C'est ce qu'il a dit. Et il y aura aussi un médecin, si ça ne vous dérange pas, ainsi qu'une de mes amies qui a une librairie spécialisée en sciences occultes.

— Un médecin ?

— Oui, celui qui s'occupe de Dan. Il s'est produit un petit incident ce matin.

Wallis alla à son bureau et, d'une main mal assurée, remplit deux verres de scotch.

— Un incident ? répéta-t-il en me tournant le dos.

— C'est difficile à raconter. Mais j'ai l'impression que ce que nous avons entendu ici hier soir a vraiment impressionné Dan. Il respire maintenant d'une manière similaire. Le docteur a d'abord pensé qu'il avait de l'asthme.

Wallis se retourna avec un verre de scotch ambré dans chaque main. A la lumière verdâtre de sa lampe de bureau, son visage tendu était presque blême.

— Est-ce que vous cherchez à me dire que votre ami respire maintenant comme ma respiration ?

Il était si sérieux que je me sentis presque embarrassé.

— Eh bien, c'est exact. Le docteur Jarvis a pensé que c'était peut-être psychosomatique. Vous savez, de l'autosuggestion. Ça arrive parfois après une grave commotion.

Seymour Wallis me donna mon whisky, puis il s'assit. Il avait l'air si troublé et si pensif que je ne pus m'empêcher de lui demander ce qui n'allait pas.

— Vous avez l'air de quelqu'un qui a perdu un dollar et trouvé une pièce de cinq cents !

— C'est la respiration. Elle est *partie*.

— Partie ? Comment le savez-vous ?

— Je ne sais pas. Pas exactement. Je n'en suis pas tout à fait certain. Mais je ne l'ai plus entendue la nuit dernière ni aujourd'hui. Ce fait mis à part, eh bien ! je sens intuitivement qu'elle est partie.

J'étais assis sur le bord du bureau, occupé à siroter mon scotch. Le whisky avait dix ans d'âge, il était moelleux mais il ne passait pas très bien sur mes sandwiches à la luzerne à moitié digérés. Je commençais à penser que je ferais bien d'avaler quelque chose de solide avant de partir à la chasse aux fantômes. Je rotai discrètement pendant que Wallis remuait nerveusement avec un air encore plus malheureux qu'avant.

— Vous pensez, lui demandai-je, que la respiration pourrait, Dieu sait comment, être passée de la maison dans le corps de Dan ?

Il ne leva pas les yeux mais haussa les épaules et continua de remuer.

— C'est le genre de choses qui vous vient à l'esprit, non ? Je veux dire que si des fantômes peuvent hanter un *lieu*, pourquoi ne pourraient-ils pas hanter une *personne* ? Qui peut dire ce qu'ils sont capables de faire ? Je ne sais pas, monsieur Hyatt. Toute cette foutue histoire est un mystère pour moi, et j'en suis fatigué.

Nous restâmes un moment sans rien dire. Comme la veille, le bureau de Seymour Wallis sentait le renfermé. J'eus l'impression que nous étions assis dans une petite caverne crasseuse au fond d'une mine, enterrés sous d'innombrables tonnes de rochers. C'est vraiment le sentiment que donnait cette maison de Pilarcitos Street, on aurait dit qu'elle pesait sur vous, de tout le poids de cent années de souffrance et d'attente. Je n'aimais pas particulièrement cette impression. En fait, elle me déprimait et me crispait.

— Vous avez parlé du parc, lui rappelai-je. La première fois que vous êtes venu me voir, vous avez mentionné le parc. Je n'ai pas compris ce que vous avez voulu dire.

— Le parc ? J'en ai parlé ?

— Enfin, ça m'en avait tout l'air.

— Je suppose que je l'ai fait alors. Depuis que j'ai travaillé dans ce foutu parc, je n'ai eu que de la poisse.

— C'était le parc de Fremont ? Là où vous avez trouvé la femme-ours ?

Il acquiesça de la tête.

— Ça aurait dû être le pont le plus simple de ma vie. Ce n'était qu'un passage pour piétons, rien de très spécial. J'en ai construit au moins une trentaine dans différentes villes de la Côte. Mais celui-là fut un vrai merdier. Les fondations se sont effondrées six ou sept fois. Trois ouvriers mexicains ont été sérieusement blessés. Il y en a même un qui est devenu aveugle. Et on n'a jamais pu se mettre d'accord sur l'endroit où construire le pont ni sur la manière de le faire. Les discussions que j'ai eues avec les représentants de la ville furent démentes ! Il nous a fallu quatre mois pour construire un pont qui aurait dû être mis sur pied en quatre jours et évidemment, ça n'a pas fait beaucoup de bien à ma réputation. Je vais vous dire une chose, monsieur Hyatt, depuis Fremont, je me sens poursuivi par la malchance.

Je levai mon verre de whisky et le fis tournoyer comme pour englober le bureau et la maison entière.

— Et ceci, la respiration et toute cette histoire, vous pensez que ça pourrait faire partie de votre malchance ?

Il soupira.

— Je ne sais pas. Ce n'était qu'une idée. Je me demande parfois si je ne deviens pas fou.

A ce moment, le heurtoir résonna deux fois.

— J'y vais, fis-je en sortant dans le hall obscur.

En tirant les verrous et les chaînes, je ne pus m'empêcher de me retourner vers la femme-ours. Dans l'obscurité, elle paraissait plus grande qu'à la lumière, et plus poilue aussi, comme si les ombres qui se pressaient autour d'elle lui avaient fait pousser des cheveux. Et tout autour de moi, sur tous les murs, il y avait ces représentations à moitié effacées et peu encourageantes du mont Taylor et du pic Cabezon qui avaient apparemment été toutes exécutées à la saison la plus morne de l'année. Tout ce que je savais de ces deux montagnes, c'est qu'elles se trouvaient au Nouveau-Mexique, un Etat très ensoleillé, il me paraissait donc très étrange que ces dizaines de gravures, eaux-fortes et aquatintes aient toutes été faites par temps couvert.

Le heurtoir résonna de nouveau.

— C'est bon ! J'arrive ! fis-je sèchement. J'ai entendu !

J'ouvris la porte. Le docteur Jarvis était sous le porche avec Jane. Dehors, il pleuvait et tonnait toujours mais après l'air raréfié du bureau de Seymour Wallis, l'air de la nuit me parut agréable et rafraîchissant. De l'autre côté de la rue, Bryan Corder, la tête baissée et les épaules voûtées à cause de la pluie, arrivait vers nous en se dépêchant.

— On dirait que vous vous êtes rencontrés, dis-je à Jane et au docteur Jarvis en les faisant entrer.

— C'est une de ces rencontres fortuites sous un porche sinistre, dit Jane.

Bryan arriva en courant, en secouant la pluie de ses cheveux comme un chien trempé. C'était un type solide et bourru d'une quarantaine d'années. Il avait un large visage qui inspirait confiance. Il me saisit le bras.

— Salut, John. J'ai bien failli ne pas venir. Comment va ?

— Pas rassuré, dis-je et je le pensais vraiment.

Avant de fermer la porte, je ne pus réprimer un rapide coup d'œil au heurtoir, pour voir s'il était toujours en bronze, toujours inanimé et aussi féroce et laid.

Je les conduisis tous dans le bureau de Seymour Wallis et je fis les présentations. Wallis était poli mais distrait comme s'il ne s'agissait que d'agents immobiliers venus évaluer sa propriété. Il serra des mains, offrit du whisky et avança des chaises, puis il s'assit à son bureau et fixa la carquette usée sans pratiquement rien dire.

Le docteur Jarvis avait l'air moins professionnel en pantalon et blazer bleu marine. Il était petit, anguleux et roux et je commençais à l'apprécier. Il but une gorgée de whisky, puis il toussa.

— Je crains que votre ami n'aille pas beaucoup mieux. Il n'a plus eu d'attaque comme ce matin mais il a toujours des problèmes respiratoires, et nous ne parvenons pas à le faire sortir du coma. Nous allons lui faire un électrocardiogramme et un électro-encéphalogramme dans la nuit pour voir si son cerveau n'est pas atteint.

— Le cerveau ? Mais il est tout simplement tombé d'une chaise !

— J'ai vu des gens mourir pour être tombés d'une chaise !

— Pensez-vous encore qu'il s'agisse d'une commotion ? demanda Jane. Et ses yeux ?

Le docteur Jarvis se retourna.

— Si je pensais qu'il ne s'agissait que d'une simple commotion, je ne serais pas ici. On dirait qu'il y a autre chose mais je n'ai pas encore la moindre idée de ce que c'est.

— Est-ce la pièce où ça s'est passé ? La respiration et toute cette histoire ? demanda Bryan.

— Oui.

Bryan se leva et fit le tour de la pièce en touchant les murs par endroits, puis il regarda dans la cheminée. De temps à autre, il tapotait le plâtre des articulations de la main, comme pour en éprouver la solidité. Après un moment, il se plaça au centre de la pièce, l'air intrigué.

— La porte était fermée ?

— Porte et fenêtres.

Il secoua lentement la tête.

— C'est vraiment étrange.

— Qu'est-ce qui est étrange ?

— Eh bien ! normalement, quand la pression augmente à cause de courants d'air ou d'appels d'air, le foyer est ouvert et la cheminée n'est pas bouchée. Mais ici, vous pouvez venir le constater par vous-même, il n'y a pas de courant descendant. La cheminée est entièrement bouchée.

J'allai jusque-là et m'agenouillai devant le feu sur la carpe indienne toute déteinte. C'était un de ces petits feux de bureau de l'époque victorienne, avec une hotte en acier décoré et une grille en brique réfractaire. Je penchai la tête et scrutai l'obscurité qui sentait la suie froide. Bryan avait raison, il n'y avait pas de courant d'air, pas le moindre souffle de vent. D'habitude, quand on regarde dans le conduit d'une cheminée, on entend se répercuter les bruits de la nuit mais cette cheminée-ci était parfaitement silencieuse.

— Monsieur Wallis, dit Bryan, êtes-vous sûr que cette cheminée est bouchée ? Quelqu'un l'a-t-il murée ?

Wallis nous regarda en fronçant les sourcils.

— Cette cheminée n'est pas bouchée. J'y ai fait du feu il y a quelques jours. J'ai brûlé des vieux papiers dont je voulais me débarrasser.

Bryan examina encore la cheminée.

— Eh bien, monsieur Wallis, elle n'était peut-être pas bouchée ce jour-là mais maintenant elle l'est, c'est certain. Il est possible que cela ait un rapport avec les bruits que vous avez entendus. Vous permettez que je jette un coup d'œil à l'étage.

— Faites comme chez vous, dit Wallis. Je resterai ici, si ça ne vous dérange pas. J'ai eu ma dose pour aujourd'hui.

Nous sortîmes tous les quatre dans le hall. La lumière était très faible dans la cage d'escalier à cause de la poussière et des toiles d'araignée qui couvraient l'abat-jour en verre jaunâtre et vert olive. Tout semblait suranné, délavé et poussiéreux dans cette maison mais je suppose que c'est ce que Seymour Wallis appelait « avoir du caractère ». Moi, par contre, je commençais à devenir un ardent défenseur du Formica, du plastique et des constructions modernes.

Comme Bryan s'engageait sur la première marche d'escalier, Jane remarqua tout à coup la statuette en bronze de la femme-ours.

— Voilà qui est peu commun ! Est-ce qu'il l'a eue avec la maison ?

— Non. Seymour Wallis l'a déterrée quelque part à Fremont en construisant un pont. Il est ingénieur des Ponts et Chaussées, ou du moins, il l'était.

Jane toucha le visage serein de la statuette, comme si elle s'attendait qu'elle ouvre les yeux à tout moment.

— Elle me rappelle quelque chose, dit-elle doucement. Elle me fait une impression très étrange. C'est presque comme si je l'avais déjà vue et pourtant, je sais bien que ce n'est pas possible.

Elle s'arrêta une ou deux secondes, la main posée sur la tête de la statue, puis elle leva les yeux.

— Je ne parviens pas à me rappeler. Ça me reviendra peut-être plus tard. On monte ?

Bryan en tête, nous montâmes le plus doucement possible le vieil escalier craquant. Après deux volées d'une dizaine de marches chacune, nous nous trouvâmes sur un long palier recouvert de moquette rouge et éclairé par un autre abat-jour crasseux. On aurait dit que la maison n'avait plus été remise à neuf depuis vingt ou trente ans et partout, tout autour de nous, il y avait ce silence pénétrant et cette odeur d'humidité et de décomposition.

— La cheminée du bureau doit traverser cette pièce, dit Bryan en nous conduisant dans une chambre située en angle à l'autre bout du palier. Il tourna la poignée de cuivre et ouvrit la porte.

La chambre était petite et froide. La fenêtre donnait sur la cour où des arbres sombres étaient ballottés par le vent et la pluie. Le papier des murs était bleu clair et tout couvert de taches brunes d'humidité. Comme meuble, il n'y avait qu'une méchante garde-robe vernie et un misérable lit en fer. Le sol était recouvert de linoléum vieillot qui avait dû être vert, des années auparavant.

Bryan alla jusqu'à la cheminée qui était semblable à celle du bureau mais ici on l'avait peinte de couleur crème. Il s'agenouilla sous le conduit et écouta pendant que nous restions là, à le regarder.

— Qu'est-ce que tu entends ? demandai-je. Est-ce toujours bouché ?

— Je le pense, dit-il en s'efforçant de voir dans l'obscurité. Il faudrait simplement que je puisse voir autour du rebord et je pourrais...

Il s'avança davantage et avec beaucoup de précautions, il passa sa tête sous la hotte du foyer.

Le docteur Jarvis eut un petit rire mais c'était un rire nerveux.

— Voyez-vous quelque chose ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas sûr, répondit Bryan d'une voix assourdie. Ici, cela résonne différemment. Une sorte de bruit sourd. Je ne sais pas si c'est un bruit qui se répercute dans la cheminée ou un bruit qui vibre à travers toute la maison.

— Nous n'entendons rien ici.

— Reste là, dit-il en glissant entièrement la tête dans la cheminée.

— J'espère que tu n'oublieras pas de te laver les cheveux avant de revenir à la civilisation, dit Jane.

— Oh, j'ai déjà fait pire ! Les cheminées, ce n'est rien en comparaison des égouts !

— Entends-tu quelque chose maintenant ? demandai-je en m'agenouillant devant la cheminée.

— Chuut ! ordonna Bryan. Il y a un bruit qui s'amplifie. La même sorte de bruit sourd.

— Je ne l'entends toujours pas.

— C'est très clair ici, à l'intérieur. Voilà, on l'entend. *Toc-toc-toc-toc-toc*. C'est presque comme un cœur qui bat. *Toc-toc-toc...* pourquoi ne pas le minuter ? Tu as une trotteuse sur ta montre ?

— Je vais le minuter, dit le docteur Jarvis. S'il s'agit d'un pouls, c'est de mon ressort.

— O.K., toussota Bryan. Je vais commencer.

Il garda la tête à l'intérieur de la hotte de la cheminée et, à tâtons, il chercha de la main le genou du docteur Jarvis. Puis, quand ce qu'il entendait recommença à résonner dans ses oreilles, il se mit à battre la mesure pendant que le docteur contrôlait la vitesse sur sa montre.

— Ce n'est pas un pouls, dit le docteur après quelques minutes. Pas un pouls humain, en tout cas.

— En avez-vous assez ? demanda Bryan en toussotant. Je deviens claustrophobe ici dedans.

— Vous ne feriez pas un très bon Père Noël, ironisa Jane.

— Oh, merde ! dit Bryan en essayant de ressortir.

Puis tout à coup, il poussa un cri horrible. Je n'avais jamais rien entendu de pareil. D'ailleurs, pendant un moment, je ne pus même pas réaliser ce que c'était. Mais il cria :

— *Faites-moi sortir ! Faites-moi sortir ! Pour l'amour de Dieu, faites-moi sortir !*

Je compris que quelque chose de terrible était en train de se produire.

Le docteur Jarvis l'attrapa par la jambe en hurlant :

— Tirez ! Tirez-le de là !

Miné par la peur, je saisis son autre jambe et nous essayâmes de le tirer de là. Mais alors qu'il n'avait que la tête dans la cheminée, on aurait dit qu'il était coincé. Il hurlait, il pleurait et son corps était secoué de spasmes d'agonie.

— *Faites-moi sortir ! Faites-moi sortir ! Oh, mon Dieu mon Dieu, faites-moi sortir !*

Le docteur Jarvis lâcha la jambe de Bryan pour essayer de voir ce qui se passait à l'intérieur de la hotte. Mais Bryan donnait des coups de tous les côtés et il poussait des cris si perçants qu'il était impossible de comprendre ce qui se passait.

— Bryan ! Bryan, écoutez ! dit le docteur Jarvis d'un ton sec. Ne paniquez pas ! Restez tranquille, sinon vous allez vous blesser !

Il se tourna vers moi.

— Il a dû se coincer la tête. Pour l'amour de Dieu, faites en sorte qu'il reste tranquille.

Nous empoignâmes à deux la hotte de la cheminée pour essayer de l'arracher, mais des années de poussière et de rouille l'avaient bien cimentée et il n'y avait pas moyen de la desceller. Bryan hurlait toujours. Puis tout à coup, ses cris cessèrent et son corps s'effondra comme une masse.

— Seigneur ! fit Jarvis. Regardez !

De sous la hotte de la cheminée coulait un lent filet de sang rouge vif qui imbibait le col et la cravate de Bryan. Jane qui se tenait derrière nous eut un haut-le-cœur. Il y avait beaucoup trop de sang pour une coupure ou une écorchure anodine. Le sang dégouttait sur la chemise de Bryan et sur nos mains, puis il s'infiltra dans les fentes du carrelage de la cheminée.

— Attention, murmura le docteur Jarvis. Posez-le doucement par terre.

Petit à petit, nous sortîmes le corps de Bryan de la cheminée. Au début, on aurait dit que sa tête était encore coincée, puis la chair se laissa aller avec un bruit flasque et écœurant, Bryan sortit entièrement de la cheminée et s'effondra sur la grille.

Je regardai sa tête avec un sentiment d'horreur croissante. Ce spectacle était à peine supportable mais je ne parvins pas à m'en détourner. La peau du crâne avait été entièrement arrachée, on ne voyait que son crâne nu avec, çà et là, des lambeaux de chair crue et quelques maigres touffes de cheveux. Même les yeux étaient sortis de leur orbite, laissant apparaître l'os.

D'une voix tremblante de nausée, Jane dit :

— Oh, John ! Oh, mon Dieu, qu'est-il arrivé ?

Le docteur Jarvis posa avec précaution le corps de Bryan par terre. En touchant le carrelage, le crâne rendit un horrible bruit d'os. Le visage du docteur Jarvis était aussi blanc et bouleversé que je m'imaginais le mien.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, murmura-t-il. Jamais.

Je regardai la sombre panse de la vieille cheminée victorienne.

— Je veux savoir *ce qui a fait cela*. Pour l'amour de Dieu, docteur, qu'y a-t-il là-haut ?

Le docteur Jarvis secoua la tête sans mot dire. Aucun de nous n'était prêt à aller y jeter un coup d'œil. Aucun de nous ne voulait affronter ce qui avait pu écorcher ainsi la tête de Bryan, que ce fût un accident dû au hasard ou un animal malfaisant.

— Jane, dit le docteur Jarvis en sortant une carte de la poche de son blazer, voilà le numéro de téléphone de la Fondation Elmwood. C'est l'hôpital où je travaille. Appelez le docteur Speedwell et racontez-lui ce qui s'est passé. Dites-lui que je suis ici. Qu'il vienne le plus vite possible avec une ambulance.

— Et la police ? dis-je. Nous ne pouvons pas tout simplement...

Le docteur Jarvis jeta un coup d'œil prudent en direction de la cheminée.

— Je ne sais pas. Pensez-vous qu'ils nous croiront ?

— Pour l'amour de Dieu, s'il y a dans cette cheminée quelque chose qui massacre les gens, ce n'est pas moi qui vais aller y voir. Et vous non plus !

Le docteur Jarvis acquiesça.

— O.K., fit-il à Jane. Appelez aussi la police.

Comme Jane allait quitter la pièce, on frappa doucement à la porte. Nous reconnûmes la voix de Seymour Wallis.

— Ça va là-dedans ? Je pensais avoir entendu crier.

J'allai ouvrir. Wallis était pâle, il avait l'air inquiet. Il dut remarquer à mon expression qu'il s'était passé quelque chose de grave.

— Il y a eu un accident. Il vaut peut-être mieux que vous n'entriez pas.

— Y a-t-il des blessés ? demanda-t-il en essayant de regarder par-dessus mon épaule.

— Oui. Bryan est sérieusement blessé. Mais je vous en prie, ne regardez pas. C'est assez horrible.

Wallis me repoussa.

— C'est ma maison, monsieur Hyatt. Je veux savoir ce qui se passe ici.

Je suppose qu'il avait raison. Mais quand il entra dans la chambre à coucher et qu'il vit par terre le corps de Bryan, avec son crâne grimaçant tourné vers le plafond, il se figea et resta muet.

Le docteur Jarvis leva les yeux.

— Appelez cette ambulance, dit-il à Jane rapidement. Plus vite nous saurons ce qui est arrivé, mieux cela vaudra.

Wallis s'assit lourdement sur le lit étroit, il posa ses mains sur ses genoux et fixa Bryan d'un regard marqué par l'horreur.

— Je suis désolé, monsieur Wallis, dit le docteur Jarvis. Il pensait entendre un bruit dans la cheminée et il a voulu y passer la tête pour voir de quoi il s'agissait.

Wallis ouvrit la bouche mais il ne dit rien, et il la referma.

— Nous avons l'impression qu'il a été attaqué par une personne ou une chose, expliquai-je. Quand sa tête était dans la cheminée et que nous essayions de l'en sortir, on aurait dit que quelqu'un le tirait vers le haut, avec la même force que nous.

Wallis jeta un regard presque furtif du côté de la cheminée noire et vide.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il d'une voix enrouée. Qu'essayez-vous de me dire ?

Le docteur Jarvis se leva. Il ne pouvait plus rien faire pour Bryan maintenant, si ce n'était d'essayer de découvrir ce qui l'avait tué. D'un ton très sérieux, il prit la parole :

— De deux choses l'une, monsieur Wallis, ou bien il s'est coincé la tête sans le vouloir, ou alors il y a là-haut une créature, ou un homme qui lui a arraché la peau du crâne sous l'emprise d'une crise de démence.

— Là, dans la cheminée ? Dans la cheminée de ma maison ?

— Ça m'en a tout l'air, je le crains...

— Mais c'est insensé ! Nom de Dieu, qu'est-ce qui peut bien vivre dans une cheminée et écarteler les gens de la sorte ?

Le docteur Jarvis jeta un coup d'œil au corps de Bryan, puis se retourna vers Seymour Wallis.

— Voilà précisément, monsieur Wallis, ce que nous devons découvrir.

Wallis y réfléchit un moment, puis il se frotta le visage avec les mains.

— Tout ça n'a aucun sens. D'abord cette respiration et puis ceci. Vous réalisez que je vais devoir vendre la maison.

— Vous ne feriez pas une mauvaise affaire, dis-je pour essayer de lui venir en aide. Ces vieilles maisons sont très recherchées de nos jours.

Il secoua la tête d'un air fatigué.

— Ce n'est pas une question d'argent. Je veux tout simplement vivre dans une maison où il n'arrive pas des choses pareilles. Je veux avoir la paix.

Bon Dieu ! Le pauvre homme !

— Eh bien, à condition que le fantôme ne vous suive pas, je suppose qu'un déménagement serait encore la meilleure solution !

Wallis me regarda fixement d'un air aussi bouleversé qu'ennuyé.

— C'est dans cette maudite cheminée, dit-il sèchement. Ça vient de tuer votre collègue et vous essayez d'en parler comme si ce n'était même pas important. Si ça se cache là-dedans, si ça se cache là-haut, de quel droit osez-vous dire que ça ne sortira pas la nuit pour m'étrangler dans mon sommeil ?

— Monsieur Wallis, je ne suis pas devin.

— Je suppose que vous avez appelé la police, dit-il sans même me regarder.

Jarvis acquiesça.

— Ils devraient bientôt arriver.

A ce moment, Jane rentra dans la pièce.

— Dans deux ou trois minutes. Ils avaient une voiture dans le coin. J'ai aussi appelé l'hôpital, ils envoient directement une ambulance.

— Merci, Jane, fis-je.

— J'ai un fusil, vous savez, dit Wallis. Nous pourrions tirer dans la cheminée. Ce qui est là-dedans n'aurait pas la moindre chance d'y échapper.

Le docteur Jarvis s'avança vers nous.

— Vous permettez que je vous emprunte une taie d'oreiller ? Pour couvrir la tête de monsieur Corder.

— Mais certainement. Enlevez la taie de cet oreiller. C'est une vision assez macabre. Qui diable a pu faire cela, d'après vous ? Est-ce que ça pourrait être un oiseau ? Il y a peut-être une espèce de corbeau coincé dans la cheminée, ou encore un chimpanzé.

— Un chimpanzé ? demandai-je.

— Ça ne serait pas tellement impossible, dit le docteur Jarvis. Dans un conte d'Edgar Allan Poe, il y a bien un singe qui tue une jeune fille et qui la fourre dans la cheminée.

— Bien sûr, mais ici, on a agi avec une férocité rare. Ça me semble plutôt l'œuvre d'un chat ou d'un rat. Il est peut-être

mort de faim, à force d'être resté si longtemps dans le conduit de la cheminée.

Wallis se leva.

— Je vais chercher mon fusil. Si cette chose est dans la cheminée, je ne veux pas rester sans défense.

On entendit dehors la plainte d'une sirène. Jane me serra le bras.

— Les voilà. Dieu merci !

On frappa bruyamment à la porte d'entrée. Wallis descendit ouvrir. On entendit un brouhaha dans l'escalier et deux flics, la chemise et le képi couverts de gouttes de pluie, entrèrent dans la petite chambre à coucher. Ils s'agenouillèrent près du corps de Bryan sans nous accorder la moindre attention, comme si Bryan était le soulard du coin qu'ils allaient pour la énième fois ramener chez lui.

— Pourquoi cette taie d'oreiller sur sa tête ? demanda un des deux flics, un Italien à la moustache tombante, en mâchonnant son chewing-gum.

Il ne tenta pas de toucher la taie ni de bouger le corps. Comme la majorité des flics de la côte Ouest, il avait un sens aigu de la suspicion. Une des premières règles qu'on leur apprenait était « de ne rien toucher avant de savoir de quoi il s'agissait ».

— Nous inspections la maison, dis-je. Il y avait ici des bruits qui gênaient monsieur Wallis. Je m'appelle John Hyatt et je travaille à la ville, service d'hygiène publique. Voici Jane Torresino et le docteur Jarvis, de la Fondation Elmwood.

Le flic jeta un coup d'œil à son copain, un jeune Irlandais aux yeux gris très clair et au visage qui disparaissait presque complètement sous les taches de rousseur.

— Comment se fait-il que les services d'hygiène publique travaillent si tard ?

— Eh bien, ceci ne fait pas partie de notre travail habituel. C'est une affaire personnelle.

— Et vous, docteur ?

Avec un petit sourire contracté, le docteur Jarvis dit :

— Pour moi, c'est la même chose. Je fais un extra, comme on dit.

— Alors, que s'est-il passé ?

Je m'éclaircis la gorge et je commençai.

— Ce monsieur, Bryan Corder, est un ingénieur qui travaille dans le même département que moi. C'est un spécialiste de la structure des constructions, il s'occupe surtout de faire abattre les taudis. Nous l'avons amené ici parce qu'il est expert en matière de bruits étranges, appels d'air, pourriture sèche du bois, etc.

Le policier me regardait d'un air placide mais il ne faisait toujours pas mine de vouloir soulever la taie d'oreiller.

— Il a cru entendre un bruit sec dans la cheminée, continuai-je presque en murmurant. Il y a passé la tête pour mieux entendre et puis... eh bien, voilà le résultat. On aurait dit que quelque chose l'attaquait. Mais nous n'avons pas pu voir ce que c'était.

Le flic regarda son copain en haussant les épaules, puis il souleva la taie d'oreiller.

L'ambulance, une Cadillac blanc et or, lança sa sirène dans la pluie fine et emporta le corps de Bryan Corder à la Fondation Elmwood. Je la regardai partir du haut du perron du 1551. A côté de moi, le lieutenant de police, envoyé pour s'occuper de l'affaire, alluma une cigarette. C'était un grand type laconique qui avait un chapeau mou, un nez aquilin et une façon polie et très calme d'interroger les gens. En guise de présentation, le lieutenant Stroud avait décliné son nom et nous avait montré son badge comme un prestidigitateur qui ferait sortir de nulle part une fleur en papier.

— Eh bien, fit-il doucement en soufflant la fumée de sa cigarette. Ce n'était pas votre jour, monsieur Hyatt.

— Vous pouvez le dire !

Le lieutenant Stroud fuma un moment.

— Connaissez-vous bien monsieur Corder ?

— Nous travaillions dans le même service. J'ai été dîner un soir chez lui. Moira fait de délicieux biscuits aux pacanes.

— Des biscuits aux pacanes ? Miam miam ! Oui, c'est mon faible. Je suppose que Mme Corder aura du mal à supporter ce qui vient d'arriver.

— J'en suis sûr. C'est une femme charmante.

Une fenêtre grinça à l'étage et un des policiers cria :

— Lieutenant ?

Stroud fit un pas en arrière.

— Que se passe-t-il, sergent ? Vous avez trouvé quelque chose ?

— On a démoli la moitié de cette foutue cheminée, lieutenant, et il n'y a trace de rien. Juste du sang séché.

— Pas de traces de rats ou d'oiseaux ? Pas de passage secret ?

— Rien de tel, lieutenant. Est-ce que vous voulez qu'on continue ?

— Encore un moment, sergent.

Il ferma la fenêtre et le lieutenant se tourna vers la rue.

Les nuages nous avaient dépassés et on voyait les étoiles scintiller dans le ciel clair. En bas, dans Mission Street, il y avait toujours du trafic, et le *Chœur de l'Alléluia* nous parvenait d'une fenêtre du dernier étage de la maison d'en face.

— Vous êtes croyant, monsieur Hyatt ? demanda le lieutenant Stroud.

— Plus ou moins, répondis-je prudemment. Plutôt moins que plus. Je pense que je suis plus superstitieux que croyant.

— Alors, ce que vous avez dit à propos de la respiration et des battements de cœur de cette maison... vous y croyez vraiment ?

Je le regardai attentivement. Ses yeux étaient luisants et pénétrants.

— Euh ! fis-je en secouant la tête.

— Je dois prendre en considération un certain nombre d'alternatives. Monsieur Corder est mort dans un accident particulièrement bizarre et invraisemblable, ou bien il a été attaqué par un animal ou un oiseau coincé dans la cheminée, ou encore par un inconnu qui a réussi à se cacher dans la cheminée. La dernière possibilité est qu'il ait été attaqué par vous et par vos amis.

Les yeux fixés sur le trottoir mouillé, je hochai la tête.

— Je comprends.

— Évidemment, il est aussi bien possible qu'il se soit produit un événement surnaturel qui aurait un rapport quelconque avec vos recherches occultes.

— Vous envisagez une telle possibilité ?

Le lieutenant sourit.

— Ce n'est pas parce que je suis un détective que je suis totalement imperméable à ce qui se passe dans ce monde. Et hors de ce monde. Je suis un passionné de science-fiction.

Pendant un instant, je ne sus que dire. Ce grand type poli essayait peut-être de gagner ma confiance, de me charmer pour m'amener à avouer que le docteur Jarvis, Jane et moi-même avions sacrifié Bryan au cours d'une innommable cérémonie de magie noire. Mais son visage ne trahissait rien. Il était intelligent et impassible. C'était la première fois que je rencontrais un policier qui avait l'air cultivé et je n'étais pas sûr d'aimer ça.

Je me retournai vers la porte et lui montrai de la tête le heurtoir en forme de loup.

— Que faites-vous de cela ?

Il fronça les sourcils.

— Je l'avais remarqué en entrant. Il a l'air un peu sinistre, pas vrai ?

— Mon ami trouvait qu'il ressemblait à un loup-garou.

Le lieutenant Stroud fit un pas en arrière.

— Eh bien ! je ne m'y connais pas, monsieur Hyatt. Ce n'est pas parce que j'aime la science-fiction que je suis nécessairement un expert en vampires et démons de tout acabit. Une chose est sûre : mes supérieurs préfèrent des tueurs en chair et en os qu'ils peuvent faire mettre en cage. Je cherche toujours une réponse naturelle avant de penser au surnaturel.

— Évidemment, vous êtes un policier.

La porte de la maison s'ouvrit et le docteur Jarvis sortit. Il était aussi pâle que s'il avait passé la soirée à donner son sang.

— John, puis-je vous dire un mot, seul à seul ?

Le lieutenant Stroud acquiesça d'un signe de tête. Le docteur me conduisit dans le hall puis, arrivé à hauteur de la statue de la femme-ours, il se retourna et me considéra avec un air encore plus grave et bouleversé qu'avant.

— Que se passe-t-il ? Vous me faites peur.

Il sortit son mouchoir de sa poche et s'épongea le front.

— Je n'ai pas pu en parler au lieutenant. De toute façon, il l'apprendra tôt ou tard. Mais je préférerais que ce soit quelqu'un d'autre que le lui dise, quelqu'un qui est vraiment là.

Jane descendit justement l'escalier.

— Ils ont démoli presque toute la chambre et ils n'ont rien trouvé. John, est-ce que nous pouvons partir ? J'échangerais volontiers mes cuissardes en lamé or contre un gin-orange.

— Jane, dit le docteur, vous pouvez aussi entendre ce que j'ai à dire. Vous étiez là quand ça s'est passé. Vous au moins, vous le croirez.

— Quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

Je saisis l'occasion pour passer mon bras autour de sa taille et lui offrir ma protection de mâle. C'est vraiment étrange, comme les instincts sexuels d'un homme continuent à fonctionner, même dans les moments de crise et d'horreur. Mais mon ardeur tomba vite. Quand le docteur nous apprit la nouvelle, ma main tomba d'elle-même et je restai là, atterré, comme un morceau de bois, froidement convaincu que ce qui se passait dans la maison de Seymour Wallis devenait à chaque instant plus obscur, plus puissant et plus malfaisant.

— Je viens d'avoir un coup de téléphone de l'hôpital. Ils avaient immédiatement conduit votre ami à la morgue, pour commencer l'autopsie.

— Et ils ont trouvé la cause de la mort ? demanda Jane.

Mal à l'aise, le docteur Jarvis avala sa salive.

— Ils n'ont pas trouvé parce que c'était impossible. En dépit de ce qui est arrivé à la tête de Bryan Corder, il est toujours vivant... d'un point de vue clinique.

Je restai bouche bée, comme un idiot.

— Toujours *vivant* ? Ce n'est pas possible.

— Je crains bien que si. C'est du moins l'avis des chirurgiens. Ils ont écouté son cœur, il bat distinctement au rythme de vingt-quatre pulsations par minute.

— Vingt-quatre ? demanda Jane. Ce n'est pas...

— Pas humain, continua le docteur Jarvis. Pas humain du tout. Mais le fait est là, son cœur bat et tant qu'il battra, ils feront tout pour qu'il *continue* de battre.

A ce moment précis, j'eus la certitude d'avoir entendu murmurer. Ça aurait pu être un des policiers restés à l'étage. Ou encore un crissement de pneu sur la chaussée mouillée. Mais quand je me retournai instinctivement pour voir qui c'était, je compris que je me tenais juste à côté de cet horrible heurtoir, de ce foutu heurtoir qui disait : « Retour. »

### CHAPITRE III

Je me tournai et me retournai sans arrêt dans mon lit défait et trempé sans trouver le sommeil puis, à cinq heures du matin, je me levai et me préparai une grande tasse de café bien noir arrosé de Calvados, comme le font les vieux Normands pour se donner du courage par les froides matinées de décembre. J'inspectai un moment la rue déserte et blafarde du petit matin et j'eus l'impression que le cours de ma vie avait changé de manière subtile et étrange. C'était comme si j'avais pris un mauvais tournant dans une ville que je croyais connaître et que je me retrouvais dans un quartier inconnu où les immeubles étaient tristes et délabrés et les gens peu accueillants et peu sociables.

A six heures, je ne pus contenir davantage ma curiosité et j'appelai la Fondation Elmwood pour savoir si le docteur Jarvis était là. Une téléphoniste à la voix suave me répondit que le docteur ne prenait pas de communications mais elle nota mon numéro et me promit qu'il rappellerait.

Je me réinstallai sur mon canapé fleuri pour boire encore un peu de café. J'avais réfléchi toute la nuit à ce qui s'était passé au 1551, Pilarcitos Street et je ne comprenais toujours pas. Une seule chose était certaine : quelle que fût la force ou la présence qui hantait cette maison, elle n'était pas du tout bienveillante. J'hésitais réellement à employer le mot « fantôme », même quand j'y pensais tout seul, dans l'intimité de mon appartement, et pourtant, qu'est-ce que cela aurait bien pu être d'autre ?

La situation présentait un certain nombre de facettes étranges qui paraissaient n'avoir aucun rapport entre elles.

J'avais l'impression que Seymour Wallis était, sans le savoir, un élément important de l'affaire. Après tout, c'était sa maison et il avait été le premier à entendre cette respiration. Et puis, il avait avoué que la malchance le poursuivait depuis qu'il

avait travaillé dans ce parc, à Fremont. Il avait aussi gardé ce bizarre souvenir du parc, la femme-ours de la rampe d'escalier.

Mais en plus de tout cela, j'avais l'impression très nette que tout ce qui se passait n'était pas arbitraire ni accidentel. C'était comme le début d'une partie d'échecs, les mouvements semblent fortuits et sans rapport l'un avec l'autre mais ils font tous partie d'une tactique délibérée. La question était de savoir qui en était l'auteur ? Et pourquoi ? Quel rapport pouvait-il y avoir entre le terrible accident de Bryan Corder et la mystérieuse commotion de Dan Machin ? Je ne comprenais pas. Je ne voulais pas non plus trop y penser parce que j'évoquais mentalement le spectacle de la tête dépecée de Bryan, et l'idée qu'il pouvait encore être en vie me donnait cent fois plus la chair de poule. Je n'ai déjà pas l'estomac très solide en temps normal. Je suis le genre de type délicat qui n'arrive pas à manger des calamars et qui aime les œufs bien mollets.

Le téléphone sonna. Je frémis et décrochai.

— Ici John Hyatt. Qui est à l'appareil ?

— John ? C'est Jane.

J'avalai une gorgée de café.

— Tu es déjà levée ? Tu n'as pas pu dormir ?

— Et toi ?

— Eh bien, à vrai dire, non. Je n'ai pas cessé de penser à Bryan. Je viens de téléphoner à l'hôpital mais ils n'ont pas encore de nouvelles. J'en viens presque à espérer qu'il soit mort.

— Je comprends.

J'emportai le téléphone et allai m'allonger sur le canapé. Je commençais seulement à sentir la fatigue. C'était peut-être tout simplement à cause du soulagement, du fait de pouvoir parler avec un ami. En finissant ma tasse de café, j'avalai par mégarde une bonne cuillerée à soupe de marc et pendant tout le reste de la conversation, j'essayai de l'enlever de ma langue.

— Je t'ai appelé parce que j'ai trouvé quelque chose, dit Jane.

— En rapport avec Bryan ?

— Pas vraiment. Mais en rapport avec la maison de Seymour Wallis. Tu vois toutes ces reproductions du mont Taylor et du pic Cabezon ?

— Certainement. Je me demande bien ce qu'elles font là.

— Eh bien, j'ai consulté des bouquins au magasin. Le mont Taylor fait partie de la chaîne de San Mateo, altitude trois mille sept cent quatre-vingt-neuf mètres. Le pic Cabezon se trouve plus au nord-est, dans la province de San Doval et son altitude est de deux mille sept cent soixante-deux mètres.

Je crachai un peu de marc.

— C'est au Nouveau-Mexique, je crois ?

— C'est exact. En pleine terre indienne. Et il y a des dizaines de légendes concernant ces deux montagnes. Ce sont surtout des histoires navajo à propos du Grand Monstre.

— Le Grand Monstre ? Qui est le Grand Monstre, nom de Dieu ?

— Le Grand Monstre est un géant qui était supposé terroriser le Sud-Ouest il y a des siècles. Il s'était établi sur le mont Taylor. Son visage était couvert de rayures bleues et noires et son armure était faite de morceaux de silex attachés avec les intestins de tous les hommes et animaux qu'il avait abattus.

— A t'entendre, il ne devait pas être un prix de beauté.

— Eh non ! C'était un des géants les plus féroces de toutes les légendes et de toutes les cultures. J'ai ici un livre du XVIII<sup>e</sup> siècle où on raconte qu'il commandait à tous les démons destructeurs d'hommes et que pas un mortel ne pouvait le détruire. Il a néanmoins été abattu par les Jumeaux, deux dieux courageux qui ont fait dévier ses flèches avec un arc-en-ciel et qui lui ont coupé la tête avec l'éclair. Ils ont jeté cette tête en direction du nord-est et c'est devenu le pic Cabezon.

Je toussotai.

— C'est une très belle histoire. Mais quel rapport y a-t-il avec la maison de Seymour Wallis ? A part les esquisses du mont Taylor et du pic Cabezon, évidemment.

— Eh bien ! je ne suis pas tout à fait sûre de ce que j'avance mais il y a ici une référence au « Premier à Utiliser des Mots pour la Force », référence que je ne comprends pas vraiment. Enfin, qui ou quoi que ce Premier à Utiliser des Mots pour la Force ait été, il fut manifestement assez fort pour couper les cheveux d'or du Grand Monstre et le ridiculiser. Puis, il y a encore autre chose. Le Premier à Utiliser des Mots pour la Force

était éternel et immortel, et sa devise à l'égard de tous les dieux et de tous les hommes qui tentèrent de la vaincre, était un mot navajo que je ne parviens pas à prononcer mais qui signifie en substance « revenir par la voie de nombreux morceaux ».

— Jane, mon chou, ça n'a pas beaucoup de sens.

— John, mon chéri, il y a un synonyme du mot « revenir » au cas où tu l'aurais oublié. « Retour. »

Je fis basculer mes jambes et m'assis bien droit.

— Jane, tu t'accroches à des indices plus qu'improbables. Écoute, je ne sais pas pourquoi Seymour Wallis a chez lui toutes ces gravures du mont Taylor et du pic Cabezon. Je suppose qu'elles étaient déjà aux murs quand il a acheté la maison. Mais tu peux prendre n'importe quelle montagne du Sud-Ouest, tu trouveras toujours une légende indienne qui s'y rapporte. Ce n'est vraiment pas une grande découverte. Écoute, nous avons peut-être affaire à une sorte de puissance surnaturelle. Une force latente qui s'est soudain libérée sous forme de force cinétique. Mais il ne s'agit pas de monstre navajo. Je veux dire que ce n'est pas une piste, Jane !

Jane ne se laissa pas décontenancer.

— Je pense néanmoins que nous devrions approfondir cette piste. Le problème avec toi, John, c'est que tu es trop rationnel.

— Rationnel ? Moi, je travaille pour le service d'hygiène et tu appelles ça être rationnel ?

— Oui, John Hyatt, le rationnel numéro un du pays. Tu es tellement rationnel qu'ils ont donné ton nom à une chaîne d'hôtels.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Écoute, Jane, veux-tu me faire un petit plaisir ? Appelle mon bureau, veux-tu ? Demande Douglas P. Sharp et dis-lui que je suis malade. Je veux aller à la Fondation Elmwood pour voir le docteur Jarvis.

— On déjeune ensemble ?

— Pourquoi pas ? Je viendrai te chercher à la librairie.

— Voudrais-tu me téléphoner quand tu auras des nouvelles de Bryan ? Je t'en serais reconnaissante.

— Bien sûr.

Je raccrochai. Je réfléchis un instant à ce qu'avait dit Jane, puis je hochai la tête en souriant. Elle aimait les fantômes, la magie et les monstres. Elle m'avait une fois entraîné voir toute une série de vieux films d'horreur en version originale, *Dracula* avec Bela Lugosi, *Frankenstein* avec Boris Karloff, etc. Et ça me rassurait en quelque sorte de penser que Jane croyait qu'il y avait des goules et des monstres dans les parages du 1551, Pilarcitos Street. Ça faisait revenir à la surface mon petit côté phalloscrate gentil et paternaliste. C'était peut-être bien pour cette raison que je lui avais demandé de venir. Si Jane y croyait, ça *ne pouvait* être vrai.

Le téléphone sonna de nouveau comme je me rasais. Avec mon menton généreusement tartiné de mousse à raser mentholée, j'avais l'air du Père Noël prenant note d'une commande de jouets.

— John ? Ici James Jarvis. Vous avez demandé que je rappelle ?

— Oh, hello ! Je me demandais comment allait Bryan Cor-der.

Il y eut un temps.

— Son cœur bat toujours.

— Vous ne pensez pas qu'il vivra ?

— C'est difficile à dire. J'espère que non. En tout cas, il ne pourrait plus sortir. Il devrait passer le reste de sa vie sous une tente à oxygène aseptisée. Le cerveau est entièrement à découvert et une infection le tuerait immédiatement.

Du dos de la main, j'essuyai un peu de mousse à raser.

— Ne pourriez-vous pas débrancher les appareils et le laisser mourir ? Je pense connaître suffisamment Bryan pour dire qu'il ne voudrait pas vivre comme ça.

— Eh bien, nous l'avons fait.

— Vous avez fait quoi ?

— Nous avons supprimé tout ce qui l'aidait à rester en vie. On ne lui donne plus de plasma, plus de sang, plus d'aliments ni de sédatifs par intraveineuse, plus d'adrénaline, on ne stimule plus électroniquement son cœur, il n'a plus rien du tout. D'un point de vue médical, il devrait être mort depuis des heures.

Le docteur s'arrêta de nouveau et j'entendis quelqu'un entrer dans son bureau et lui dire quelque chose que je ne compris pas. Puis il continua :

— Le problème, John, c'est que son cœur bat toujours et qu'il ne s'arrêtera pas. Ses blessures ont beau être graves, moi, je ne peux pas certifier qu'il est mort avant qu'il ne le soit vraiment.

— Et l'euthanasie ?

— C'est illégal, un point c'est tout. Et puis, quelles que soient ses blessures, je ne peux pas le faire. Je prends déjà assez de risques en le privant de tout stimulant vital extérieur. Je pourrais être rayé de l'Ordre.

— Est-ce que Moira, sa femme, l'a vu ?

— Elle sait qu'il a eu un accident, c'est tout. Nous essayons bien évidemment de l'éloigner d'ici.

— Et Dan Machin ? Y a-t-il une amélioration ?

— Il est toujours dans un état comateux. Mais pourquoi ne venez-vous pas jusqu'à l'hôpital ? Vous verriez vous-même ce qu'il en est. Et puis, j'aurais plutôt besoin de soutien moral. Vous savez, je n'ai pu en parler à personne la nuit dernière. Ils sont tous si diablement sains d'esprit ici qu'ils penseraient que je fais partie d'une secte ou d'un truc de ce genre.

— D'accord ! Je serai là dans une demi-heure.

Je me rasai, enfilai un pantalon en jean écru et une chemise rouge puis je m'aspergeai copieusement de Brut de Fabergé. C'est inouï comme le fait de changer de vêtements peut influencer le moral. Je fis ensuite mon lit, rinçai ma tasse de café et envoyai un baiser à la photo de Dolly Parton accrochée dans mon minuscule vestibule.

Je descendis dans la rue. C'était une de ces matinées resplendissantes qui vous font plisser les yeux. Le ciel bleu et les nuages blancs tout déchiquetés me rassurèrent un peu. Oui, la vie pouvait encore être tout à fait ordinaire, l'accident de la veille aurait pu être un caprice de la nature, un simple cas isolé et déplaisant. J'allai jusqu'au coin de la rue et hélai un taxi. J'avais eu une voiture pendant une longue période mais il s'était avéré que de payer tous les frais de voitures sur un salaire d'employé de la ville équivalait presque à essayer de nettoyer un

égout bouché avec une brosse à dents. Les nouveaux propriétaires étaient venus par un matin brumeux et ils avaient emmené ma Monte-Carlo bleu métallisé dans des tourbillons de purée de pois. Ce n'est qu'après leur départ que je réalisai avoir oublié mes lunettes solaires Evel Knievel dans la boîte à gants.

Comme nous montions Fulton Street en direction de l'hôpital – une de ces structures de teck et de béton, à niveaux multiples surplombant l'océan –, le chauffeur de taxi me dit :

— Regardez-moi ces foutus oiseaux. Vous avez déjà vu ça, vous ?

Je levai les yeux. J'étais en train d'éplucher le journal pour voir si on parlait de l'accident de Bryan Corder. Nous passions justement entre les haies bien taillées qui menaient à la vaste cour d'entrée de l'hôpital. J'étais à la fois fasciné et inquiet, les toits du bâtiment étaient couverts d'oiseaux gris. Ce n'était pas une simple troupe qui avait décidé de s'installer là. Non, il y en avait des milliers, sur toute la ligne d'horizon du bâtiment principal et sur tous les bâtiments annexes, cliniques et garages.

— Eh bien, voilà ce que j'appelle étrange, continua le chauffeur en faisant faire à son taxi le tour de la cour d'entrée pour me déposer devant la porte principale. Étrange avec un E majuscule.

Je sortis du taxi et observai pendant un moment les rangées grises. C'étaient de grands oiseaux, un peu comme des pigeons, mais ils étaient aussi gris qu'un ciel d'orage, aussi gris qu'une mer agitée. Et pire, ils étaient silencieux. Ils ne pépiaient pas, ils ne chantaient pas. Ils étaient installés sur le toit de l'hôpital. La chaude brise du Pacifique agitait leurs ailes mais ils restaient patients et muets comme des oiseaux en granite sur une tombe.

— Vous avez vu ce film de Hitchcock ? demanda le chauffeur. Celui où les oiseaux deviennent fous ?

Je toussotai.

— Je n'ai pas besoin qu'on me le rappelle, merci.

— Eh bien, c'est peut-être ce qui arrive. C'est peut-être bien aujourd'hui que les oiseaux prennent le pas sur les hommes. Sauf votre respect, j'voudrais bien voir, moi, un oiseau essayer de conduire ce bac. La courroie du ventilateur a sauté deux fois

ce matin. J'voudrais bien voir un oiseau essayer de remettre une courroie de ventilateur.

Je payai le chauffeur, passai par les portes automatiques et entrai dans les locaux conditionnés de l'hôpital. Tout y était de bon goût : carrelage italien, peintures de David Hockney, palmiers et musique douce. On ne venait pas à la Fondation Elmwood sans une bonne assurance médicale.

La réceptionniste était vêtue d'une robe blanche très colante. La plastique de cette femme avait certainement déjà dû entraîner plus d'un cardiaque à deux doigts de la mort. Elle avait sur la tête un échafaudage de cheveux noirs où son bonnet d'infirmière était niché pareil à un beau petit œuf. Elle avait aussi des dents pour trois, mais il ne pouvait pas en exister trois comme elle, ni même une seule.

— Hello. Je m'appelle Karen.

— Salut, Karen. Moi, c'est John. Que faites-vous ce soir ?

Elle sourit.

— Nous sommes mercredi. Donc, je me lave les cheveux.

Je couvai sa ruche des yeux.

— Vous voulez dire que vous lavez cette chose ? Je pensais qu'il suffisait de donner un coup de vernis.

Elle se vexa et poussa sur un bouton pour appeler le docteur Jarvis.

— Il y a des gens qui respectent encore les anciennes valeurs, dit-elle d'une voix mordante.

— Vous voulez parler des talons aiguilles et des voitures à ailerons ?

— Que reprochez-vous aux talons aiguilles et aux voitures à ailerons ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. Adressez-vous à Claes Oldenburg.

Elle fit papillonner ses cils noircis par l'*eye-lash*.

— Claes Oldenburg<sup>1</sup> ? C'est un interne ?

Heureusement, le docteur Jarvis sortait justement de l'ascenseur. Il vint vers moi, la main tendue.

---

<sup>1</sup> Claes Oldenburg (né en 1929) est un des maîtres du pop art américain. Ses sculptures sont souvent des assemblages d'objets hétéroclites (N.D.E.)

— John ! Je suis heureux de vous voir !

Je lui montrai d'un signe de tête la petite brune de la réception.

— Le sentiment pourrait être réciproque. Je pense que la petite dame de l'entrée cache sa cervelle dans le tiroir de son bureau.

Le docteur me poussa vers l'ascenseur qui nous emmena au quatrième. Le distributeur de musique d'ambiance donnait *Moon River*, le genre de mélodie suave qui est censé reconforter (à moins qu'on n'aime vraiment la musique).

Nous émergeâmes dans un corridor brillant, éclairé par de faibles tubes fluorescents et décoré de médiocres lithographies de Mill Valley et de Sausalito. Le docteur Jarvis alla jusqu'à une double porte en chêne dont il poussa les larges battants. Je le suivis docilement et je me retrouvai dans une pièce dont l'un des murs vitrés donnait sur les profondeurs bleutées d'un bloc de soins intensifs.

— Allez-y, fit le docteur.

Je traversai la pièce et regardai par la vitre.

Une vision mystérieuse et effrayante s'offrit à moi dans cette chambre d'un bleu livide : Bryan reposait sur un lit d'hôpital, son crâne nu était posé sur un oreiller et son corps enveloppé d'un tablier vert de salle d'opération. Je l'avais évidemment déjà vu ainsi, j'avais déjà eu un choc en essayant évidemment de le sortir de la cheminée mais malgré cela, cette vision grimaçante et squelettique fut presque trop pour moi. Cependant, le pire, ce fut de voir, à côté de son lit, sur le cadran du moniteur, la courbe lente mais régulière des battements de son cœur, de minuscules petits bips qui allaient et venaient en disant : *Je suis toujours vivant*.

— Je ne peux pas le croire, murmurai-je. Je le vois de mes propres yeux mais je ne peux pas le croire.

Le docteur Jarvis s'approcha. Il était très blanc, il avait des cernes mauves sous les yeux.

— Moi non plus. Mais c'est ainsi. Son cœur bat très lentement mais le rythme est fort et régulier. Si nous le tuions maintenant, nous commettrions sans aucun doute un homicide, d'un point de vue technique.

Un jeune homme qui se tenait à côté de nous remarqua :  
— Il ne pourra plus tenir très longtemps, monsieur. Il est vraiment en piteux état.

Le docteur Jarvis haussa les épaules.

— Il n'est pas seulement malade, Perring. Il est mort. Ou du moins, il devrait l'être.

Je regardai fixement la tête blanche et brillante de Bryan pendant quatre ou cinq minutes. Ses orbites vides ressemblaient à deux sombres yeux railleurs et ses mâchoires dénudées avaient un sourire osseux. Le docteur Jarvis qui se tenait derrière moi ne disait rien mais je pouvais le voir, du coin de l'œil, jouer nerveusement avec son stylo à bille.

*Et dans les profondeurs de cette chambre bleue, le cœur continuait de battre, les petites lumières couraient sans arrêt sur l'écran et Bryan Corder était toujours vivant dans cet enfer aigue-marine qu'il ne verrait et ne comprendrait jamais.*

— J'ai ma petite théorie, si ça vous intéresse ? fit le docteur Jarvis d'une voix rauque.

J'étais trop heureux de pouvoir me détourner de cette vitre et de penser à autre chose qu'à ce crâne vivant.

— Certainement. Je vous écoute. Jane a aussi des théories de son cru mais je vous préviens, elles sont plutôt folles.

— Je ne sais pas si les miennes sont moins folles que les siennes.

Je lui pris le bras.

— Y a-t-il moyen de prendre un verre ici ? J'en ai rudement besoin.

— J'ai un réfrigérateur dans mon bureau.

Avec un soupir d'aise, nous quittâmes la salle d'observation pour le bureau du docteur Jarvis. On y était plutôt à l'étroit. Il y avait juste assez de place pour un bureau, un mini-réfrigérateur et un petit canapé. Quant à la vue, on ne pouvait la qualifier d'impressionnante que si on était fasciné par les dos des meubles. Pour toute décoration, il y avait une lampe de bureau fort quelconque, une pile de revues médicales et une photo du docteur Jarvis debout sur un petit pont rustique en compagnie d'une jeune fille couverte de taches de son — « la fille que m'a donnée ma première femme, Dieu la bénisse »...

— C'est mon placard à balais, expliqua le docteur avec un sourire grimaçant. Les meilleurs bureaux sont tous sur la face ouest, du côté de l'océan, mais il faut au moins avoir travaillé un siècle dans la maison pour pouvoir s'installer de ce côté-là !

Il prit une bouteille de gin dans le tiroir de son bureau, puis du tonic et des glaçons dans son mini-réfrigérateur. Il servit deux gin-tonic, puis s'installa avec les pieds sur son bureau. La semelle d'une de ses chaussures était trouée.

— Jane pense que ce qui se passe chez Wallis serait en rapport avec de vieilles légendes indiennes. Le mont Taylor aurait été le lieu de résidence d'une espèce de géant appelé le Grand Monstre et le pic Cabezon serait sa tête. Elle lui aurait été arrachée par la foudre.

Le docteur Jarvis alluma une cigarette et m'en passa une. Je ne fumais pas beaucoup à l'époque mais, à ce moment-là, j'eus comme l'envie de fumer tout le paquet. Tout au fond de mon estomac, il y avait une masse de nausée en réserve et elle se remettait en branle dès que je pensais aux yeux éteints de Bryan Corder.

— Eh bien, moi, je ne m'y connais pas en légendes mais il me semble y avoir un rapport entre ce qui est arrivé à Dan Machin et ce qui est arrivé à Bryan Corder. Si on y réfléchit, on constate qu'ils recherchaient tous deux la cause d'un certain bruit au 1551, Pilarcitos Street, et qu'ils sont tous deux sortis de la maison en reproduisant le son qu'ils avaient entendu. Machin respire comme la respiration qu'il a entendue dans le bureau de Seymour Wallis et le cœur de Corder bat au même rythme que les battements qu'il a entendus dans la cheminée de Wallis.

J'avalai une petite gorgée.

— Quelle est alors votre théorie ?

Le docteur Jarvis fit la grimace.

— C'est tout. Toute la théorie est là. La théorie est que la force ou l'influence qui domine cette maison s'en échappe en douce, par bribes et morceaux en quelque sorte.

— Oh, mais bien sûr ! fis-je laconiquement. Et qu'est-ce qui vient ensuite ? Les bras et les jambes ? Le nez et les oreilles ?

Mais au moment où mes lèvres prononçaient ces mots, mon esprit disait tout autre chose. Je me rappelai ce que Jane

avait dit au téléphone deux ou trois heures plus tôt. *Un mot navajo que je ne peux pas prononcer mais qui signifie « revenir par la voie de nombreux morceaux ».*

Et le heurtoir de la porte où on lisait : « Retour. »

— Que se passe-t-il ? demanda le docteur. Vous avez l'air malade.

— Je ne sais pas. Peut-être bien. Mais, à propos de légende indienne, Jane m'a dit quelque chose qui colle plus ou moins avec ce que vous venez d'avancer. Il existait un démon ou une chose capable de vaincre le Grand Monstre, bien que ce Grand Monstre qui était plus fort que les humains, les démons et pratiquement n'importe qui, ait été presque indestructible. Enfin, ce démon en question s'appelait le Premier à Utiliser des Mots pour la Force ou une formule dans le même genre.

Le docteur Jarvis termina son gin-tonic et s'en versa un autre.

— Je ne vois pas le rapport.

— Eh bien ! c'est que la devise de ce démon était un mot indien qui signifie « revenir par la voie de nombreux morceaux ».

Le docteur Jarvis fronça les sourcils.

— Et alors ?

— Et alors, eh bien, tout est là ! Vous venez de dire que la puissance qui avait pris possession de la maison de Wallis était en train de s'échapper en douce, par bribes et *morceaux*. Tout d'abord, la respiration et puis les battements de cœur.

Le docteur Jarvis m'examina attentivement sans même lever son verre. D'un ton presque embarrassé, je fis :

— Ce n'est qu'une idée. Ça m'a paru être une telle coïncidence !

— Vous essayez donc de suggérer que les bruits de la maison de Wallis ont quelque chose à voir avec un démon qui s'empare des gens petit à petit ? Morceau par morceau ?

— N'est-ce pas ce que vous, vous suggérez ?

Le docteur Jarvis poussa un profond soupir et se frotta les yeux.

— Je ne sais pas exactement *ce que* je suggère. Nous devrions peut-être téléphoner à monsieur Wallis et lui demander si les battements de cœur ont également disparu.

— D'accord. On peut essayer. Mais il n'a pas donné signe de vie de toute la journée.

— Il a laissé un message. Il a probablement téléphoné pour avoir des nouvelles de Bryan Corder.

Le docteur chercha le message sur son carnet, puis il forma le numéro de Wallis. Il laissa sonner le téléphone une bonne dizaine de fois, puis il raccrocha.

— Pas de réponse. Je suppose qu'il aura préféré sortir.

Je terminai mon verre.

— Est-ce que vous resteriez là, vous ? Moi pas ! Je passerai chez lui en fin d'après-midi. J'ai décidé de prendre un jour de congé.

— Est-ce que le service d'hygiène de San Francisco va pouvoir se passer de son employé le plus génial ?

J'écrasai ma cigarette.

— De toute façon, je pensais à changer de boulot. Je vais peut-être bien me lancer dans la médecine. Ça m'a l'air d'une petite vie pépère.

Il rit de bon cœur.

Je pris encore un verre.

— Avez-vous vu les oiseaux ?

— Les oiseaux ? Quels oiseaux ? Vous savez, j'ai été enfermé avec Corder pendant toute la nuit.

— Je suis surpris que personne ne vous en ait parlé. Votre foutu hôpital ressemble à un sanctuaire d'oiseaux !

Le docteur ouvrit de grands yeux.

— Quelle sorte d'oiseaux ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas Audubon. Ils sont grands et grisâtres. Vous devriez aller voir vous-même. Ils sont plutôt sinistres. Si j'avais mauvais goût, je dirais que ce sont des busards qui attendent la mort des riches patients de la Fondation Elmwood.

— Et y en a-t-il beaucoup ?

— Des milliers. Allez les compter !

A ce moment, le téléphone du docteur Jarvis résonna. Il décrocha.

— Jarvis à l'appareil.

Il écouta un moment puis il dit :

— O.K. J'arrive, et il raccrocha brusquement.

— Un problème ?

— C'est Corder. Je ne sais fichtre pas comment il a pu s'y prendre mais le docteur Crane dit qu'il a essayé de s'asseoir.

— De s'asseoir ? Vous vous moquez de moi ! Ce type n'est plus qu'un cadavre !

Nous abandonnâmes nos verres et nous précipitâmes à la salle d'observation. Le docteur Crane était là avec un pathologiste barbu, le docteur Nightingale, et une jeune femme noire bien proportionnée qu'on me présenta comme le docteur Weston, spécialiste des lésions du cerveau. En dépit de ses heureuses proportions, elle parlait et se comportait comme une spécialiste des lésions du cerveau et je m'en détournai. Un jour, elle se trouverait un beau neurologue et ça la calmerait.

Ce qui se passait derrière la vitre, dans les profondeurs bleutées du bloc de soins intensifs, me renversa littéralement. J'eus la sensation de manquer désespérément de souffle comme si j'étais entré dans une piscine dont l'eau était vraiment, mais alors vraiment trop froide.

Bryan Corder avait tourné la tête dans la direction opposée de la salle d'observation et nous ne distinguions plus que l'arrière de son crâne et les muscles nus du bas de sa nuque, des muscles rouges et filandreux entrelacés de veines. Cependant il remuait, c'était bien vrai. Son bras était tendu comme s'il essayait de saisir ou d'écarter quelque chose et ses jambes bougeaient sous les couvertures.

— Bon Dieu, ne pouvons-nous pas l'arrêter ? dit le docteur Jarvis.

Le docteur Crane, un spécialiste à lunettes affublé d'une tête qui semblait deux fois trop grande pour son corps, lui répondit :

— Nous lui avons déjà donné des sédatifs. Ça n'a pas l'air de lui faire le moindre effet.

— Alors, il nous faudra l'attacher. Nous ne pouvons pas le laisser se promener. C'est bizarre !

Le docteur Weston, la jeune femme noire, l'interrompit :

— C'est peut-être bizarre, docteur Jarvis, mais c'est sans précédent. Nous devrions peut-être tout simplement lui laisser faire ce qu'il veut. De toute façon, il ne survivra pas !

— Pour l'amour de Dieu ! aboya Jarvis. C'est inhumain !

Mais aucun de nous ne comprit à quel point c'était inhumain jusqu'au moment où Bryan se souleva tout à coup en s'appuyant sur son coude et pivota lentement pour quitter son lit.

Le docteur Jarvis considéra un instant cette silhouette trapue en robe verte, avec ce crâne effrayant perché sur ses épaules, qui se tenait debout, toute seule et sans aide, dans une lumière aussi bleue que l'éclair, aussi bleue que la mort, puis il hurla à son interne :

— Remettez-le sur son lit ! Allons, aidez-moi !

L'interne resta immobile, le visage blanc de peur mais le docteur Jarvis ouvrit la porte de communication entre la salle d'observation et le bloc de soins intensifs et le poussa devant lui.

Il régnait là une odeur froide et étrange. Comme un mélange d'alcool éthylique avec une substance douce. Bryan Corder — ou ce qui restait de Bryan Corder — se tenait à quatre ou cinq pieds de nous, silencieux et impassible, le crâne fixé dans le regard vide de la mort.

— John, dit tranquillement Jarvis.

— Oui ?

— Je voudrais que vous le preniez par le bras gauche et que vous le reconduisiez au lit. Forcez-le à marcher à reculons de sorte que nous n'ayons qu'à le pousser pour le faire s'asseoir quand il aura atteint le lit. Il ne nous restera plus qu'à faire basculer ses jambes pour le recoucher. Vous voyez ces sangles sous le lit ? Dès qu'il sera couché, nous les bouclerons. Compris ?

— O.K.

— Vous avez peur ?

— Vous voulez rire !

Le docteur Jarvis passa nerveusement sa langue sur ses lèvres.

— D'accord, John, on y va !

Sur l'écran du moniteur, des petits bips réguliers indiquaient toujours, grâce aux fils que Bryan baladait avec lui, que le cœur battait au rythme lent de vingt-quatre pulsations à la minute. Mais à ce moment, mon propre cœur se mit à battre plus lentement encore. Ma bouche était desséchée par la peur et mes jambes étaient comme du coton.

Jarvis et moi nous approchâmes, les mains levées et les yeux fixés sur le crâne de Bryan. J'eus l'impression que Bryan voyait encore malgré ses orbites vides. Il marcha vers nous en traînant les pieds, et le muscle nu qui maintenait sa mâchoire en place se tordit.

— Seigneur ! murmura Jarvis, il essaye de nous dire quelque chose !

Je crus un instant que je n'aurais pas le courage de saisir le bras de Bryan et de le forcer à se remettre au lit. A supposer qu'il se défende ? Ou que je doive toucher ce crâne nu et vivant ? Mais le docteur Jarvis me dit d'un ton sec :

— Allons-y !

Je me mis à avancer maladroitement, mal à l'aise, avec aussi peu de courage qu'une frêle jeune fille. Je pense bien que j'ai même crié. Mais je n'en ai pas honte, car j'ai au moins essayé.

Bryan s'effondra dans nos bras. Au lieu de le ramener de force, nous dûmes le traîner jusqu'à son lit et le soulever comme un sac de farine. Le docteur Jarvis souleva son crâne par l'arrière pour éviter toute blessure et nous le couchâmes avec précaution, les bras le long du corps, puis nous serrâmes les sangles. Nous nous regardâmes l'un l'autre par-dessus ce corps inerte et nous ne pûmes qu'échanger un faible sourire en réprimant notre peur.

Le docteur vérifia le pouls de Bryan et les autres paramètres. Ils ne présentaient aucun changement : vingt-quatre pulsations à la minute, toujours à la même force ; respiration lente mais régulière. J'inspirai profondément et m'essuyai le front du dos de la main. J'étais trempé, je tremblais et je pouvais à peine parler.

— Ça dépasse tout ! Ce type est censé être mort. Tout court à affirmer qu'il est mort. Et il est là, il vit, il respire et il se balade ! s'écria Jarvis.

Le docteur Weston entra. Elle regarda Bryan Corder en s'exclamant :

— C'est peut-être un miracle !

— C'est peut-être bien ça, dit Jarvis, mais c'est peut-être aussi un sacré tour de magie noire.

— Magie noire, docteur Jarvis ? Vous n'allez pas me dire que vous, les Blancs, vous y croyez !

— Je ne sais que croire. Cette histoire est tout à fait démente.

— Démente ou pas, je dois lui faire passer des tests. Merci de me l'avoir si bien calmé. Merci à vous aussi, monsieur Hyatt.

Je toussai.

— Je ne dirais pas que ce fut un plaisir !

Nous laissâmes le docteur Weston et ses internes faire leurs tests sur le crâne de Bryan et sortîmes dans le corridor. Le docteur Jarvis resta un bon moment à la fenêtre, à examiner le parking de l'hôpital. Puis il prit un paquet de cigarettes dans la poche de sa blouse blanche.

Je restai un peu à l'écart et l'observai sans faire de bruit. Il désirait certainement être seul. Il était soudain confronté à un événement qui balayait toutes ses conceptions médicales de base et il essayait de rationaliser un phénomène horrible et étrange qu'on ne pouvait expliquer, jusque-là, que par la superstition.

Il alluma une cigarette.

— Vous aviez raison, pour les oiseaux.

— Ils sont toujours là ?

— Par milliers, tout le long du toit.

Je m'approchai de la fenêtre. Ils étaient là, ces oiseaux déchiquetés, battant des ailes dans le vent du Pacifique.

— On dirait une sorte de présage funeste. Mais qu'est-ce qu'ils ont ? Ils ne chantent même pas.

— On dirait qu'ils attendent quelque chose. J'espère que ce n'est rien de plus qu'un paquet de graines.

— Allons jeter un coup d'œil chez Dan Machin. J'aurais bien besoin d'un petit soulagement.

— Parce que vous appelez un petit soulagement ce qui est arrivé à Dan ?

Il tira une dernière bouffée de sa cigarette avant de l'écraser entre le pouce et l'index.

— Après ce qui vient de se passer, un enterrement me semblerait un soulagement !

Nous allâmes jusqu'à la chambre de Dan. Avant d'ouvrir, le docteur Jarvis regarda par le petit judas de la porte.

Dan était toujours dans le coma. Une infirmière était postée à son chevet pour contrôler scrupuleusement son pouls, sa respiration et sa tension artérielle. Le docteur Jarvis s'approcha du lit, il examina Dan et souleva ses paupières pour voir s'il réagissait. Le visage de Dan était aussi blanc que celui d'un spectre. Il respirait toujours au rythme profond et vide de rêve qui caractérisait la respiration de la maison de Seymour Wallis.

Comme le docteur Jarvis prenait la température du corps de Dan, je fis :

— A supposer que...

— A supposer que quoi ? demanda Jarvis d'un air préoccupé.

Je m'approchai du chevet de Dan. Le jeune Américain moyen, fils du Kansas, qui reposait là, était si calme et si blême qu'il aurait pu être mort, n'était sa respiration creuse et régulière.

— A supposer que Bryan ait essayé de venir ici, pour voir Dan ?

Le docteur Jarvis fut tout à fait décontenancé.

— Et pourquoi ferait-il cela ?

— Eh bien, ils ont chacun un des sons qui hantaient la maison de Seymour Wallis. A deux, ils ont peut-être assez de choses en commun pour vouloir se réunir. Toutes ces histoires de Jane, tous ces trucs indiens qui parlent de revenir par la voie de nombreux morceaux, eh bien, il s'agit peut-être d'une réincarnation groupée.

— Je ne vous suis pas.

— C'est pourtant simple. Si cette présence, ou cette influence, ou cette chose, qui hante la maison de Seymour Wallis avait été, comme qui dirait, fractionnée, vous voyez, la respiration ici, les battements de cœur là, eh bien, cette chose pourrait essayer de se reconstituer.

— John, vous divaguez !

— Vous venez de voir Bryan se balader avec la peau du crâne enlevée et vous dites que je divague ?

Le docteur Jarvis nota la température de Dan sur sa fiche, puis il se redressa.

— Il ne sert à rien de chercher midi à quatorze heures. Il doit y avoir une explication simple.

— De quel genre ? Un type devient fou et un autre perd la peau du crâne et nous devons y chercher une explication simple. Non, James, ce qui se passe ici relève d'un projet délibéré. Quelqu'un veut que tout ceci se produise. C'est comme si tout avait été planifié, élaboré.

— Il n'y a aucune preuve pour étayer votre hypothèse et puis je préférerais que vous m'appeliez Jim.

Je soupirai.

— Très bien. Si vous voulez suivre la voie médicale, logique et lente, je ne vous blâme pas. Mais moi, à l'instant même, je suis pris de l'envie de parler à Jane et à Seymour Wallis. Jane a une théorie qui vaut la peine qu'on s'y arrête et je vous parie deux carambars contre six bouteilles de Chivas Regal que Seymour Wallis en sait plus que ce qu'il nous a dit.

— Je n'aime pas le Chivas Regal.

— C'est parfait alors ! Je n'aime pas les carambars.

Peu après midi, je pris un taxi pour descendre à la librairie de la Défonce. Tandis que le taxi s'éloignait de l'hôpital, je ne pus m'empêcher de regarder les oiseaux sur le toit. A distance, on aurait dit une incrustation grise, un dépôt de tartre, comme si le bâtiment souffrait d'une maladie de la peau. Je demandai au chauffeur s'il savait de quelle espèce d'oiseaux il s'agissait mais il ne comprenait même pas le mot « espèce ».

A ma grande surprise, Jane n'était pas dans sa petite boutique écarlate de Brannan Street. Son jeune assistant barbu me dit :

— Je ne comprends pas, mon vieux. Elle s'est pointée ici, il y a environ une demi-heure et elle est partie tout de suite. Sans même dire au revoir !

— Vous ne savez pas où elle est allée ? Nous étions censés déjeuner ensemble.

— Elle n'a pas pipé, mon vieux. Mais elle est partie dans cette direction, fit-il en montrant l'Embarcadero.

Je sortis. Le soleil éclairait le trottoir par intermittence. Je me heurtai de toutes parts à la foule pressée de prendre son lunch. Je regardai un peu partout mais je ne pus trouver Jane. Si j'allais jusqu'à l'Embarcadero, je la raterais probablement. Je me décidai à retourner au magasin pour dire au commis de demander à Jane de m'appeler à la maison. Je hélai ensuite un autre taxi et me fis conduire à Pilarcitos Street.

J'étais à la fois ennuyé et tracassé. Suite aux événements des deux derniers jours, avec Dan Machin et Bryan Corder à l'hôpital, je ne voulais pas perdre le contact avec les autres. Au fond de moi-même, j'avais la troublante impression que tout ce qui se passait faisait partie d'un plan préétabli, un peu comme si on avait *voulu* que Dan aille au 1551 Pilarcitos, et comme si on avait délibérément manœuvré Bryan pour qu'il y aille, lui aussi. Et vous pensez bien que je me demandais si un événement aussi horrible n'allait pas m'arriver, à mon tour.

Le taxi s'arrêta dans Pilarcitos. Je payai. La maison avait l'air minable à la lumière du jour. Elle était aussi grise que les oiseaux du toit de l'hôpital. J'ouvris la barrière en fer forgé et montai les quelques marches. Le heurtoir me fit son large sourire de loup mais, ce jour-là, en pleine lumière, il ne me joua pas de tour. C'était une grosse pièce de bronze, un point c'est tout.

Je frappais trois coups assez forts. Puis j'attendis sur le porche en sifflotant *Moon River*. Je détestais cette foutue rengaine mais elle me restait dans la tête.

Je frappai une nouvelle fois sans avoir de réponse. Seymour Wallis était peut-être sorti faire une petite promenade.

J'attendis encore un peu, donnai un dernier coup de heurtoir, puis je fis demi-tour pour rentrer chez moi.

Mais en descendant les marches, j'entendis une sorte de craquement. Je regardai tout autour de moi et je remarquai que la porte s'était légèrement entrouverte. Mon dernier coup avait dû l'entrebâiller. Elle n'était manifestement pas fermée à clef et le loquet n'était pas mis.

En considérant le nombre de verrous, chaînes et serrures de sécurité que Wallis avait fait placer sur cette porte, il me parut tout à fait hors de question qu'il ne l'ait pas fermée du tout. Je restai un moment près de la barrière à contempler cette porte en me demandant *ce qui n'était pas normal*. Pour une raison inexplicable, je frémis et je pris peur. Pis, je compris que je ne pourrais pas laisser la porte ouverte et partir aussitôt. Je compris que j'allais devoir entrer dans cette maison, dans cette antique demeure privée de respiration et de battements de cœur, pour voir ce qu'il s'y passait.

Lentement, je remontai les marches et m'attardai près d'une minute devant la porte entrouverte pour essayer de distinguer des formes ou des ombres dans les quelques centimètres d'obscurité qui m'étaient dévoilés. Le heurtoir s'était détourné de moi, il regardait en direction de la rue, mais son sourire était toujours aussi suffisant et aussi vicieux que d'habitude.

Je le considérai en disant :

— Eh bien, espèce d'emmerdeur ! Quel piège m'as-tu tendu aujourd'hui ?

Le heurtoir eut un sourire narquois et ne dit rien. Je ne m'étais pas vraiment attendu qu'il me réponde et je crois que j'aurais bondi s'il avait parlé, mais j'étais dans une de ces foutues situations où on veut vraiment s'assurer que les fantômes sont bel et bien des fantômes, et pas tout simplement des heurtoirs, des ombres ou des patères, tout ça pour qu'ils ne se mettent surtout pas en tête qu'ils peuvent se moquer de nous.

Je m'avançai comme quelqu'un qui traverse un abîme sans fond et j'ouvris légèrement la porte. Elle grinça et trembla. Dans le hall, il y avait des tourbillons de poussière et d'obscurité et toujours cette même odeur de renfermé.

En avalant ma respiration, j'entrai et appelai :

— Monsieur Wallis ? Seymour Wallis ?

Je n'obtins pas de réponse. Dès que je fus dans le hall, les bruits de la rue furent assourdis et refoulés et je n'entendis plus que ma propre respiration, tendue à l'extrême.

— Monsieur Wallis, appelai-je à nouveau.

Je m'avançai jusqu'au pied de l'escalier. La femme-ours se dressait, les yeux fermés, sur le premier balustre de la rampe. J'essayai de scruter l'obscurité du premier étage mais je ne pus rien y distinguer. A vrai dire, je n'étais pas particulièrement tenté de monter là-haut. Je décidai de jeter un bref coup d'œil dans le bureau de Seymour Wallis et de sortir au plus vite s'il n'était pas chez lui.

Je traversai le corridor sur la pointe des pieds, aussi silencieusement que possible. Sous la tête de cerf, la porte du bureau était fermée à clef, mais la clef était dans la serrure. Je la tournai lentement et j'entendis dans ce silence impénétrable le mécanisme de la serrure troubler l'air fiévreux qui semblait flotter dans cette maison depuis sa construction.

Je posai la main sur le bouton de la porte et le fis tourner. La porte du bureau s'ouvrit. Il y faisait sinistre, les rideaux étaient encore tirés. Je suivis de la main l'embrasement de la porte, à la recherche de l'interrupteur. Mes doigts avançaient à tâtons sur le papier peint humide. J'allumai mais rien ne se produisit. L'ampoule devait être grillée.

Nerveusement, j'ouvris la porte toute grande et j'entrai dans la pièce. Je jetai un bref coup d'œil, presque par panique, derrière la porte pour m'assurer que rien ni personne ne s'y cachait. J'eus un bref sursaut quand j'y vis la robe de chambre de Seymour Wallis accrochée à un clou. Puis j'essayai d'habituer mes yeux à l'obscurité et j'arrêtai mon regard sur la masse sombre du bureau et de la chaise de Seymour Wallis.

Pendant un instant, je ne pus discerner s'il y avait ou non quelque chose sur cette chaise. Ensuite, mes yeux se firent graduellement à l'obscurité et quelque chose se mit à prendre forme.

— Oh, Seigneur !

*Un énorme homme boursoufflé était assis sur la chaise de bureau de Seymour Wallis. Sa tête était noircie et bouffie, ses*

*bras et ses jambes étaient gonflés et deux fois plus gros que la normale. Son visage était tellement congestionné que ses yeux n'apparaissaient plus que comme deux minuscules fentes, et ses doigts sortaient de sa chemise ainsi que de grosses limaces violettes.*

Sans ses vêtements, je ne l'aurais pas reconnu. C'était Seymour Wallis. Une caricature ballonnée, enflée et grotesque de Seymour Wallis.

J'eus du mal à prononcer :

— Monsieur Wallis ?

La créature ne bougea pas.

— Monsieur Wallis, que se passe-t-il ?

Le téléphone se trouvait sur son bureau. Je devais immédiatement appeler le docteur Jarvis et peut-être aussi le lieutenant Stroud, mais cela voulait dire que je devais me pencher sur ce corps boursoufflé. Je fis avec précaution le tour du bureau, en le regardant de plus en plus près, pour essayer de voir s'il était mort ou non. Il devait certainement être mort, pensai-je. Il ne bougeait pas. On aurait dit qu'il avait eu une hémorragie dans toutes les veines et artères de son corps.

— *Monsieur Wallis ?*

J'étais maintenant tout contre lui. Je me baissai un peu pour être à hauteur de son visage pourpre et congestionné. Il ne semblait pas respirer. J'avalai ma salive pour essayer de remettre mon cœur en place, puis je me penchai nerveusement au-dessus de lui pour prendre le téléphone.

Je formai le numéro de la Fondation Elmwood. Le téléphone me parut sonner pendant des siècles avant que la téléphoniste ne susurre :

— Elmwood. Que puis-je pour vous ?

— Pouvez-vous me trouver le docteur Jarvis ? murmurai-je. C'est pour une urgence.

— Voulez-vous parler plus fort, s'il vous plaît. Je ne vous entends pas.

— Le docteur Jarvis, fis-je d'une voix enrouée. Dites-lui que c'est urgent.

— Un instant, je vous prie.

La réceptionniste me mit en attente et je dus subir une musique sentimentale pendant qu'elle cherchait le docteur Jarvis. Je regardais toujours anxieusement la figure boursouflée de Seymour Wallis, en priant de toutes mes forces pour qu'il ne me saute pas à la gorge.

La musique s'arrêta.

— Je crains que le docteur Jarvis ne soit justement sorti déjeuner. Nous ne savons pas où il est allé. Voulez-vous parler à un autre docteur ?

— Non, merci. J'arrive tout de suite.

— En ce cas, entrez par la porte sud, s'il vous plaît. Les employés du service d'hygiène sont occupés à évacuer des oiseaux.

— Les oiseaux sont toujours là ?

— Et comment ! Tout le coin en est couvert.

Je raccrochai lentement et m'éloignai à reculons de Seymour Wallis. Je n'avais pas fait deux ou trois pas que la chaise tournante pivota brusquement. L'énorme corps glissa de côté sur le tapis, tête première, et resta là, gisant sur le ventre. Le choc fut si fort que j'en restai paralysé, incapable de m'enfuir, incapable de penser. Quand j'eus réalisé qu'il était mort ou impuissant, je m'en approchai et m'agenouillai à côté de lui.

— Monsieur Wallis, dis-je, tout en devant admettre que je n'avais pas le moindre espoir qu'il me réponde.

Mais il ne bougea pas. Il était gonflé comme un homme qui aurait flotté pendant des semaines entre deux eaux.

Je me relevai. Il y avait sur le bureau un vulgaire petit carnet de notes sur lequel il était manifestement occupé à écrire. Je le ramassai et le feuilletai à l'envers. Il était couvert d'une écriture lourde et ronde, comme celle d'un enfant attardé et obstiné. On aurait dit que Seymour Wallis avait lutté pour terminer ses notes avant que le gonflement ne l'empêchât d'écrire.

Je plaçai le carnet de biais pour faire filtrer sur les pages la lumière poussiéreuse du dehors. On y lisait :

« Je sais maintenant que tous les événements désastreux qui se sont passés à Fremont n'étaient que le catalyseur d'un événement beaucoup plus terrible. Ce que nous y avons découvert n'était pas la chose en elle-même mais le talisman qui pouvait ranimer la chose. Il y a peut-être eu de tout temps une date

prévue pour son retour. Il est possible que tous ces événements malheureux n'aient été que pure coïncidence. Mais je suis certain d'une chose : du jour où j'ai découvert le talisman à Fremont, je n'ai pas eu le choix, j'ai dû acheter cette maison au 1551, Pilarcitos Street. Ces antiques influences étaient beaucoup trop fortes pour qu'un homme aussi faible que moi, pour qu'un homme aussi peu conscient de leur pouvoir de domination, puisse y résister. »

Ça se terminait ainsi. Je ne comprenais pas tout ce qui y était écrit. Seymour Wallis avait probablement pensé que la malchance qui le poursuivait depuis le pont de Fremont l'avait finalement rattrapé et, à en juger par son état, je ne pouvais pas vraiment dire que je l'en blâmais. Mais moi, mon plus grand désir à ce moment-là fut de quitter cette maison et de contacter le docteur Jarvis. J'avais décidément l'impression que le 1551 abritait un être méchant et débordant d'hostilité. Si trois personnes avaient déjà subi un sort aussi horrible en essayant de trouver la source de cette malveillance, j'étais intimement persuadé que je pourrais bien être la quatrième.

Je quittai la pièce et traversai le hall en jetant un bref coup d'œil en haut des escaliers, au cas où un être horrible aurait été là, puis en évitant de regarder le heurtoir, je sortis sur le porche. Mais comme je me retournais pour fermer la porte, je fus frappé par un fait encore plus déroutant et plus effrayant que tout ce qui m'était arrivé jusque-là.

*Sur le balustre de la rampe d'escalier, il n'y avait plus de statuette. La femme-ours avait disparu.*

A l'hôpital, le service de désinfection de la ville essayait d'effaroucher les oiseaux en tirant à blanc dans leur direction. Je reconnus un des employés, Innocenti, et j'allai lui demander comment il s'en tirait.

Avec un air dégoûté, il me montra les oiseaux silencieusement perchés en rangs serrés sur le toit de l'hôpital, impassibles au crépitement des fusils.

— Je n'ai jamais vu des oiseaux comme ça. Ils restent assis là-haut, sans plus. On crie et ils restent assis. On hurle et ils restent assis. Henrique est monté sur le toit avec un claquet et

qu'est-ce qu'ils font, ils restent assis. Ils sont peut-être durs d'oreille. Ou alors ils s'en foutent. Ils restent assis, ils ne chient même pas !

— Vous avez trouvé de quelle sorte d'oiseaux il s'agit ?

Il haussa les épaules.

— Des pigeons, des corbeaux, des canards, qui le dira !  
J'suis pas ornithologue, moi !

— Ils ont peut-être des caractéristiques particulières ?

— Certainement. Ils sont si paresseux, ces foutus emmerdeurs, qu'ils ne veulent même pas s'envoler.

— Non, je veux dire que c'est peut-être une espèce d'oiseaux particulière.

Ça n'impressionna pas Innocenti.

— Écoutez, monsieur Hyatt, pour moi ça pourrait être des autruches, je m'en fiche complètement. Tout ce que je sais, c'est que j'dois les faire partir du toit et qu'jusque-là, j'dois rester ici et rater mon dîner. Vous savez c'qu'y a au menu aujourd'hui ?

Je lui fis un signe amical de la main et me détournai.

— De l'osso bucco, hurla-t-il. Voilà c'qu'y a pour dîner !

Je traversai directement le foyer de l'hôpital et son impeccable carrelage italien en direction des ascenseurs. Une horloge très *design* en acier brossé indiquait sept heures. Cela faisait quatre heures que j'avais appelé le docteur Jarvis de la cabine téléphonique au coin de Mission Street et de Pilarcitos. Quatre heures que l'ambulance était venue chercher le corps dilaté de Seymour Wallis et que les rares spectateurs de cette scène avaient pu remarquer combien la couverture verte qui recouvrait le corps faisait démesurément saillie, pour un cadavre humain du moins. Quatre heures que les docteurs Jarvis et Crane procédaient à l'autopsie détaillée du cadavre.

Je pris l'ascenseur jusqu'au quatrième et le corridor jusqu'au bureau de James Jarvis. Je me permis d'entrer, raflai le gin et le tonic et me servis un grand verre bien frais et bien tassé. Par tous les saints du paradis, j'en avais rudement besoin !

J'avais passé tout l'après-midi à essayer de localiser Jane. J'avais téléphoné à tous nos amis communs, à toutes nos connaissances, jusqu'à ce que je tombe à court de pièces et d'énergie. J'étais entré dans un McDonald's pour prendre un

petit reconstituant – un *cheeseburger* et une tasse de café noir – puis j'étais venu à Elmwood. Je me sentais perdu, frustré et paniqué.

Je me servais justement un deuxième gin-tonic quand le docteur Jarvis entra en lançant sa blouse blanche sur sa chaise.

— Salut ! fit-il d'un ton bref.

Je levai mon verre.

— J'ai fait comme chez moi. J'espère que cela ne vous dérange pas.

— Et pourquoi donc ? Versez-m'en un aussi tant que vous y êtes.

Je mis des glaçons dans un autre verre.

— Avez-vous terminé l'autopsie de Wallis ?

Il s'assit lourdement et se passa la main sur le front.

— Oh ! mais certainement, nous avons terminé l'autopsie.

— Et alors ?

Il leva les yeux et me regarda entre ses doigts. Ses yeux étaient rouges de fatigue et de concentration.

— Vous voulez vraiment savoir ? Vous voulez vraiment être mêlé à cette affaire ? Vous n'y êtes pas obligé, vous savez. Vous n'êtes qu'un employé de la ville.

— C'est bien possible, mais je suis de toute façon déjà mêlé à cette histoire. Allons, Jim, Dan Machin et Bryan Corder étaient des amis à moi. Et maintenant, Seymour Wallis. Je me sens responsable.

Le docteur Jarvis prit ses cigarettes. Il en alluma une d'une main mal assurée et me lança le paquet. Mais je le laissai là où il était. Avant de m'installer et de me relaxer, je voulais savoir ce qui se passait.

Il soupira et regarda le plafond comme s'il y avait là une sorte de téléprompteur qui pourrait lui suggérer les mots à dire.

— Nous avons envisagé toutes les possibilités. Je dis bien, toutes. Cette dilatation du corps est le résultat d'un facteur et d'un seul. Nous avons eu beau faire toutes les hypothèses possibles, nous en sommes toujours arrivés à la même conclusion.

Je sirotai mon gin et ne l'interrompis pas. De toute manière, il allait me le dire.

— Je suppose qu'on attribuera officiellement sa mort à une affection du sang. C'est un mensonge innocent en quelque sorte, mais c'est également tout à fait vrai. Seymour Wallis souffrait d'une grave affection sanguine. Son sang ne manquait pas de globules rouges, il ne présentait aucun signe de maladie ni d'anémie. Tout simplement, il en avait trop.

— Il en avait *trop* ?

Il acquiesça.

— L'être humain a normalement quatre litres de sang dans le corps. Nous avons vidé le sang du corps de Seymour Wallis et nous l'avons mesuré. Ses artères, ses veines et ses vaisseaux capillaires étaient dilatés parce qu'il avait dix litres de sang dans le corps.

C'était incroyable.

— Dix litres !

Le docteur Jarvis souffla la fumée de sa cigarette.

— Je sais, ça a l'air dément mais c'est ainsi. Et croyez-moi, si je pouvais passer l'éponge sur cette histoire, je viderais tout ce sang superflu dans l'évier !

Il resta assis un moment sans bouger, à contempler son bureau en désordre. Je supposai qu'avec toutes les ramifications étranges de l'histoire de Seymour Wallis et de sa funeste maison, il ne lui restait pas beaucoup de temps pour mettre de l'ordre dans ses papiers.

— La police est venue ?

— On l'a prévenue.

— Et qu'ont dit les flics ?

— Ils attendent les résultats de l'autopsie. Le problème, c'est que je ne sais de quoi leur parler.

Je terminai mon verre.

— Pourquoi ? Dites-leur simplement qu'il est mort de mort naturelle.

Le docteur Jarvis eut un grognement sardonique.

— De mort naturelle ? Avec plus de dix litres de sang dans le corps ? De toute façon, il y a autre chose, et pis encore.

— Pis ?

Il détourna la tête mais je pus voir combien il était bouleversé et angoissé.

— Nous avons évidemment analysé le sang. Nous l'avons fait passer à la centrifugeuse. Le docteur Crane est un des meilleurs pathologistes dans la profession. Du moins, on le paye en conséquence. Il affirme — sans l'ombre d'un doute — que le sang que nous avons trouvé dans le corps de Seymour Wallis n'était pas humain.

Il s'arrêta. Il alluma une seconde cigarette à la première.

— On ne peut mettre en question le fait suivant : les dix litres de sang proviennent d'une espèce de chien. On ne sait pas ce qui est arrivé à Seymour Wallis mais le sang qui était dans son corps quand il est mort n'était pas le sien.

## CHAPITRE IV

Jane téléphona. Elle était désolée de ne pas avoir pu déjeuner avec moi et elle espérait que je ne m'étais pas inquiété. Je lançai un coup d'œil au docteur Jarvis et rétorquai :

— Pas inquiété ? Tu sais ce qui s'est passé ?

— Oui, je l'ai vu à la télévision. Seymour Wallis est mort.

— Oui, mais c'est pis que cela. Il avait dans le corps plus de sang qu'il n'en faut à Sam Peckinpah pour tourner tout un film. Dix litres et demi. Et qui plus est, Jim affirme que ce n'était pas son sang. Ils l'ont analysé, c'est une sorte de sang de chien.

— Tu me fais marcher !

— Jane, si tu crois que j'ai envie de te faire marcher.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit-elle rapidement. Je veux dire que tout se tient.

— Se tient ? Qu'est-ce qui tient à quoi ?

— C'est ce que j'essaye de te dire. Je suis allée à Sausalito ce midi. Tu te rappelles ces histoires indiennes ? Eh bien, j'ai des amis là-bas, ils connaissent des Indiens et ils sont tous imprégnés de culture indienne. Ils connaissaient ce démon qu'on appelle le Premier à Utiliser des Mots pour la Force, et ils pensent que je devrais aller consulter un de leurs sorciers à Round Valley.

Je soupirai sans rien dire.

— John ? As-tu entendu ? demanda Jane.

— Oui, oui. Je t'ai entendue.

— Et tu ne penses pas que c'est une bonne idée ?

— Un instant.

Je posai la main sur l'écouteur et me tournai vers James Jarvis :

— Jane est convaincue que tout ce qui s'est passé chez Seymour Wallis est en rapport avec une légende indienne. Et maintenant, elle veut aller voir un sorcier dans les montagnes. Qu'en pensez-vous ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. C'est peut-être une bonne idée. De toute façon, il vaut mieux avoir une théorie que de ne pas en avoir du tout.

J'enlevai ma main du cornet du téléphone.

— O.K., Jane. Le docteur Jarvis nous dit d'essayer.

— Tu ne m'aurais de toute manière pas arrêtée, répondit-elle du tac au tac.

— Jane, fis-je d'un ton bourru, j'ai passé tout ce foutu après-midi à essayer de te joindre. Nous avons deux blessés et un mort sur les bras ! La dernière chose à faire, c'est bien d'aller nous promener chacun de notre côté !

— Je ne savais pas que tu t'en faisais pour moi, répondit Jane.

— Tu sais fichtrement bien que je m'en fais pour toi !

— Eh bien, puisque c'est ainsi, tu ferais bien de m'accompagner à Round Valley. Je vais emprunter la voiture de Bill Thorogood.

Je raccrochai. Comme le lendemain était un samedi, je ne serais plus obligé d'inventer des excuses pour mon patron, Douglas P. Sharp.

— On dirait que je me suis laissé prendre. Je lui ai promis mon aide. J'espère tout simplement que ça en vaut la peine !

Jarvis écrasa sa deuxième cigarette en haussant les épaules.

— Il y a des moments en médecine où on se heurte à des problèmes enthousiasmants. De vrais défis, comme des cas d'empoisonnement très difficiles ou des fractures qui sont de véritables puzzles. Dans ces cas-là, on trouve que ça vaut vraiment la peine d'être médecin. On oublie toutes les polémiques de l'hôpital, les soucis financiers et tout le paquet.

Il leva les yeux et ajouta :

— Par contre, il y a d'autres moments — comme maintenant, par exemple — où on ne comprend pas ce qui se passe. On est impuissant. Même si je passais le reste de la journée à faire la navette entre Dan Machin, Bryan Corder et Seymour Wallis, je ne pourrais rien faire pour les aider.

Il tendit la main vers le paquet de cigarettes.

— En d'autres mots, John, allez à Round Valley et soyez heureux de pouvoir accomplir quelque chose. Parce que moi, je ne peux rien faire.

Je le dévisageai un bon moment.

— Je ne savais pas que les médecins avaient parfois le cafard. Je croyais que ça n'arrivait qu'à la télévision.

Il toussa.

— Et moi, je croyais que ce qui se passe maintenant n'arrivait que dans les cauchemars.

Quand nous traversâmes le Golden Gate Bridge ce samedi matin, le ciel était clair et sans nuages. L'océan chatoyait sous nos pieds et un soleil scintillant jouait à cache-cache avec les filins et les montants du pont qui semblait éclairé par un stroboscope géant. Jane était bien calée au fond de son siège. Elle portait un chemisier de soie rouge et un jean blanc. D'immenses lunettes solaires étaient perchées sur le bout de son nez et un foulard rouge lui enserrait les cheveux. Bill Thorogood avait la chance de posséder une Jaguar XJ 12 mais il était en plus assez fou pour la prêter. J'étais donc assis au volant et je pouvais croire que j'étais une authentique vedette de cinéma en route pour une luxueuse propriété privée et non un simple fonctionnaire du service d'hygiène publique faisant un rapide aller-retour jusqu'à Round Valley.

Nous primes la route 101 et traversâmes en trombe les comtés de Marin et Sonoma puis Cloverdale, Preston et Hopland. Nous nous arrêtâmes à Ukiah pour déjeuner. Le soleil cuivré était déjà haut dans le ciel et un bon petit vent soufflait du lac Mendocino. Installés sur un petit mur près du restoroute, nous mangeâmes nos chiliburger en examinant un père de famille qui essayait d'entasser à l'arrière de son break ses cinq gosses, son équipement de pêche, les matelas pneumatiques et les cirés. Chaque fois qu'il était parvenu à tout caser, un des gosses s'échappait de la voiture, ce qui l'obligeait à rouvrir le coffre et à tout réarranger.

— La futilité de la vie, remarqua Jane. Dès que vous faites quelque chose, ça se défait.

— Je ne pense pas que la vie soit futile.

Jane buvait son Coca-Cola à même la boîte.

— Tu ne penses pas qu'on nous utilise comme des jouets ? Maintenant, par exemple ?

— Je ne sais pas. Je pense que c'est plus sérieux que ça. Mais je crois que nous devons essayer de combattre cette chose, quelle qu'elle soit.

Elle tendit la main et toucha la mienne.

— Voilà ce que j'aime chez toi, John. Tu es toujours prêt à te battre.

Nous réintégrâmes la voiture et je la sortis du parking dans un grand crissement de pneus. Et nous reprîmes la route 101 en direction du nord jusqu'à Longvale. Puis la route des collines pour Dos Rios et la rivière Eel jusqu'à la réserve de Round Valley.

Le sorcier avec qui nous avions rendez-vous s'appelait Georges-Mille-Noms. Jane savait simplement qu'il était un des sorciers les plus âgés et les plus respectés de tout le Sud-Ouest. Il passait plus de temps à San Francisco et à Los Angeles que dans le Nord car il s'occupait de sociétés d'investissement et il défendait les droits des Indiens. Pour l'instant, il était chez lui, à Round Valley, avec sa famille, et tous ceux qui désiraient le consulter devaient entreprendre le voyage jusqu'à la réserve.

La Jaguar avançait lentement dans les ornières du chemin qui montait entre les grands pins et les collines jusqu'à la maison de Georges-Mille-Noms. Il vivait à l'écart des autres roulettes et maisons de la majorité des Indiens de la réserve, sur une crête boisée surplombant la rivière Eel. Au fur et à mesure que nous avançons sur le chemin cahoteux, nous pûmes apercevoir sa maison. C'était une sorte de chalet à deux niveaux, avec une terrasse et de grandes fenêtres coulissantes. On voyait qu'un architecte était passé par là.

— C'est un peu comme un tipi, remarqua Jane.

J'arrêtai la Jaguar au pied de l'escalier de bois qui montait à la maison. Je sortis de la voiture et regardai tout autour de moi pour voir s'il y avait quelqu'un. Je dus plisser les yeux à cause du soleil. Je donnai quelques coups de klaxon et une des fenêtres coulissantes s'ouvrit. Un petit homme en chemise écossaise et pantalon bien repassé sortit sur le balcon.

— Excusez-moi, criai-je. Etes-vous monsieur Georges-Mille-Noms ?

— Je suis Georges-Mille-Noms. Qui êtes-vous ?

— John Hyatt. Et voici Jane Torresino. Mlle Torresino a rendez-vous avec vous.

— Je ne suis pas un dentiste. Pas besoin de rendez-vous. Mais je me souviens. Montez.

En haut de l'escalier, Georges-Mille-Noms nous serra la main. De près, il paraissait encore plus petit, un vieillard minuscule et délicat, au visage fripé comme une feuille de chou. Il se tenait très droit. Il avait une sorte de dignité intérieure qui me fit sentir immédiatement que je me trouvais en face d'un personnage extrêmement particulier. Autour du cou, il portait des amulettes et des colliers qui avaient l'air ancien, puissant et mystérieux mais qu'il portait aussi naturellement que de simples objets décoratifs. Au poignet, il avait une montre Cartier en or massif ornée d'un œil-de-tigre.

— Vos amis de Sausalito m'ont brièvement mentionné que vous vous intéressiez à une de nos légendes, dit Georges-Mille-Noms en nous précédant dans la maison.

C'était un endroit calme et élégant. Le sol en pin ciré était couvert de tapis indiens et jonché de coussins. Par une porte coulissante restée entrouverte, on apercevait une cuisine moderne avec une table de cuisson en vitrocéram et un four à micro-ondes. Jane offrit à Georges-Mille-Noms un pot à tabac qu'elle avait acheté le matin même à Healdsburg.

— On m'a dit que ce type de poterie était assez traditionnel. J'espère que vous aimez le Klompen Kloggen.

Georges-Mille-Noms sourit.

— Je ne comprends pas pourquoi les Blancs prennent toujours tant de précautions face à la tradition. Mais bien sûr, c'est une bonne marque. Vous allez quand même vous asseoir ? Que diriez-vous d'une tasse de café ?

Nous nous installâmes confortablement sur les coussins pendant qu'une jeune Indienne qui était sans doute la bonne de Georges-Mille-Noms allait nous préparer du café. Le soleil qui pénétrait dans la pièce par une large baie vitrée juste derrière

l'épaule de Georges-Mille-Noms entourait sa tête de vieillard d'un brillant halo de lumière.

— Vous avez tous les deux l'esprit profondément troublé par un fait bien précis. Vous craignez n'avoir aucune intelligence de ce qui vous préoccupe, vous craignez que cette chose ne vous engloutisse.

— Comment le savez-vous ? lui demandai-je.

— C'est très facile, monsieur Hyatt. Ça se lit sur votre visage. En plus, les Blancs ne viennent généralement consulter les sorciers indiens que quand ils croient avoir épuisé toutes les ressources de leur propre culture.

— Nous ne sommes pas du tout certains que notre affaire soit en rapport avec les légendes indiennes, monsieur Mille-Noms, dit Jane. Ce n'était au départ qu'une simple supposition. Mais les éléments que nous avons découverts et les événements qui se sont produits semblent nous orienter de plus en plus dans cette voie.

— Racontez-moi tout. Depuis le début.

Je lui racontai que je travaillais au service d'hygiène publique de la ville de San Francisco et que Seymour Wallis était venu me voir à cause de la respiration de sa maison. Je lui décrivis ce qui était arrivé à Dan Machin, ensuite à Bryan Corder et finalement à Seymour Wallis lui-même. Je lui parlai des tableaux du mont Taylor et du pic Cabezon, de la femme-ours qui avait disparu et du heurtoir au visage hideux.

Georges-Mille-Noms m'écouta d'un air calme et impassible. Puis, quand je fus arrivé au bout de mon récit, il leva la tête.

— Avez-vous idée de ce que vous me racontez là ?

Je secouai la tête.

— Si nous sommes venus ici, intervint Jane, c'est parce que nous ne comprenons pas. Comme je travaille dans une librairie, je me suis documentée sur le mont Taylor et le pic Cabezon et j'ai trouvé toutes ces histoires sur le Grand Monstre et le Premier à Utiliser des Mots pour la Force. Ça ne m'aurait pas particulièrement frappée s'il n'y avait eu le Premier à Utiliser des Mots pour la Force qui est censé revenir par la voie de nom-

breuses pièces ou morceaux. La chose a provoqué comme un dé clic dans ma tête. Je ne peux pas vous expliquer pourquoi.

La jeune Indienne apporta du café dans des tasses en terre cuite et des biscuits aux pacanes tout frais. Cette jeune fille devait — comme Georges-Mille-Noms — sentir mes pensées les plus profondes, car le fait d'avoir devant moi une assiette pleine de biscuits aux pacanes compensa presque celui d'avoir *Moon River* à l'esprit.

Georges-Mille-Noms continua doucement.

— Tous les démons indiens ont un nom commun et un nom rituel, comme beaucoup de démons européens du reste. Il y avait, par exemple, les Tueurs d'Yeux qui — selon la légende — auraient été créés par la fille d'un chef en se masturbant avec un cactus. Puis il y avait, comme vous l'avez dit, le Grand Monstre, dont le vrai nom était tout à fait différent, et le Premier à Utiliser des Mots pour la Force.

Le sorcier paraissait choisir soigneusement ses mots. Il mordit dans un biscuit en découvrant une dentition immaculée, puis il mâchonna pendant un bon moment avant de continuer.

— Le Premier à Utiliser des Mots pour la Force était le plus terrible et le plus implacable de tous les démons indiens. Il était rusé, astucieux et vicieux et son plus grand plaisir était de semer la haine, la discorde et la confusion et d'assouvir ses désirs sur les femmes. On l'appelle le Premier à Utiliser des Mots pour la Force parce que ce sont ses ruses et sa sauvagerie qui ont provoqué, pour la première fois, des sentiments de fureur et de revanche dans le cœur des hommes. Comme vous devez le savoir, il y a dans le panthéon indien des dieux bienfaisants et des dieux du mal. Lors des grandes réunions des divinités les dieux du mal s'asseyaient face au nord et ceux du bien, tournés vers le sud. Mais le Premier à Utiliser des Mots pour la Force était si mauvais et si perfide qu'il n'était accepté par aucun des deux camps et qu'il restait tout seul près de la porte. C'était le démon du chaos et du désordre. Les Indiens racontent même parfois que lorsqu'on l'invita, à une époque très reculée, à aider à placer les étoiles dans le ciel, il lança sa poignée d'étoiles au hasard dans la nuit et créa ainsi la Voie Lactée.

Georges-Mille-Noms sirotait son café.

— Est-ce en face de ce démon que nous nous trouvons ? Le Premier à Utiliser des Mots pour la Force ? demandai-je.

Le visage de l'Indien resta impassible. Il posa sa tasse sur la soucoupe et se tamponna délicatement les lèvres avec un mouchoir propre.

— A en juger par ce que vous m'avez raconté, monsieur Hyatt, cela me semble plus que probable.

Je ne savais pas s'il essayait ou non de se moquer de moi. Connaissant le goût profond des Indiens pour l'humour caustique, je supposais qu'il aurait bien pu se foutre de moi. Je l'imaginai très bien en train de raconter l'aventure de ces imbéciles de Blancs qui étaient montés jusqu'à Round Valley pour lui demander son avis et à qui il avait parlé sur un ton solennel d'un démon qui jetait les étoiles dans les airs et que les Blancs étaient repartis, convaincus de se trouver face à un ancien esprit peau-rouge, et toute la tribu riait à gorge déployée.

— *Probable ?* demandai-je prudemment. Qu'est-ce qui est probable chez un démon ?

Il sourit.

— Je sens votre méfiance. Et pourtant, je vous assure que je ne me moque absolument pas de vous.

Je rougis légèrement malgré moi. En face de ce sorcier, j'avais comme l'impression d'avoir sur le front un écran de télévision qui aurait donné une projection très, très privée de tout ce que je pensais. Quel que soit son sens de l'humour, ce type était décidément très pénétrant.

— Le Premier à Utiliser des Mots pour la Force fut le seul démon indien à triompher de la mort. Il est mort plusieurs fois, soit pour prouver faussement son amour à une femme, soit parce que les autres démons l'avaient condamné à mort pour le punir. Mais avant de descendre aux enfers, il s'est chaque fois arrangé pour cacher dans ce monde les ingrédients nécessaires à sa réincarnation. Son souffle, son cœur, son sang et les cheveux qu'il avait coupés sur la tête du Grand Monstre.

Le soleil avait maintenant disparu derrière le dos de Georges-Mille-Noms et je pouvais à peine distinguer son visage dans l'obscurité. D'un ton épouvanté, je fis :

— *Son souffle, son cœur et son sang ?*

Il acquiesça.

— C'est pourquoi vous avez bien fait de venir ici, monsieur Hyatt. A en juger par ce que vous m'avez raconté cet après-midi, il semble que le Premier à Utiliser des Mots pour la Force ait décidé de revenir à la vie par l'intermédiaire de vos infortunés amis.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, intervint Jane. Comment le souffle d'un démon, son sang et tout ça peuvent-ils être *là*, dans une maison ?

— C'est très simple. Le Premier à Utiliser des Mots pour la Force a été banni de ce monde il y a de cela des siècles, bien avant que l'homme blanc ne découvre ce continent. A cette époque, les sorciers étaient presque aussi puissants que des dieux en leur domaine et, s'ils n'étaient pas littéralement capables de tuer le Premier à Utiliser des Mots pour la Force, ils devaient être capables de le renvoyer temporairement aux enfers. En me basant sur ce que vous avez dit, je suppose que le démon a caché ses parties vitales dans une forêt ou dans la terre. Lorsque cette maison a été construite, elle a sans doute été édifiée, sans qu'on le sache, avec des arbres ou des pierres dans lesquels le Premier à Utiliser des Mots pour la Force avait enfoui ses nombreux morceaux.

— Mais ces gravures du mont Taylor et du pic Cabezon ? Le démon ne peut quand même pas les avoir accrochées là ? Et le heurtoir de la porte d'entrée ?

Georges-Mille-Noms leva les mains.

— Il est évident que le démon n'a pas placé lui-même ces objets. Mais je suppose que son influence a agi sur cette maison pendant des siècles. Et les gens qui ont été assez malchanceux pour y vivre ont probablement fait, tout à fait inconsciemment, bien des choses destinées à préparer l'éventuel retour à la vie du démon. Je présume que le heurtoir dont vous avez parlé est à l'effigie du démon.

— Et les tableaux ?

— Qui sait ? Rappelez-vous simplement qu'autrefois les Indiens dessinaient les points de repère proéminents sous toute une série d'angles différents, ceci afin de pouvoir localiser des armes ou des provisions cachées ou encore des sources souter-

raines. Toutes ces gravures du mont Taylor et du pic Cabezon pourraient être une forme pictographique très sophistiquée. Si vous les mettiez toutes ensemble, vous pourriez découvrir qu'elles indiquent un endroit où le Grand Monstre a caché quelque chose d'important.

— Comme quoi ? demanda Jane. Je veux dire, quoi que ce soit, ça doit être important.

Georges-Mille-Noms lui sourit d'un air plein de bienveillance.

— D'habitude je n'aime pas beaucoup faire des suppositions, ma chère mais dans le cas qui nous occupe, j'imagine que ces gravures montrent le chemin des cheveux du Grand Monstre. Le Premier à Utiliser des Mots pour la Force coupa les cheveux du Grand Monstre parce que ces cheveux avaient des pouvoirs magiques, ils rendaient celui qui les portait invulnérable aux armes humaines comme surnaturelles. Ils auraient été aussi gris que le fer et aussi solides que les lanières d'un fouet. Pour le peu que je me souviens de cette légende, le Premier à Utiliser des Mots pour la Force aurait caché ces cheveux au Nouveau-Mexique, sur le territoire des Indiens Acoma et Canoncito ceci, pour que les Jumeaux, les fameux dieux qui avaient tué le Grand Monstre, ne les découvrent jamais. Mais quelqu'un les a trouvés, ils ont disparu et personne ne sait où ils sont. Sans ces cheveux, le démon ne peut être invulnérable et il n'aurait jamais la force nécessaire pour rester dans le monde des hommes et des esprits vivants.

Georges-Mille-Noms était si calme, si maître de lui que je ne concevais plus qu'il puisse blaguer. Mais il fallait faire un tel effort d'imagination pour croire à ce qu'il racontait, que je n'étais pas sûr de pouvoir l'admettre, quel que fût le sérieux avec lequel il parlait. S'il n'y avait pas eu Dan et Bryan et Seymour Wallis, je crois que j'aurais poliment terminé mon café et que je serais parti. Mais deux de ces hommes étaient malades et le troisième reposait à la morgue. Et puis ce qu'il nous avait dit était la seule explication qu'on nous ait donnée jusque-là.

— Quel est le nom commun de ce démon dont le nom rituel est le Premier à Utiliser des Mots pour la Force ? demanda Jane.

Georges-Mille-Noms leva les sourcils.

— Vous l’avez probablement déjà entendu. On l’appelle habituellement Coyote. On a donné son nom au chien du désert, le chacal des prairies. Ce mot est synonyme de fourberie rusée, enjôleuse et vicieuse.

Je m’éclaircis la gorge.

— Y a-t-il moyen de savoir s’il est vraiment là ? Par un signe, un moyen sûr de le reconnaître ?

— Comme les esprits frappeurs qui ont peur du feu ? Ou les vampires ? suggéra Jane.

— Coyote apparaît sous divers déguisements mais on peut toujours le reconnaître. Il a un visage de loup démoniaque et il est toujours accompagné de signes de mauvais augure.

— Comme ?

— Comme le tonnerre, la maladie ou encore certains oiseaux ou animaux.

Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête.

— Des oiseaux gris ? Des oiseaux gris qui restent immobiles sans jamais chanter ?

Georges-Mille-Noms acquiesça.

— Les oiseaux gris sont les compagnons permanents de Coyote. Il se sert de leurs plumes pour garnir ses flèches, une chose que les guerriers indiens n’auraient jamais osé faire. Les oiseaux gris sont les oiseaux du désastre et de la panique.

— Je les ai vus.

Pour la première fois, Georges-Mille-Noms se pencha vers moi, le visage pâle et tendu.

— Vous les avez vus ?

— Des milliers. Littéralement, des milliers. Ils sont perchés sur le toit de l’hôpital où on a emmené Dan Machin, Bryan Corder et Seymour Wallis. Les gens de mon service d’assainissement étaient là hier pour essayer de les faire partir, mais ils n’ont pas bougé.

— Ils sont vraiment là ? répéta-t-il comme s’il ne parvenait pas à me croire. Vous les avez vus de vos propres yeux ?

Je lui fis signe que oui.

Georges-Mille-Noms se détourna. Ses yeux luisants et brillants, enfoncés dans les replis tout chiffonnés de sa peau, sem-

blaient scruter un lieu invisible et très éloigné. Il murmura, plus à lui-même qu'à l'intention de Jane ou de moi :

— Coyote... le temps est venu.

Je me passai la langue sur les lèvres.

— Monsieur Mille-Noms, fis-je en essayant d'avoir le moins possible l'air du touriste blanc qui marchande des couvertures indiennes, pouvons-nous faire quelque chose ? Ou bien pouvez-vous faire quelque chose pour nous aider ?

Il sursauta et leva la tête, puis il me dévisagea comme si je perdais la boule.

— Moi ? Que puis-je faire en face d'un démon comme Coyote ?

— Eh bien, je ne sais pas, moi. Mais si vous, vous ne pouvez rien faire, alors nous, que pouvons-nous entreprendre, bon Dieu !

Georges-Mille-Noms se leva et alla à la fenêtre ouverte. Il était environ cinq heures et le soleil n'était plus qu'à deux ou trois heures du sommet des arbres. Le sorcier sortit sur le balcon. Jane et moi nous jetâmes des regards inquiets pendant qu'il contemplait les collines et les rivières de Round Valley. Je me levai à mon tour et le rejoignis dehors. Il y avait une bonne odeur de pin et de fumée de bois dans l'air. On entendait au loin l'écho de quelqu'un qui cassait du bois.

— On a remis en marche cette ancienne malédiction, dit-il d'une voix rauque. Coyote a réussi, une fois de plus, à rassembler ses morceaux.

— Je ne vous suis pas.

Le sorcier se tourna vers moi.

— Quand les dieux et les sorciers ont envoyé Coyote aux enfers, ils ont veillé à ce qu'il soit divisé en morceaux et qu'il n'ait pas le moyen de retrouver ces morceaux. Lors de ses quatre premières morts, il avait caché une pierre dans son corps pour pouvoir déterrer indéfiniment son souffle son sang et les battements de son cœur. Lors de sa dernière mort, les dieux ont veillé à ce qu'il n'ait plus de pierre ni de hache. La seule chose qui aurait pu le rappeler était la Jeune Fille-Ours.

— Monsieur Mille-Noms, dis-je, je n'aime pas avoir l'air d'un ignorant mais toutes ces légendes me dépassent. Je veux dire que je les trouve un peu dures à avaler.

Il se détourna.

— Évidemment, fit-il platement mais sans irritation. Quelle a été ma réaction, pensez-vous, la première fois que j'ai entendu parler de Jésus-Christ qui marchait sur les eaux ?

Jane, qui était près de la fenêtre, demanda :

— Parlez-nous de la Jeune Fille-Ours, je vous prie.

Georges-Mille-Noms se pinça l'arête du nez d'un air fatigué.

— La Jeune Fille-Ours était une fille magnifique que Coyote désirait posséder. Il avait essayé de la séduire des dizaines de fois mais elle lui résistait toujours. Elle l'avait déjà envoyé quelques fois dans l'autre monde pour lui faire prouver son amour pour elle. Finalement, elle succomba à ses avances et il lui donna une nuit d'amour qui la conquit totalement. Coyote commença alors à lui remplir l'esprit de pensées mauvaises et elle se changea petit à petit en ours. Ses dents grandirent, ses ongles se transformèrent en griffes et des poils noirs poussèrent sur son dos. Son plus grand plaisir était de casser la nuque des hommes de ses mâchoires puissantes.

— En d'autres mots, ce n'était pas le genre de beauté avec qui on aimerait sortir le samedi soir, remarquai-je.

Georges-Mille-Noms me lança un regard qui signifiait qu'il était à mille lieues de plaisanteries désinvoltes.

— Il est tout à fait possible que la statuette de ce M. Wallis, celle qu'il avait trouvée à Fremont, ait suffi à provoquer la réincarnation de Coyote. Elle pourrait avoir été investie d'un pouvoir magique, à la manière d'un petit totem. A-t-il rencontré des problèmes particuliers au parc de Fremont ? Comme une maladie, des disputes ou des faits inexplicables ?

— Oui. Ils construisaient un passage pour piétons dans ce parc et apparemment, toute l'histoire n'a été que désastre du début à la fin.

— Nous y sommes. La statuette de la Jeune Fille-Ours était plus qu'une simple antiquité assez curieuse. C'était en fait le totem originel capable de donner à Coyote la force et la volonté de

s'éveiller de son sommeil infernal. Et Seymour Wallis a introduit cette statuette dans la maison.

— Pensez-vous que tout cela ait été accidentel ? demanda Jane. Cela me semble une telle coïncidence qu'il ait justement acheté cette maison-là.

Georges-Mille-Noms hocha la tête.

— A partir du moment où Seymour Wallis a déterré la statue, Coyote a exercé son influence sur lui. Il vous a dit qu'il se sentait poursuivi par la malchance. Ce n'était pas de la malchance. C'était Coyote qui le traînait, qui le rapprochait de Pilarcitos Street. Je jurerais bien qu'il y a aussi autre chose.

— Quoi ?

— Pilarcitos Street est la première à droite après la 5<sup>e</sup> rue qui donne dans Mission Street.

— C'est exact.

Il compta sur ses doigts.

— Cinq et un font six. Prenons ensuite le nombre 1 551. Un et cinq font six et cinq et un font six. Trois six — 666. Le nombre le plus grand des démons, dans toutes les cultures. La marque de la bête.

J'eus tout à coup froid dans le dos. Et Jane frissonna.

— Qu'allons-nous faire ? demandai-je.

Georges-Mille-Noms se gratta la nuque.

— Tout d'abord, deux choses pratiques. Appelez votre ami à la Fondation Elmwood et dites-lui de séparer les trois victimes de Coyote ; qu'on les mette dans trois cliniques différentes. C'est un élément vital. Allez ensuite chercher ces représentations du mont Taylor et du pic Cabezon et essayez de localiser où sont cachés les cheveux. Si vous pouvez en écarter Coyote, vous aurez peut-être un semblant de chance. En troisième lieu — et ceci est plus difficile — éloignez toutes les infirmières, femmes-médecins et toutes les femmes en général, des diverses parties de Coyote. Il a une soif insatiable de chair féminine et c'est ce qu'il recherche probablement maintenant.

Je respirai profondément. Toutes ces légendes me semblaient étranges et tirées par les cheveux, je savais néanmoins que, pour la paix de mon esprit, j'allais téléphoner au docteur Jarvis. C'était un type intelligent, ce James Jarvis, un type à

l'esprit ouvert, mais je me demandais quand même comment il allait réagir quand je lui transmettrais les instructions de Georges-Mille-Noms.

— Monsieur Mille-Noms, puis-je téléphoner d'ici ?

— Bien sûr, faites. Voulez-vous un verre d'eau-de-vie ? Que diriez-vous d'une eau-de-feu russe avec du tonic ?

Je traversai la pièce au plancher bien ciré et décrochai le téléphone. Entre-temps, Georges-Mille-Noms alla demander à sa jeune bonne de nous servir à boire. Puis il s'assit, les jambes croisées, sur son canapé à dessins indiens et il ouvrit un pot de tabac. A côté de lui, il y avait, sur une table basse, une série de pipes en écume et trois pipes anglaises en bruyère qui étaient loin de ressembler à des calumets de la paix.

De la centrale téléphonique de la réserve de Round Valley je fus mis en communication avec San Francisco et, de là, avec la Fondation Elmwood. Pour une fois, le docteur Jarvis était libre.

— Jim. C'est John Hyatt. J'appelle de Round Valley.

— Dieu merci ! J'ai essayé de vous atteindre. C'est un vrai enfer ici.

— Que se passe-t-il ?

— Tout le monde devient fou. Votre ami Dan Machin est sorti du coma et il s'est enfermé dans la chambre de Bryan Corder. Nous avons essayé d'enfoncer la porte mais sans résultat. Le docteur Crane a appelé la police pour qu'ils viennent forcer la porte.

La peur surgissait à nouveau.

— Il s'est enfermé avec lui ? Vous voulez dire qu'ils sont ensemble ?

— C'est ça. Je ne sais pas ce que...

La communication fut coupée. Je secouai le téléphone mais on ne répondait plus.

— Je suis désolé, dit Georges-Mille-Noms, ça arrive de temps à autre. Il y a un problème ?

Je déposai le récepteur devenu inutile.

— Je pense bien. Dan Machin s'est enfermé avec Bryan Corder. Les gens de l'hôpital ne parviennent pas à entrer dans la chambre.

Georges-Mille-Noms continua à bourrer sa pipe. Puis il prit une allumette.

— On dirait que cela a commencé. Nous ferions peut-être mieux d'aller jusque-là.

— Qui ça, nous ?

La jeune Indienne apporta à boire et Georges-Mille-Noms leva son verre.

— Vous ne pensez tout de même pas que je vais laisser les Blancs s'emparer, tout seuls, du plus grand démon indien ! C'est une histoire dont les Indiens parleront pendant des générations ! Buvons maintenant à la confusion de nos ennemis.

Je levai mon verre de vodka.

— Je ne sais pas ce que sera la confusion de nos ennemis mais je sais que *moi*, je suis complètement perdu !

Nous descendîmes à San Francisco à plus de cent quarante à l'heure. Le pare-brise était couvert d'une bouillie d'insectes et nos visages tendus étaient éclairés par la lueur verdâtre du tableau de bord de la Jaguar. Nous prîmes les tournants des routes de montagne en faisant crisser les pneus. Une fois sur la route 101, nous continuâmes à serpenter vers le sud jusqu'au comté de Sonoma. Juste après minuit, nous franchîmes la limite du comté de Marin et je ne relâchai l'accélérateur que lorsque je vis les lumières de San Francisco scintiller sur la baie. Nous traversâmes Golden Gate Bridge à un petit soixante à l'heure.

Georges-Mille-Noms qui avait ronflé à l'arrière de la voiture pendant tout le trajet se réveilla d'un coup comme nous prenions Presidio Drive en direction de l'hôpital. Il s'étira en disant :

— Le problème avec ces voitures anglaises, c'est qu'on est censé y rester assis bien droit. Je ne suis pas un gentleman-farmer, moi !

— Personne ne vous a obligé à venir, lui rappelai-je, comme nous tournions dans Elmwood en bondissant sur l'allée qui conduisait à l'hôpital.

— Vous savez, c'est comme si vous essayiez de dissuader Custer d'aller à Little Big Horn, répondit-il.

— Etes-vous vraiment si pessimiste ? demanda Jane.

Georges-Mille-Noms se moucha très bruyamment.

— Le pessimisme n'est pas particulièrement un trait de caractère indien. J'ai consulté l'horoscope du jour avant de partir. Il me semble O.K., bien qu'il y ait — je dois l'admettre — un petit nuage à l'horizon, mais pas plus gros que mon poing.

— Voilà les oiseaux, montrai-je du doigt. On dirait que les types de l'assainissement ont abandonné la partie.

Nos phares éclairaient les rangées d'oiseaux gris. J'arrêtai la Jaguar et nous en sortîmes. Georges-Mille-Noms resta un moment dans l'obscurité à regarder les silencieux témoins à plumes de la renaissance de Coyote.

— Eh bien ? fis-je.

— Il n'y a plus aucun doute. Ce sont des oiseaux que l'on voit rarement. Nous les appelons les Oiseaux de Grise Tristesse. On les a vus se rassembler à Wounded Knee, aux funérailles de Sitting Bull et à la mort de Pluie-au-Visage. Ce sont les oiseaux du deuil et du malheur.

Jane prit ma main dans la sienne. Sa main était toute froide.

— Et leur présence signifie vraiment que Coyote est ici ?

Georges-Mille-Noms leva la tête comme pour renifler le vent.

— Sentez-vous cette odeur ?

Je reniflai.

— Je ne sens pas grand-chose. J'ai les sinus bouchés.

— C'est comme..., fit Jane, je ne sais pas vraiment comme *quoi*. Comme des chiens. Des chiens mouillés.

Georges-Mille-Noms acquiesça et resta silencieux. Je pris Jane par le bras et l'entraînai vers l'hôpital. Le sorcier nous suivit en se retournant de temps à autre vers les oiseaux, les Oiseaux de Grise Tristesse. Ses yeux étaient fatigués et inquiets, comme ceux d'un homme qu'on conduirait dans une chambre mortuaire pour y contempler le cadavre de son père.

Deux policiers en uniforme de la Police de San Francisco montaient la garde devant les ascenseurs. Quand nous entrâmes, l'un d'eux traversa le hall d'entrée en levant la main.

— Désolé, monsieur. Personne ne peut entrer.

— Je suis venu voir le docteur Jarvis. Il nous attend.

Le policier nous examina d'un air suspicieux.

— C'est vraiment trop bête. Mais j'ai reçu des ordres stricts, personne ne peut monter.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Le docteur Jarvis m'a téléphoné il y a trois ou quatre heures et nous sommes venus tout spécialement de Round Valley.

— Monsieur, dit patiemment le policier. Pour moi, vous pourriez même venir de la planète Mars... Mais j'ai des ordres, personne ne peut monter.

Le second policier s'approcha.

— C'est comme il vous le dit. Nous avons des ordres.

— Écoutez-moi une minute, nom de Dieu... commençai-je, mais Georges-Mille-Noms m'interrompit.

— Nous avons un laissez-passer, dit-il tranquillement au flic. Vous voulez le voir ?

Le policier le toisa avec méfiance. Mais Georges-Mille-Noms sortit de son anorak rouge une des amulettes d'or qui lui pendaient autour du cou :

— Qu'est-ce que c'est ? demanda un des deux flics.

— Regardez, insista Georges-Mille-Noms. Examinez-le.

Avec l'amulette, il réussit à capter la lumière du hall d'entrée et il la lança dans les yeux des policiers. Ils clignèrent des yeux, leur regard se figea et ils reculèrent comme si on les avait écartés du coude. Je regardai Georges-Mille-Noms, puis Jane mais elle haussa les épaules.

— Nous avons le droit de passer, dit Georges-Mille-Noms à haute voix. Vous comprenez ?

Les policiers acquiescèrent. L'un d'eux fit demi-tour et alla, comme un somnambule, nous ouvrir les portes de l'ascenseur. Quand nous fûmes à l'intérieur, Georges-Mille-Noms me dit :

— C'est à vous de jouer maintenant, monsieur Hyatt.

— Est-ce une sorte d'hypnose ? lui demandai-je comme nous montions en douceur, cette façon d'utiliser votre amulette ?

Le sorcier la remit dans son coupe-vent.

— Nous l'appelons le Système de la Douce Conquête. C'est bien une sorte d'hypnose mais elle a l'avantage de provoquer une transe d'obéissance qui ne dure que quelques instants et

dont la victime ne se souvient jamais. Ça ne marche pas sur des gens manifestement agressifs ou bien déterminés à résister à l'hypnose. Mais ça marche très bien sur des gens ordinaires qui ont l'esprit détendu.

— Mais, ces policiers, ils ne vont pas nous suivre ? demanda Jane.

Georges-Mille-Noms hocha la tête.

— C'est très peu probable. A l'instant même, ils sont sans doute en train de secouer la tête parce qu'ils sont certains qu'il s'est passé quelque chose, mais ils ne savent absolument pas ce qui a bien pu se produire.

Quand nous arrivâmes au quatrième, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et Georges-Mille-Noms fit galamment passer Jane devant lui. Je les suivis dans le corridor, en cherchant des signes de la terrible panique dont avait parlé Jim.

Le silence pesait sur le corridor. Je tendis l'oreille. On n'entendait même pas les bruits habituels d'un hôpital en effervescence, les chariots, les conversations et les appels en intercom. On n'entendait que le murmure des portes de l'ascenseur qui se fermaient derrière nous et la lente ascension de la cabine vers les étages supérieurs.

— Je pense que nous ferions mieux d'aller tout d'abord jusqu'au bureau du docteur Jarvis, suggérai-je. S'il n'y est pas, c'est qu'il est au bloc de soins intensifs.

— Montrez-nous le chemin, dit Georges-Mille-Noms. Nous devons nous emparer de ce monstre au plus tôt.

Jane eut un petit rire nerveux.

— On dirait que vous jouez dans un film de Frankenstein.

Georges-Mille-Noms mit les mains dans ses poches et fit la grimace.

— C'est pire que cela, fit-il d'un ton pragmatique.

Nous avançâmes sur le tapis moelleux du corridor jusqu'au bureau de Jim. En retenant mon souffle, je frappai à la porte. Nous attendîmes un instant, mais il n'y eut pas de réponse. Les yeux de Georges-Mille-Noms, enfouis dans son visage de cuir, avaient la patience d'un lézard.

— J'espère que vous avez dit à votre ami en face de quoi il se trouvait, fit-il.

J'ouvris la porte du bureau et examinai rapidement la petite pièce. Tout était propre et bien rangé. Sur le bureau, un go-belet de café en polystyrène était abandonné, comme le dernier déjeuner sur la *Marie-Céleste*. Un mégot de cigarette se consumait dans le cendrier rempli à ras bord. La bouteille de gin, presque vide, était restée sur le fichier.

— Macabre, constata Jane.

— Ils doivent être allés au bloc de soins intensifs. C'est dans le même couloir, sur la gauche.

En nous dirigeant vers le bloc de soins intensifs, nous pressâmes tout à coup le pas. Je ne sais pas pourquoi, mais le silence nous donnait une impression d'urgence, comme si les choses allaient se dégrader si ce silence se prolongeait. Nous n'entendions que notre propre respiration et le bruissement de nos vêtements.

Je ne pris même pas la peine de frapper à la porte à double battant du bloc de soins intensifs. Je pénétrai de mon propre chef dans ce monde de ténèbres, d'ombres et de crépuscule bleuté où Bryan Corder vivait sa vie artificielle.

Le docteur Jarvis était là, ainsi que les docteurs Crane et Weston, le lieutenant Stroud de la Police et deux grands flics tout perdus. Jim se retourna comme nous entrions.

— Vous avez réussi. J'ai bien cru que vous n'arriveriez pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ?

Jim me prit par le bras et me conduisit devant le panneau vitré qui donnait sur les profondeurs du bloc de soins intensifs. Il y régnait toujours la même lumière bleue mais elle paraissait atténuée et plus trouble, un peu comme la froide phosphorescence qui rampe la nuit sur la mer ou la lueur mystérieuse d'un poisson pourrissant. Je distinguai la masse du lit et autour de ce lit, les supports chromés avec les solutions salines et le plasma. Je crus également voir l'arrondi osseux du crâne de Bryan Corder. Mais sur le lit, gisait une masse indéfinissable de chairs et de membres emmêlés, une masse dont l'obscurité ne permettait pas de comprendre la nature exacte.

— Dan Machin est là ? demandai-je. Je ne le vois pas.

— Ne pouvez-vous pas entrer ? dit Jane.

Le lieutenant Stroud répondit, avec sa politesse habituelle :

— Madame, ce n'est pas par crainte pour notre santé que nous restons à l'extérieur. Nous avons essayé d'entrer, par six ou sept fois mais, à chaque tentative, nous avons été repoussés.

— Repoussés ? Que voulez-vous dire par « repoussés » ?

— Essayez vous-même ! me suggéra le lieutenant Stroud.  
La porte est là !

Je m'avançai mais Georges-Mille-Noms me dit très doucement :

— Ne le faites pas, monsieur Hyatt. Ça n'en vaut pas la peine.

— Qu'en savez-vous ? demanda le lieutenant Stroud.

Georges-Mille-Noms me regarda dans l'obscurité et je vis qu'il essayait de réprimer un sourire.

— Lieutenant, je vous présente Georges-Mille-Noms. Je l'ai amené de la réserve de Round Valley.

— Vous ruminez toujours ces histoires indiennes ?

— Appelez ça comme vous voulez, fis-je tranquillement. Mais c'est la seule explication raisonnable qui nous ait été donnée jusqu'à présent. Georges-Mille-Noms croit que nous assistons ici à la renaissance d'un démon indien d'une époque très ancienne.

Le lieutenant Stroud regarda le docteur Jarvis, puis les autres docteurs et ses deux ploucs. Ensuite, il se tourna vers Georges-Mille-Noms et lui dit avec un sourire sardonique et béatifique :

— Un démon indien ? D'une époque très ancienne ? C'est bien cela ?

Georges-Mille-Noms était trop vieux et trop maître de lui-même pour être sensible au sarcasme. Il fit simplement :

— C'est bien cela. Le démon s'appelle Coyote. On l'appelle aussi parfois le Premier à Utiliser des Mots pour la Force. On le considère généralement comme le démon de la confusion, de la colère et de la dispute, en plus de son appétit insatiable de chair féminine.

Le lieutenant Stroud rit durement :

— Le démon violeur ?

Georges-Mille-Noms sourit mais garda son sang-froid.

— C'est presque ça. Une vieille légende navajo raconte que Coyote rencontra un jour, dans un sentier de montagne, une jeune fille qu'il réussit à convaincre de soulever ses robes. C'est une chanson charmante, à sa manière. Mais elle omet de mentionner que Coyote était le plus féroce et le plus redoutable de tous les démons de toutes les cultures et que, après avoir séduit la femme, ses manières n'étaient généralement plus celles d'un gentleman.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda le lieutenant Stroud.

— Il y a des femmes ici ? demanda Georges-Mille-Noms.

— Aucune des femmes ici présentes ne sera choquée par des détails anatomiques, si c'est à cela que vous pensez.

— Là n'est pas la question. Le fait est tout simplement que si ce démon réussit à se réincarner, plus aucune femme ne sera en sécurité à San Francisco et je m'en voudrais d'effrayer inutilement ces dames.

— Alors, vous allez le cracher, ce que vous avez à dire ? demanda le lieutenant Stroud. S'il se passe quelque chose ici, je veux savoir de quoi il s'agit.

— Très bien. Coyote séduit d'abord les femmes, puis il leur fait subir un traitement que les Navajo appelaient l'Épreuve des Trois.

— Seigneur ! J'en ai entendu parler, dit Jane.

Georges-Mille-Noms lui toucha le bras.

— Il s'agit de la plus étrange de toutes les tortures anciennes et son histoire remonte plus loin que celle de la civilisation des tribus nord-américaines. Beaucoup de nos sages prétendent qu'il s'agirait là d'une invention personnelle de Coyote, mais qui sait ?

Jim fronça les sourcils.

— Je n'ai jamais entendu parler de l'Épreuve des Trois. De quoi s'agit-il, bon Dieu ?

Georges-Mille-Noms toucha une des amulettes qu'il portait autour du cou. Puis il prit la parole d'une voix atone.

— Pour l'Épreuve des Trois, on ouvrait l'estomac d'une femme et on y cousait un reptile vivant, un grand lézard venimeux, par exemple. Ensuite, on éventrait un cheval ou une

vache, on l'éviscérerait et on cousait la femme à l'intérieur du cheval. Tout l'art de cette torture consistait à maintenir les trois victimes — lézard, femme et cheval — le plus longtemps possible en vie.

— Oh, ça va ! fit le docteur Weston. Vous inventez !

Georges-Mille-Noms hocha la tête.

— Consultez un de vos anthropologues, s'il le faut. Il y a à peine six ans, le professeur Forrester, de l'Université du Colorado, a découvert près du lac Winnemucca, dans le Nevada, les squelettes d'un lézard, d'une femme et d'un cheval, imbriqués l'un dans l'autre, à la manière d'un casse-tête chinois.

Le lieutenant Stroud se pinça les lèvres.

— D'accord, monsieur Mille-Noms, si vous en savez tant sur cette histoire, que pensez-vous qu'il se passe là ?

Il montra le panneau vitré et les ombres incertaines que l'on apercevait sur le lit de la salle de soins intensifs. Quelque chose remuait dans cette bulle, une forme sombre et massive, qui bougeait et se contractait par saccades, avec difficulté, comme un insecte qui essaye de sortir de sa chrysalide.

— Les Oiseaux de Grise Tristesse ont suffi à m'indiquer de quoi il s'agissait. Vous assistez ici à la réunification de Coyote, le plus infâme de tous les démons indiens. Quand il a été banni de ce monde, il a caché sa respiration, son sang et les battements de son cœur, et voilà qu'il a maintenant réussi à les rassembler en un même lieu. Il est en train de renaître, que cela vous plaise ou non.

Le lieutenant Stroud fixa Georges-Mille-Noms pendant un bon moment, ses yeux attentifs brillaient dans l'obscurité.

— Donc, vous y croyez vraiment ? Vous croyez vraiment que c'est ce qui se passe ?

— Il ne s'agit pas de croire, lieutenant, ce n'est pas un acte de foi. Je sais ce qui se passe. Pour moi, c'est aussi évident que l'est pour vous un pneu crevé. C'est un fait, insista Georges-Mille-Noms.

— Alors, que se passe-t-il là-dedans ? demanda Jim.

— Allez chercher une torche électrique et vous verrez, dit Georges-Mille-Noms un peu trop calmement à mon goût. Le souffle et les battements de cœur sont en train de se réunir.

Coyote n'aura bientôt plus qu'à trouver son sang et son visage effroyable.

— Jane, lui soufflai-je doucement à l'oreille. Le heurtoir de Pilarcitos. Tu peux aller le chercher ? Au besoin, utilise un marteau pour l'arracher.

Jane me prit par le bras.

— John, je ne veux pas te quitter. Pas maintenant.

Je pris dans ma poche un billet de dix dollars que je pliai dans sa main.

— Tu n'en auras pas pour longtemps. Prends un taxi. Mais empare-toi de ce heurtoir avant que quelqu'un d'autre ne le fasse.

Jane leva vers moi ses grands yeux d'un bleu de porcelaine, puis elle s'accrocha à mon cou et m'embrassa.

— Nous aurions peut-être dû rester ensemble, toi et moi, murmura-t-elle avant de se glisser hors de la pièce pour aller au 1551.

— Nous avons essayé les torches électriques, dit le lieutenant Stroud. Je ne sais pas si c'est à cause de l'angle du panneau vitré ou quoi, mais la lumière ne passe pas.

Georges-Mille-Noms se détourna du lieutenant Stroud, il regarda le docteur Jarvis, puis il revint au lieutenant.

— Dans ce cas, dit-il, le grand Coyote a déjà acquis plus de force que je ne le pensais. Il en a en tout cas assez pour absorber complètement votre lumière.

— Absorber ? fit le docteur Weston. Mais de quoi parlez-vous ?

Manifestement, elle ne pensait pas beaucoup de bien des traditions folkloriques de Georges-Mille-Noms. Son propre charabia lui donnait déjà assez de fil à retordre.

— Vous n'avez pas bien lu votre *Scientific American* ces derniers temps, rétorqua Georges-Mille-Noms. Quand un objet a une densité suffisante, il peut réellement empêcher la lumière de se réfléchir. Il attire la lumière à lui par son intense force de gravitation. C'est ce qui se passe ici. Coyote est une bête des enfers. C'est un trou noir vivant, si vous voulez.

— Vous voulez dire qu'il va devenir complètement invisible ? demanda Jim.

Le sorcier hocha la tête.

— Seulement s'il le désire.

— Et son sang ? intervint le docteur Crane. Si les battements de cœur et sa respiration sont en train de se réunir ici, ne devrions-nous pas essayer d'isoler monsieur Wallis ? Ce serait lui le réceptacle du sang de ce démon, si je comprends bien.

— Oui, répondit le sorcier. Essayez de l'éloigner. Mais prenez garde aux oiseaux et méfiez-vous des tours de magie que Coyote pourrait vous jouer pour vous empêcher d'agir.

— Des tours de magie ? dit le lieutenant Stroud d'un air sceptique. Comme quoi ?

— Lieutenant, ça peut vous sembler une bonne blague, mais il n'en est rien. Quand je parle de tours de magie, je ne pense pas aux petits lapins qu'on fait sortir d'un chapeau ou aux femmes qu'on scie en deux, non, je parle vraiment de la mort, de maux et d'illusions dont vous n'avez pas idée, proclama le sorcier.

Je dus intervenir.

— Ce n'est pas si bête que ça, lieutenant. Tout ce que Georges nous a dit jusqu'à présent avait du sens.

— On ne vous a pas sonné, vous ! dit le lieutenant d'un ton cassant.

— A quoi bon se disputer, lieutenant, intervint le docteur Jarvis. Personne n'a de meilleure idée.

— Vraiment ? dit le lieutenant en nous regardant tour à tour. Eh bien, moi, j'ai peut-être une meilleure idée. Toute cette foutue histoire n'est peut-être qu'une supercherie.

— Une supercherie ? fis-je. Et vous pensez que nous aurions arraché la peau du crâne d'un homme pour faire un canular ?

— Mais ces histoires débiles de démons indiens ? Tout ce bluff ?

— Des histoires ! dit Georges-Mille-Noms en se hérissant. Vous osez appeler nos démons du *bluff* ! Mais vous êtes fou ! Savez-vous ce que Coyote peut faire ? En avez-vous la moindre idée ?

Le lieutenant Stroud fut pris de court par la férocité soudaine de Georges-Mille-Noms.

— Eh bien ! vous avez parlé de l'Épreuve des Trois...

— Mais, ce n'est *rien*, ça. C'est tout simplement le sort qu'il réserve aux femmes dont il s'est amusé et qu'il a rejetées ! Coyote a des pouvoirs qui dépassent notre compréhension, à nous, les hommes. Des pouvoirs qui le rendent pratiquement indestructible, même si les dieux du bien et ceux du mal s'allient pour le détruire. Et tout ça, sans compter les pouvoirs supplémentaires qu'il a volés à d'autres démons, au Grand Monstre et aux Loogaroos.

— Les Loogaroos ? fit Stroud incrédule.

— C'est le nom que leur ont donné les colons français quand ils sont arrivés en Amérique. Ça vient du français *loup-garous*. Coyote leur a pris leurs pouvoirs. Il se couvre le dos d'une peau de loup-garou et porte sur la tête le scalp du Grand Monstre. Avec ces attributs, il est pratiquement indestructible.

Après cet éclat, le lieutenant Stroud resta un bon moment sans rien dire. Nous le regardions tous, anxieux de voir comment diable il allait réagir. Je crus un moment qu'il allait une fois de plus qualifier de foutaises tout ce qu'avait dit Georges-Mille-Noms, puis je vis l'expression de son visage s'adoucir et des lignes se creuser autour de sa bouche. Je compris alors que la conviction du sorcier l'avait presque convaincu.

— Je veux savoir ce qui se passe là, dans cette chambre. Je voudrais que vous me l'expliquiez, fit-il à la fin.

Georges-Mille-Noms s'avança. La lumière bleue irradiant du bloc de soins intensifs lui faisait plisser les yeux et colorait en bleu d'outremer les lignes et les plis de son visage. Il leva une main ridée aux doigts garnis de bagues en argent. A son poignet, pendaient des bracelets de perles. Il appuya la main sur la vitre, comme pour sentir les vibrations qui venaient de la sombre masse enchevêtrée qu'était Dan ou Bryan, ou bien tous les deux, ou encore aucun d'eux.

Avec son amulette d'or dans l'autre main, il dit doucement :

— L'heure est presque venue où Coyote va, une fois de plus, se ressusciter, se modeler avec l'argile de la chair humaine. Il a besoin de son sang, mais il peut se dresser sans ce sang. Il va

prendre la forme des corps qui renfermaient son souffle et les battements de son cœur. *Regardez !*

Pendant tout le temps où Georges-Mille-Noms avait gardé la main appuyée contre la vitre, il avait dû lutter mentalement contre les pouvoirs de Coyote. Car, au moment où il dit *Regardez !*, la lumière bleue s'éclaircit et dans cet éclair de clarté horrifiante, nous pûmes vraiment voir ce qu'il essayait de nous expliquer. Nous vîmes la naissance de Coyote, le démon, violeur et traître, le Premier à Utiliser des Mots pour la Force.

Sur le lit, nous aperçûmes des membres se levant et retombant. Au début, on aurait dit les bras et les jambes de gens en train de se noyer dans une mer de ténèbres, puis la masse de chairs contorsionnées parut se lever et se tenir presque debout. Je ne pus rien faire d'autre que regarder la chose fixement et sentir un frisson d'horreur me courir dans le dos.

*D'innommable façon, Dan Machin et Bryan Corder s'étaient mélangés, pour ne plus former qu'une seule créature. Cette chose qui mesurait près d'un mètre quatre-vingts se leva comme un aveugle. A la place de la tête, elle portait le crâne décharné de Bryan. Elle s'avança vers nous avec les deux bras et les deux jambes de chacun des deux hommes. Leurs torses formaient un double torse informe, un nœud de muscles où apparaissait par moments la face spectrale de Dan Machin. Celle-ci se pressait contre la peau translucide de l'estomac de la bête, la bouche grande ouverte en poussant des cris d'enfer.*

— C'est impossible ! s'écria Jim, et le docteur Weston gémit comme si elle était blessée. Puis la lumière bleue faiblit et nous ne vîmes plus que la silhouette confuse de la créature monstrueuse ainsi que la lumière blanche des lampes d'urgence qui se reflétait dans ce qui avait été la tête de Bryan.

D'une voix desséchée, le lieutenant Stroud demanda :

— Très bien, monsieur Mille-Noms. Qu'est-ce que c'est ?

Georges-Mille-Noms se détourna lourdement du panneau vitré.

— C'est Coyote, fit-il simplement. Il prend diverses formes, mais celle-ci est la plus fréquente. Ça aurait pu être une femme, un cerf, ou même un poisson. On raconte qu'il se serait un jour manifesté sur terre sous la forme d'une chimère de jeune fille et

de tarentule. Mais ce soir, il a plus de chance. Il dispose de deux hommes vigoureux pour se réincarner et le sang de Seymour Wallis l'attend en bas, à la morgue.

— Avez-vous ordonné qu'on se débarrasse de ce sang ? demanda le lieutenant Stroud.

— Le docteur Crane s'en est occupé, dit le docteur Jarvis. Le sang de Seymour Wallis devrait maintenant être à mi-chemin entre ici et Redwood City.

— Redwood City ? demanda le lieutenant. Qu'est-ce qu'il y a à Redwood City ?

— La Fondation Elmwood y finance un centre de recherches cryogéniques. Nous pouvons l'y laisser dans la glace aussi longtemps que nous le voulons.

— Et qu'allons-nous faire de cela ? demandai-je en montrant l'énorme masse de chair dans la salle de soins intensifs. Nous ne pouvons pas laisser ça comme ça !

Le lieutenant Stroud me jeta un regard impatient comme pour me dire de m'occuper de mes oignons, puis il alla poser la main sur l'épaule de Jim. Il lui faisait confiance.

— Docteur, est-ce que cette chose constitue une menace ? Pour la vie des gens de votre équipe ?

Jim se lécha les lèvres.

— Je ne peux pas l'affirmer. Jusqu'ici, je n'ai vu qu'un phénomène physiologique extrêmement anormal. Mais cette chose ne nous a pas du tout menacés.

Georges-Mille-Noms s'interposa.

— L'existence même de Coyote est une menace ! Quand il aura du sang dans les veines, il nous mettra en pièces !

— Vous en avez la preuve ? demanda le lieutenant Stroud. Je ne mets pas votre parole en doute, monsieur, mais la chose qui est là est plus ou moins humaine et je ne suis pas autorisé à tirer sur des êtres humains avant d'avoir des raisons valables de croire qu'ils menacent la vie ou la propriété.

Georges-Mille-Noms se hérissa comme un porc-épic, ses yeux lancèrent des flammes. Il tendit un bras raidi en direction du bloc de soins intensifs.

— Ça, lieutenant, c'est Coyote qui est revenu des enfers ! Que puis-je vous dire de plus ? C'est Coyote !

Le lieutenant lorgna ses deux hommes. L'un d'eux leva les sourcils comme pour dire que Georges-Mille-Noms était peut-être un peu dérangé.

— Qu'en pensez-vous, docteur ? demanda le lieutenant au docteur Weston. Est-ce que c'est un démon indien ? Ou bien tout simplement un phénomène médical des plus curieux ?

Bien que très secouée par ce qu'elle avait vu dans le bloc de soins intensifs, elle répondit :

— C'est un cas limite. Ça ne peut être que ça. Je n'ai jamais rien vu de pareil mais nous ne pouvons pas le tuer.

— A supposer que... commença le docteur Jarvis.

— A supposer que rien du tout ! interrompit-elle. Jim, c'est le phénomène médical le plus étrange que nous ayons jamais vu ! C'est comme si des enfants siamois étaient créés sous nos yeux. Nous ne pouvons pas le détruire maintenant. Pas question !

Je m'interposai.

— Docteur Weston, vous n'avez pas vu Bryan Corder blessé ! Vous n'avez pas vu les yeux de Dan Machin allumés comme ceux d'un démon ! Vous ne pouvez pas dire cela ! Quoi que ce soit, démon ou pas, nous devons veiller à ce qu'il ne tue personne d'autre.

Le docteur Weston allait me répondre mais elle n'en eut pas l'occasion. Ce qui arriva alors se passa comme un accident de la route. J'en eus une vision trouble mais si rapide qu'il me fut difficile de comprendre de quoi il s'agissait. J'en ai encore deux ou trois souvenirs horribles qui resteront, je le crains, à jamais imprimés dans ma mémoire.

Jim cria soudain :

— *Ca vient par ici !*

Et comme nous nous retournions vers le bloc de soins intensifs, il y eut une rafale de verre brisé et le panneau vitré tomba en mille morceaux dans la pièce comme une grêle de coups de rasoir. Un des flics s'effondra, le visage haché comme du steak tartare, tandis que l'autre se détournait en se couvrant les yeux des mains. Mais le sang coulait déjà entre ses doigts ! J'eus les joues balafrees par les éclats de verre scintillant, mais ce n'étaient pas tellement ces éclats qui m'effrayaient.

C'était l'apparition de Coyote. Il avançait comme une gigantesque mante religieuse, avec son crâne au rictus figé surmontant son tronc informe et ses quatre bras écartant sans hésitation les débris de la vitre.

Puis il y eut aussi la chaleur. Une chaleur torride et épouvantable. Il devait faire au moins trente-cinq degrés dans la salle de soins intensifs. Et un vent sec et ardent se mit à gémir et à mugir en surgissant par la fenêtre cassée.

Le lieutenant Stroud saisit son revolver et tira deux coups en direction du monstrueux Coyote. Mais le démon l'empoigna et le lança en travers de la pièce en lui brisant le dos contre le mur. Son arme glissa dans le tas de verre brisé.

Le docteur Jarvis hurla :

— *John ! Retenez-le !*

Mais je savais qu'il n'y avait pas moyen de retenir cette chose. J'ouvris violemment la porte en hurlant :

— Arrêtez ! Sortez d'ici, pour l'amour de Dieu !

Georges-Mille-Noms, les mains au-dessus de la tête, sortit à quatre pattes aussi vite que possible. Le docteur Weston le suivit, puis moi ainsi que Jim. Le flic aux yeux ensanglantés essaya d'aider le lieutenant Stroud mais le démon lui donna une raclée et le flic hurla en titubant faiblement vers la porte.

— *Je brûle*, gémit-il. *Tirez-moi de là ! Pour l'amour de Dieu, je brûle !*

Jim se précipita vers lui, le flic ouvrit la bouche et une coulée de flammes bouillonnantes jaillit d'entre ses lèvres. *Il brûlait à l'intérieur !* Son estomac et ses poumons étaient en feu et, chaque fois qu'il essayait d'appeler à l'aide, une monstrueuse décharge de flammes s'échappait de sa bouche comme d'une cheminée.

— John ! Une couverture ! Trouvez-moi une couverture ! cria le docteur Jarvis.

Mais il était trop tard. Le flic dévala le corridor sur les genoux en laissant des traces de sang brûlé sur le mur. Puis il s'effondra et resta immobile. Enfin, sous nos yeux horrifiés les flammes qui brûlaient à l'intérieur de son corps s'échappèrent petit à petit, en roussissant d'abord, puis en mettant véritablement le feu à son uniforme par l'intérieur. Les flammes englo-

bèrent finalement tout son corps et il se consuma sur la moquette du couloir comme un de ces bonzes se suicidant par le feu.

Il y eut une autre poussée d'air brûlant en provenance de la chambre et comme une sorte de grognement, un grondement, le bruit d'une bête démoniaque déterminée à nous détruire. Puis le lieutenant Stroud émergea miraculeusement de la pièce, en roulant de côté dans notre direction. Il haletait comme un athlète qui aurait voulu tester son seuil de résistance.

Georges-Mille-Noms et le docteur Jarvis s'agenouillèrent à côté de lui.

— Ça va, ça va, leur dit-il en essayant de se lever. J'ai le dos brisé mais je crois que ça va aller. Sortons d'ici, pour l'amour de Dieu. Cette chose est devenue folle !

— Elle n'est pas folle ! C'est son comportement normal, dit le sorcier. Il va nous détruire et nous dévorer sans que nous puissions faire quoi que ce soit.

Le lieutenant Stroud se remit péniblement sur pied en gardant les yeux fixés sur la sombre embrasure de porte où se cachait Coyote.

— Eh bien ! vous ne pouvez peut-être rien faire, vous, monsieur le sorcier, mais moi, je sais ce que je vais faire. Ce... cette chose nous a déclaré la guerre, eh bien, si elle veut la guerre, elle l'aura, nom de Dieu !

Georges-Mille-Noms retint le lieutenant par le bras.

— Je vous en prie, lieutenant. Vous n'avez pas affaire à la Créature du Lac Noir. Non. Ni les bombes ni les gaz lacrymogènes ne peuvent blesser Coyote. Tout ce que vous pouvez faire, c'est de...

Ses mots furent noyés dans un grondement qui ébranla tout l'immeuble. Des morceaux de porte, des lambeaux de tapis, des fragments de plâtre ainsi qu'une intense chaleur qui puait la bête et la mort s'abattirent sur nous. C'était Coyote qui partait à la recherche de son sang, à la recherche de son visage, Coyote qui venait nous massacrer. C'était Coyote, le démon de la vengeance et de la peur !

## CHAPITRE V

J'étais à peine conscient. Un morceau de montant de porte m'avait atteint à la tête, du côté gauche et mes jambes s'étaient effondrées sous moi. J'étais couché, le long du mur du corridor, enveloppé dans des lambeaux de tapis et j'avais l'impression que le monde entier s'écroulait tout autour de moi. L'ouragan brûlant hurlait et rugissait. Des débris tombaient de partout et dévalaient le corridor. Et par-dessus tout ça, comme Coyote s'approchait de moi, j'entendis un bruit semblable à un cri perçant répercuté à l'infini dans des tuyauteries, un funeste cri d'angoisse, un cri de désespoir qui m'effraya encore plus que tout le reste.

Les yeux plissés à cause du vent brûlant, je tentai un regard autour de moi. Je pus voir Georges-Mille-Noms étendu de tout son long contre l'autre mur et le lieutenant Stroud recroquevillé sur lui-même à côté du sorcier. Jim était plus loin. De ses mains, il se cramponnait à ses cheveux roux. Mais je ne parvins pas à distinguer le docteur Weston.

L'air parut s'assombrir. De l'obscurité sortit une chose qui n'avait pratiquement plus rien à voir avec Bryan Corder et Dan Machin. C'était un spectre, un fantôme fait d'une mystérieuse densité, un agglomérat de chairs déformées. Une manifestation accompagnée d'une sorte de lueur négative, une lueur d'ombres profondes ou de pièces lugubres. La chose glissait sombrement le long du corridor. Derrière son crâne au rictus hideux, il n'y avait plus qu'un voile ridé et écoeurant de chair presque sans substance. Le cri se fit plus funeste et plus perçant quand Coyote passa devant nous. Mais un autre son accompagna son passage. *Un battement de peau morte*, comme le bruit flasque d'une toile goudronnée sur le toit d'un entrepôt abandonné. C'était presque intolérable.

Le bruit et le vent semblèrent bourdonner à jamais, puis tout à coup, en relevant la tête, je réalisai que Coyote nous avait

dépassés sans nous faire aucun mal. Je scrutai encore une fois l'espace qui m'entourait, le démon avait bel et bien disparu.

Georges-Mille-Noms murmura sèchement :

— Je pense que ça ira, pour un moment du moins. Il est parti à la recherche de son sang.

— Comment pouvez-vous le savoir ? demanda le lieutenant Stroud.

— Parce que, dans le cas contraire, il nous aurait tués et il aurait pris grand plaisir à violer le docteur Weston. Mais il a besoin de son sang pour rester en vie et s'il ne le trouve pas, en l'espace d'un lever et d'un coucher de lune, il devra retourner aux enfers.

Le lieutenant Stroud se mit debout en se tenant le dos et il s'appuya contre le mur.

— Eh bien ! c'est la première bonne nouvelle de la journée. Il nous suffit donc, pendant vingt-quatre heures, d'empêcher Coyote d'entrer en contact avec des spectateurs innocents et l'histoire sera finie.

Georges-Mille-Noms brossait la poussière de son anorak.

— J'ai bien peur que ça ne soit pas aussi simple que ça, lieutenant. Quoi que vous fassiez, Coyote arrivera à trouver son sang.

— Et son visage ? fis-je. Son visage était sur le heurtoir.

— Il ira également le chercher.

— Mais je viens d'envoyer Jane.

Georges-Mille-Noms me regarda fixement. Ses traits étaient très graves.

— Vous avez envoyé Jane chercher le heurtoir ? C'est bien ça ?

Je paniquai.

— Eh bien, oui, j'ai pensé que s'il n'avait pas son visage...

— Que le Grand Esprit nous préserve ! Si Coyote l'attrape avec cette chose, elle n'aura pas la moindre chance de s'en sortir.

Le lieutenant Stroud s'avança vers nous d'un air impatient.

— Désolé d'interrompre vos sinistres conciliabules, mais que disiez-vous à propos de sang ? A l'heure qu'il est, ce sang

devrait être sous clé à Redwood City, n'est-ce pas, docteur ? Comment Coyote le trouvera-t-il et comment pourra-t-il s'en emparer ?

— Oh, allons ! lieutenant, fis-je d'un air aussi irrité. Coyote vient de briser du verre trempé de soixante-quinze millimètres d'épaisseur !

— Je ne vous ai rien demandé, dit-il sèchement. Je parlais à notre expert en la matière.

— Eh bien, en réponse à votre question, je dirai que Coyote est une sorte de chien prodige. Il a une ouïe et un odorat surnaturels. Selon les vieilles légendes, il aurait été capable de sentir la présence de la Jeune Fille-Ours dans une caverne dont les murs de roc étaient aussi épais que dix lances mises bout à bout. Pour la trouver, il fit sauter la caverne et la moitié de la montagne. Ce fait se serait passé sur le pic Nacimiento, il y a si longtemps que même les souvenirs des Navajo ne remontent pas aussi loin.

— Merci pour ces prévisions optimistes, murmura Stroud d'un air macabre.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? lui demandai-je.

— En tout premier lieu, je vais faire appel au SWAT<sup>2</sup>. Nous allons trouver la chose et lui flanquer une sacrée raclée en échange de ce qu'elle vient de nous faire.

— Lieutenant, intervint Georges-Mille-Noms, je pensais que vous étiez plus raffiné. Au moins, plus raffiné que la majorité des policiers.

— Et qu'est-ce que cela est supposé impliquer ?

Le vieil Indien regarda froidement le détective.

— Toute votre artillerie est inutile. Est-ce que vous traqueriez le renard avec un tank ? Ou un moustique avec une mitrailleuse ? Coyote est trop rusé pour vous, lieutenant, et trop fort, trop insaisissable. Vous devez le traquer comme le faisaient les anciens dieux, en misant sur sa convoitise et sa vanité, pour l'acculer, à force de cajoleries, à manigancer sa propre destruction.

---

<sup>2</sup> SWAT : troupes de choc du sud-ouest des États-Unis. (N.D.E.)

— Vous vous foutez de moi ? Quand je ferai mon rapport, je vais devoir noter les mesures immédiates et décisives que j'ai prises. Je vois déjà la tête du commissaire quand il lira que j'ai misé sur la convoitise et la vanité du fugitif, pour l'acculer, à force de cajoleries, à manigancer sa propre destruction. Non, mais vous m'excuserez !

Le lieutenant alla jusqu'au bureau le plus proche pour téléphoner. Il secoua quelques fois le récepteur et finit par avoir sa communication. Comme il demandait du renfort, Georges-Mille-Noms nous regarda, Jim et moi, en haussant les épaules.

— Il n'est jamais possible d'expliquer quoi que ce soit à un homme blanc.

— Et Jane ? Pouvons-nous faire quelque chose pour l'aider ? demandai-je.

— Bien sûr, répliqua l'Indien. En fait, la meilleure chose que nous puissions faire, vous et moi, pour l'instant, c'est d'aller sceller la maison de Pilarcitos Street au moyen d'incantations excessivement puissantes pour empêcher Coyote d'y pénétrer. Car s'il n'y est pas encore allé, il essaiera d'aller voler le heurtoir et les représentations du mont Taylor et du pic Cabezon.

— Pourquoi ? demanda Jim.

— C'est simple, il veut les cheveux du Grand Monstre. Quand il les aura trouvés, son immortalité sera assurée. Nous ne serons plus jamais capables de le détruire ni de le renvoyer là d'où il vient.

— Parfait, fis-je. Qu'attendons-nous pour y aller ?

Comme nous sortions de l'hôpital, les premiers fourgons et voitures du SWAT arrivèrent en déchirant la nuit de leurs sirènes. Nous allâmes rapidement jusqu'à la Monte-Carlo du docteur Jarvis. Jim baissa le siège avant pour que je puisse m'installer à l'arrière. Il leva les yeux sur le toit de l'hôpital.

— Les oiseaux, ils sont partis.

Georges-Mille-Noms parut prendre la nouvelle avec calme. En s'installant sur le siège avant, à côté du conducteur, il dit :

— Mais bien sûr ! Ils ont suivi Coyote. Ils planent au-dessus de sa tête comme un nuage de tristesse. Parfois, on dirait qu'ils remplissent l'air d'une fumée épaisse, d'autres fois, ils sont

presque invisibles. Les oiseaux sont des créatures étranges et très magiques, docteur Jarvis. Ils ont un esprit de nature surnaturelle que l'homme peut rarement comprendre.

Jim mit le moteur en marche et nous quittâmes l'hôpital. Il était minuit. Une nuit chaude et pâteuse régnait sur les rues de San Francisco. Les lumières de la ville ridaient de leurs étincelles l'air humide et irrespirable. Il était tard mais, comme c'était un samedi soir, on rencontrait encore beaucoup de voitures ainsi que des couples qui se promenaient dans les petites rues en pente.

Dans la 17<sup>e</sup> rue, à hauteur de Dolores Street, je vis tout à coup une fille en chemisier rouge et jean blanc.

— Jim, c'est Jane ! Je suis sûr que c'est elle ! Faites marche arrière !

Il fit demi-tour et remonta la rue. Je regardai frénétiquement par les vitres teintées de la voiture jusqu'à ce que Jane fût en vue. Elle marchait d'un pas ferme et régulier en direction de Mission Street et elle ne s'était même pas retournée sur nous. Le docteur Jarvis klaxonna. Elle s'arrêta enfin, elle fronça les sourcils d'un air un peu perdu et vint vers nous.

Jim sortit de la voiture. Je le suivis prestement. Je passai devant la voiture et pris Jane dans mes bras. Elle était pâle, ses yeux avaient un regard humide de myope mais à part cela, elle avait l'air en parfaite santé.

— Jane, Jane, qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle sourit, mais c'est étrange, elle ne paraissait pas se concentrer.

— Il n'y a rien, murmura-t-elle. Rien du tout.

— Mais pourquoi n'as-tu pas pris un taxi ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Ici ? fit-elle en levant la tête et en me regardant d'un air vague.

— Nous sommes dans la 17<sup>e</sup> rue. Tu étais censée prendre un taxi pour Pilarcitos Street.

Elle se toucha le front comme pour essayer de se souvenir.

— Oh, oui. Pilarcitos Street.

Le docteur Jarvis me repoussa doucement et l'examina rapidement en vrai professionnel. Il lui souleva une paupière avec

le pouce et vérifia son pouls. Elle le laissa faire, silencieuse et passive. Sa seule expression fut un léger froncement de sourcils. Ses yeux fixaient un point éloigné que je ne pouvais deviner.

— Comment va-t-elle ? Elle semble bouleversée.

— C'est peut-être une commotion, constata le docteur Jarvis. Mais ça pourrait également être une forme d'hypnose ou de transe.

— Pensez-vous que Coyote...

— John, je ne sais pas *ce que* je suis supposé penser. L'essentiel est qu'elle soit saine et sauve. Installons-la dans la voiture et allons à Pilarcitos. Là, votre ami indien pourra faire ce qu'il doit pour éloigner Coyote de la maison. Nous conduirons ensuite Jane à l'hôpital.

Georges-Mille-Noms passa la tête par la fenêtre de la voiture.

— En avons-nous encore pour longtemps ? Il faut aller à la maison, au plus vite. Si Coyote y est déjà arrivé, nous n'aurons plus aucune chance.

Nous aidâmes Jane à s'installer sur la banquette arrière, puis nous fîmes demi-tour et reprîmes le chemin de Mission Street et Pilarcitos.

En montant la rue, nous vîmes le 1551 aussi sombre et sinistre que la veille. Les fenêtres ressemblaient à des yeux enfoncés dans un crâne et la peinture rugueuse paraissait encore plus écaillée qu'avant. Comme nous approchions, le docteur Jarvis ralentit et quand il eut arrêté la voiture le long du trottoir d'en face, nous y restâmes une minute en silence.

— Vous pensez que Coyote est là ? dis-je d'une voix peu assurée.

— C'est impossible à dire, répondit Georges-Mille-Noms. Mais s'il y est, nous le saurons bientôt.

— Comment ?

— Il nous tuera.

Jim s'essuya la bouche du revers de la main.

— Mais il se peut aussi qu'il ne *soit* pas là, non ? Il se peut qu'il soit toujours à la recherche du sang de Seymour Wallis.

— Bien sur.

Je regardai Jim. Il me considéra.

— Eh bien ? demandai-je avec une grimace. Il ne se passe rien ici.

Nous sortîmes de la voiture et en fîmes le tour pour aider Georges-Mille-Noms à s'en extraire. Jane resta assise, silencieuse et probablement commotionnée. Nous traversâmes tous trois la rue et observâmes de la grille d'entrée le porche lugubre et les linteaux écaillés du 1551.

— Est-ce que le heurtoir est encore là ? demanda Georges-Mille-Noms. Je vois mal sans lunettes.

Jim et moi scrutâmes l'obscurité. Je crus d'abord qu'il avait disparu, puis je distinguai le sombre reflet du bronze. Coyote était donc toujours à la poursuite de son sang. Provisoirement, nous n'étions pas en danger.

La grille craqua quand nous l'ouvrîmes. En haut des marches, le sorcier examina un bon moment le visage narquois du heurtoir, puis il hocha lentement la tête.

— Si un Indien avait vu cette tête en passant dans la rue, il aurait immédiatement su de quoi il s'agissait. C'est une véritable provocation ! C'est comme si vous mettiez un portrait de Satan sur votre porte. Eh bien, assurons-nous que Coyote ne pourra jamais l'utiliser.

Il sortit une amulette de son coupe-vent. C'était un petit médaillon en or avec un étrange pictographe. Il le tint un moment à deux mains, puis il le porta à son front et, en s'avançant droit sur le heurtoir, il leva la main.

— Coyote, le mauvais, le maudit du Sud-Ouest, murmura-t-il. Cette image est à jamais liée par mes incantations, elle t'est interdite à jamais. Cette image te brûlera, cette image te figera, cette image soufflera sur toi comme le vent du nord. Tu ne pourras jamais toucher cette image, jamais utiliser cette effigie, sans déchaîner sur toi et à jamais la vengeance des grands esprits.

Il y eut un silence. Au loin, un camion prit un tournant dans un fracas de ferraille.

Puis j'entendis tout doucement un sifflement. Comme quelqu'un qui reprendrait son souffle. Juste avant de parler.

Une petite voix insidieuse souffla :

— *Fous.*

Je frissonnai. Je savais qu'il était stupide de trembler comme ça. Mais c'était le heurtoir, oui, le heurtoir en bronze, qui parlait. Ses yeux sauvages rougeoyaient et, ce n'était peut-être que le fruit de mon imagination, mais je suis *certain* qu'il était, cette fois, hérissé de poils et que ses dents étaient aussi féroces et acérées que celles d'un vrai chien ou d'un vrai loup.

Georges-Mille-Noms se tenait très droit. Il était évident qu'il faisait mentalement un effort énorme pour garder le contrôle de la situation. Il se croisa les bras devant la figure, puis traça des deux mains un grand geste de rejet.

— Coyote est un chien qui court dans la nuit. Dans sa voix perçait un accent de dignité et de passion. Coyote est un pleutre et un menteur. Les dieux l'entendent et le savent. Ils te rejettent, ils te rejettent, te rejettent.

Un rire glacial s'échappa du heurtoir.

— *Silence !* cria Georges-Mille-Noms. *Je t'ordonne de te taire !*

On réentendit le sifflement, puis un autre rire hideux.

— *Tu n'as aucun pouvoir sur moi, vieux radoteur,* murmura le heurtoir. *Mon maître va bientôt arriver et alors, nous verrons !* Il fit encore entendre son rire.

La porte d'entrée de la maison s'ouvrit soudain. Puis, elle se referma toute seule avec la même violence.

Mais Georges-Mille-Noms n'avait pas abandonné la partie. Il leva à nouveau les bras.

— Le gel du Nord t'enfermera, le gel du Nord te cassera. Le Coyote des déserts sentira ce froid et il s'en ira, comme le chien qu'il est.

Aujourd'hui encore, je ne parviens pas à croire ce que j'ai vu alors. Mais j'en avais déjà tellement vu cette nuit-là, qu'une bizarrerie de plus ne pouvait plus m'impressionner.

Georges-Mille-Noms pointa son index rigide en direction du heurtoir et un nuage pailleté de glace, un nuage visible en jaillit. La glace se posa sur le heurtoir, le paralysa de ses cristaux blancs, et le sifflement mourut presque immédiatement.

Georges-Mille-Noms garda néanmoins le doigt pointé sur le heurtoir, et la glace devint de plus en plus épaisse. Je sentis le froid, de l'endroit où je me trouvais, à deux ou trois pieds de dis-

tance. Puis sans prévenir, la tête de bronze se cassa et des morceaux de métal gelé se fracassèrent sur le sol du porche.

Georges-Mille-Noms laissa tomber le bras. Il était en nage. Il respirait comme un agonisant. Mais il lui restait assez de présence d'esprit pour donner un coup de pied dans les fragments du heurtoir.

— Un vieux radoteur, hein ? Espèce de charogne, va !

Jim émit un sifflement admiratif.

— C'était étonnant. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Monsieur Mille-Noms, vous devriez faire carrière dans les surgelés !

Je pris Georges-Mille-Noms par le bras.

— Vous avez gagné une manche. Vous avez relevé le défi de Coyote et vous avez marqué un point.

Il hocha la tête.

— Nous n'avons pas encore fini et mes pouvoirs ne sont pas très grands. Docteur Jarvis, avez-vous encore de la place dans votre voiture pour toutes ces gravures du mont Taylor et du pic Cabezon ?

— Pourquoi ? Bien sûr. Mais je pensais que vous alliez simplement poser comme des scellés sur la maison, au moyen de formules magiques ?

Georges-Mille-noms s'essuya le front avec son mouchoir.

— J'aimerais pouvoir le faire, docteur Jarvis. Mais en combattant cette effigie de Coyote, j'ai réalisé que je n'en avais pas la force. Je suis trop vieux, trop faible. Nous allons devoir nous y prendre autrement.

Je poussai la lourde porte d'entrée et nous pénétrâmes avec précaution dans la maison. Les tableaux étaient toujours là.

— D'accord, fis-je. Rassemblez tout ce que vous pouvez et empilez-les dans le coffre à bagages. Et puis, allons-nous-en.

Le travail s'effectua rapidement et en silence. Il nous fallut décrocher les gravures et les dessins et les porter dans le coffre de la voiture de Jim. Il devait y en avoir une bonne soixantaine. Quand nous eûmes terminé, l'arrière de la voiture penchait sous le poids des cadres.

Jane qui était toujours assise sur le siège arrière leva la tête.

— Est-ce que tout va bien ? Je me sens toute drôle.

— Ne vous en faites pas, dit Jim. Nous allons tout de suite vous emmener à l'hôpital pour un check-up.

— Oh, non. Je vais bien, honnêtement. Je pense que je suis tout simplement un peu ébranlée.

— De toute manière, dit Jim, un petit contrôle médical ne pourrait pas vous faire de tort.

Il grimpa dans la voiture et mit le moteur en marche.

— Nous devons trouver un endroit sûr pour ces tableaux, proposa Georges-Mille-Noms. Un endroit assez petit, pour que je puisse aisément le protéger par des formules magiques.

— Que diriez-vous de les mettre chez moi ? suggérai-je. J'ai un appartement minuscule. En vous plaçant derrière la porte d'entrée avec une batte de base-ball, vous pourriez facilement tenir en respect des hordes barbares pendant une semaine.

— Ça m'a l'air bien. Pouvez-vous nous indiquer le chemin ?

Nous nous rendîmes jusqu'à mon immeuble. Là, Sam, mon concierge, nous regarda avec un air de suspicion non déguisée entasser dans l'ascenseur les tableaux du mont Taylor et du pic Cabezon. Au dernier étage, j'ouvris la porte de mon appartement et nous empilâmes les tableaux dans mon petit vestibule, sous le poster de Dolly Parton. Puis je me relevai et brossai la poussière de mes mains.

— O.K. Si nous passions aux formules magiques ?

— J'aimerais bien d'abord boire quelque chose, fit Georges-Mille-Noms.

Dans ma salle de séjour miniature, j'ouvris mon bar en Formica noir décoré de petites paillettes dorées et je nous versai quatre Hiram Walker. Je ne suis pas vraiment amateur de bourbon fabriqué dans l'Illinois, mais c'est tout ce que j'avais. De toute façon, fatigués et secoués comme nous l'étions tous les quatre, nous l'avalâmes comme s'il s'agissait d'un médicament.

— Je vais suspendre ceci à votre porte, me dit Georges-Mille-Noms en sortant de sa poche un petit collier en os.

Ça n'avait pas l'air très particulier. Les os étaient vieux, écornés et décolorés, et s'ils avaient autrefois été peints en rouge et en vert, la peinture avait presque entièrement disparu.

— Ce collier a été porté par notre grand héros, Bouclier Brisé, quand il a escaladé la montagne du Lac aux Sangsues pour y

défier les dieux du tonnerre. D'un point de vue historique, cette pièce a une valeur inestimable. Elle a peut-être bien trois mille ans. Mais sa fonction première était d'être utilisée, c'est pourquoi je veux que vous la gardiez ce soir. Cette relique a beau avoir une valeur énorme pour nous, il est beaucoup plus important en ce moment d'écarter Coyote du scalp du Grand Monstre. Coyote n'osera pas la toucher. S'il le faisait, il attirerait sur lui la colère de Gitche Manitou, le grand esprit en personne.

— Je pensais, remarqua le docteur Jarvis, que Coyote était le genre de démon qui ne craignait pas de défier qui ou quoi que ce soit.

— C'est comme ça, acquiesça Georges-Mille-Noms. Mais comme la majorité des démons vaniteux et paresseux, ses préférences vont à une petite vie tranquille, et la colère de Gitche Manitou suffirait à troubler son plaisir pendant les cinq mille années à venir.

— Son plaisir ? demanda Jim en hochant la tête d'un air incrédule.

— Docteur Jarvis, rappelez-vous que certains démons féroces n'éprouvent pas plus de plaisir à dévorer un être humain que nous à manger un paquet de cacahuètes salées !

Georges-Mille-Noms accrocha le collier à la poignée de la porte d'entrée de mon appartement, puis il murmura quelques paroles incantatoires.

— Je pense que nous sommes tous fatigués, fit-il ensuite. Si nous voulons être frais et dispos demain matin, je suggère que nous allions un peu nous reposer. J'ai demandé à ma bonne de me réserver une chambre au Mark Hopkins. Pourriez-vous me conduire jusque-là, docteur ?

— Certainement, répondit Jim. Et vous, Jane. Puis-je vous déposer chez vous ?

Jane était assise un peu à l'écart dans mon fauteuil préféré, une grande berceuse en osier.

— Non, murmura-t-elle platement. Si John n'y voit pas d'inconvénient, je resterai ici.

— Un inconvénient ? Tu te moques de moi ? Je n'ai plus eu de compagnie féminine dans cet appartement depuis la visite de ma tante Edith, venue d'Oxnard avec un cake de sa fabrication.

Jim me serra le bras.

— Je vous crois, John. Mais il y en a des millions qui ne vous croiraient pas.

Georges-Mille-Noms me serra la main à son tour.

— Je veux vous remercier d'avoir eu assez d'imagination pour voir ce qui se passait réellement. Nous avons au moins une petite chance.

Ils allaient partir quand le téléphone sonna. Je les fis rentrer et décrochai.

— John Hyatt.

C'était le lieutenant Stroud.

— Ainsi, vous êtes chez vous, euh ? Je vous ai cherché. Est-ce que cet Indien est avec vous ?

— Georges-Mille-Noms ? Oui.

Le détective toussota.

— Nous avons eu un petit problème sur l'autoroute de la baie, juste après Millbrae. L'ambulance qui emportait le docteur Crane et le corps de Seymour Wallis a été comme prise en embuscade.

— Une embuscade ? Tendue par Coyote ?

Le lieutenant Stroud soupira d'un air irrité.

— Bon, appelez-le comme ça, si vous voulez. Le conducteur de l'ambulance dit qu'il roulait tout à fait normalement quand cette espèce de monstre gigantesque s'est tout à coup trouvée devant lui. Il est le seul rescapé. Je suis désolé, mais le docteur Crane est mort. Carbonisé, tout comme mon planton de service.

Je posai la main sur l'écouteur.

— Je suis désolé, Jim. Le docteur Crane est mort. Coyote a attrapé l'ambulance juste après l'aéroport.

Avec un sérieux de pape, Georges-Mille-Noms demanda :

— Et le sang ? A-t-il pris le sang ?

— Monsieur Mille-Noms désire savoir si Coyote a pris le sang, demandai-je à l'officier de police.

Le lieutenant Stroud s'éclaircit la gorge.

— Dites-lui qu'on a retrouvé Seymour Wallis dans la baie une demi-heure plus tard. Il était si blanc et vide de sang que le type qui l'a sorti de l'eau a cru tout d'abord avoir trouvé un requin mort.

— Ça y est, alors. Que pouvons-nous encore faire ? Avez-vous la moindre idée de l'endroit où se trouve Coyote ?

— Nous avons lancé un message-radio et le SWAT passe en revue toutes les cachettes possibles. Mais si vous voulez mon avis, la situation est désespérée.

— Merci, lieutenant, fis-je en raccrochant.

Dans le petit matin encore trouble qui s'infiltrait faiblement dans mon living-room, Georges-Mille-Noms me parut fatigué et tout voûté. Il passa ses doigts noueux dans ses cheveux blancs.

— Espérons que nous ne perdrons pas cette manche, mes amis. Si Coyote se met en action, il y aura un carnage indescriptible.

Tout à coup, Jane leva les yeux et sourit. Je me rappelle encore comme ce sourire était étrange. Mais il n'y avait pas de quoi sourire, que diable !

J'installai un lit de fortune pour Jane sur le divan. J'étais trop fatigué et trop déconcerté pour songer à la séduire. De plus, Jane était tellement silencieuse et si repliée sur elle-même que j'aurais pu hurler de toutes mes forces : « On fait l'amour ? » sans obtenir d'autre réponse qu'un petit : « Plaît-il ? »

Elle s'enveloppa dans une couverture et s'endormit presque aussitôt. J'éteignis les lumières de l'appartement et tirai les tentures, mais je n'avais pas grande envie de me coucher et de fermer les yeux. J'allai dans le hall d'entrée examiner quelques gravures du mont Taylor. Les verres des cadres étaient tout poussiéreux et tout souillés et la plupart des gravures étaient méchamment maculées, mais en les examinant de près, on trouvait une mention au crayon au bas de chacune d'elles : *Le mont Taylor vu de la montagne de la Vigie* ou *Le mont Taylor vu de San Mateo*. On trouvait des annotations similaires au bas des représentations du pic Cabezon : *Le pic Cabezon vu de San Luis*.

Je rentrai dans le living sur la pointe des pieds et y pris mon atlas routier *Rand McNally*. Puis je me glissai dans la cuisine et fermai la porte derrière moi. Je dépliai la carte sur la table et entassai tout autour un maximum de gravures du mont Taylor et du pic Cabezon. Je posai une feuille de papier transpa-

rent sur la carte et avec mon stylo, je me mis à marquer sur le calque les endroits d'où chaque vue des deux montagnes avait été dessinée.

Pour rester éveillé, je fumai au moins un demi-paquet de cigarettes et je me fis une grande tasse de café noir. J'étais toujours là quand le soleil vint heurter avec force la fenêtre de la cuisine et que huit heures sonnèrent à l'horloge de la salle de séjour.

A neuf heures, j'avais relevé pratiquement tous les points de vue. Je pris le papier-calque et admirai le dessin formé par toutes les petites croix dont je l'avais parsemé. Je ne pouvais vraiment pas en imaginer la signification, toutes ces petites croix me paraissaient former un dessin incompréhensible, mais je supposais que Georges-Mille-Noms me donnerait certainement des éclaircissements à ce sujet.

Je fourrai le papier dans la poche de mon pantalon et je remis le percolateur en marche. J'allumai le petit téléviseur noir et blanc que ma mère m'avait offert pour Noël. Après un spot publicitaire pour des sucreries et un autre pour une espèce de catapulte en plastique permettant aux enfants d'envoyer leur *Action Man* par-dessus la haie du voisin, je tombai sur un bulletin d'informations. On parlait de l'ambulance et du rapt de Seymour Wallis.

« Le SWAT de San Francisco est toujours à la recherche du kidnappeur-vampire qui a attaqué hier une ambulance se rendant à la clinique de Redwood City en provenance de l'hôpital de la Fondation Elmwood et volé le cadavre d'un ancien ingénieur de la ville, monsieur Seymour Wallis. Le kidnappeur, que les détectives qui s'occupent de l'affaire nous décrivent comme un être "armé et excessivement violent", a mortellement blessé le docteur Kenneth Crane qui accompagnait le corps, ainsi que Miguel Corralitos, un infirmier âgé de vingt-sept ans. Le corps de monsieur Wallis a été retrouvé dans la baie, au large de Millbrae, par un pêcheur très matinal. Jusqu'ici, la police ne connaît pas les raisons qui ont poussé le kidnappeur à voler ce cadavre mais elle nous promet des nouvelles fraîches sous peu. »

Après cela, ils se lancèrent dans un reportage sur la maladie des oranges dans une exploitation fruitière du sud de la Cali-

fornie et j'éteignis le téléviseur. Ainsi, Coyote était toujours libre, mais je ne parvenais pas à imaginer quelle forme il pouvait avoir prise ni où il pouvait bien être. Que peut faire, pendant la journée, un démon horrible à faire peur ? Je ne le voyais pas très bien écumer les rues de San Francisco, surtout avec le lieutenant Stroud et les patrouilles du SWAT le suivant à la trace. Si toutefois il laissait des traces...

Le percolateur se mit à gargouiller et me tira de ma rêverie. J'allumai une cigarette et contemplai un moment l'arrière des immeubles d'habitation entourant le mien. On était dimanche. Sur une échelle de secours, une jeune fille enceinte en robe chasuble se brossait les cheveux dans le soleil du matin. Je me mis à tousser et souhaitai pouvoir arrêter de fumer. Bien qu'à ce moment-là cela ne me parût pas présenter énormément d'intérêt. Si le cancer ne m'attrapait pas, Coyote s'en chargerait probablement.

Le téléphone sonna. Je décrochai.

— John Hyatt à l'appareil.

C'était Georges-Mille-Noms qui appelait du Mark Hopkins.

— Avez-vous bien dormi ?

— Pas du tout. J'ai passé le reste de la nuit à reporter sur une carte les points de vue du mont Taylor et du pic Cabezon.

— Est-ce que cela semble intéressant ?

— Eh bien, ça se pourrait. Mais il faut un interprète valable. Moi, j'ai toujours été avant-dernier en trigonométrie, et uniquement parce que j'avais des crayons mieux taillés que le type qui était dernier.

— Voulez-vous venir jusqu'ici ? Si vous laissez le collier sur votre porte, votre appartement est en sécurité.

— Vous en êtes sûr ?

— Bien sûr que j'en suis sûr. De toute façon, Coyote doit probablement se reposer à l'heure qu'il est, il intègre son sang à son système.

— Je me demandais justement où allaient les démons pendant la journée.

— Les démons sont des créatures de l'ombre. Leurs pouvoirs faiblissent à la lumière du soleil. Il y a donc gros à parier

que Coyote se terre dans une maison abandonnée ou dans une canalisation souterraine ou encore, qu'il soit allé au 1551.

— Est-ce que cela ne vaudrait pas la peine d'essayer de se débarrasser de lui en plein jour ?

— John, quand je dis que ses pouvoirs sont affaiblis, je ne veux pas dire qu'il n'en a plus. Si nous nous approchons de cette créature, nous sommes des hommes morts. Voilà les faits.

— Merci pour ces nouvelles réconfortantes. Je viendrai donc chez vous dans, disons, une demi-heure. Je veux d'abord prendre une douche. J'empeste.

— D'accord, fit-il, et n'oubliez pas d'apporter la carte que vous avez décalquée.

J'allais lui dire : « Vous pensez bien ! » mais les mots moururent sur mes lèvres. La porte de la cuisine s'était entrouverte et il y avait, dans l'autre pièce, quelque chose qui me regardait. Je vis un scintillement d'yeux très noirs et une forme encore plus sombre. C'était comme si le monde avait disparu sous mes pieds, tous les nerfs de mon corps vibrèrent comme tendus par une peur effrayante.

— Avez-vous entendu ce que je viens de dire ? demanda la voix grêle et lointaine de Georges-Mille-Noms.

— Attendez ! Il y a quelque chose derrière la porte. Je ne sais pas ce que c'est. Attendez !

— Quelle porte ?

— La porte de la cuisine. La porte de la cuisine, c'est...

La porte s'ouvrit avec violence dans un éclat de bois et de gonds brisés. Je poussai un cri perçant et tombai de ma chaise. Puis je me dirigeai à quatre pattes vers le tiroir de l'évier, là où je rangeais mes couteaux. Ce dont j'avais besoin à cet instant, c'était d'une protection immédiate.

La bête entra comme un raz de marée de fourrure noire. C'était un ours, un grizzly adulte, qui faisait près de quatre cents livres de poils, de muscles et de griffes courbées et vicieuses. Il se heurta lourdement aux meubles de cuisine. La télé, le percolateur et l'étagère à épices se fracassèrent sur le sol. L'ours se retourna en grognant d'un air mauvais. J'ouvris le tiroir si vite et si violemment qu'une avalanche de couteaux, fourchettes, vide-pommes et râpes tomba par terre.

Je me baissai, attrapai mon plus grand couteau de cuisine et allai aussi vite que possible jusqu'à la porte fracturée. L'ours s'arrêta et grogna de nouveau. C'est alors que je l'examinai vraiment pour la première fois.

C'était plus qu'une bête énorme aux poils durs et à l'odeur forte. La bête avait un visage blanc, très pâle, aussi pâle que celui d'une femme. Mais ses dents jaunâtres se déchaussaient à chaque grognement. Je regardai fixement la bête pour essayer de comprendre ce que c'était, ce que ça pouvait bien être. J'étais si décontenancé et si horrifié que je ne saisis pas tout de suite : je ne pouvais pas me faire à l'idée de l'existence de cette bête terrifiante.

*C'était Jane. Les yeux avaient beau être durs et féroces, c'étaient les siens. Le visage était son visage. L'étrange statuette de la rampe d'escalier de Seymour Wallis avait pris vie et c'était elle...*

— Jane... murmurai-je.

Elle ne répondit pas, elle grogna en s'avancant implacablement vers moi, en griffant le sol de la cuisine. De la salive coulait de ses dents pointues. Elle avait une expression de haine aveugle et animale.

— Jane, écoute ! m'écriai-je d'une voix rauque en essayant de battre en retraite vers la porte. Je voyais ses muscles bouger sous sa fourrure rugueuse et brillante et je savais qu'elle allait de nouveau m'attaquer et qu'elle ne raterait probablement pas son coup.

Du téléphone tombé par terre venaient toujours des « *John ? John ? Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?* »

Il y eut un flamboiement de griffes acérées quand la Jeune Fille-Ours s'élança vers moi avec la force d'une énorme voiture noire. Je sais que j'ai poussé un cri, mais c'était un cri agressif cette fois, un cri de désespoir, le « Banzai » qu'on vous apprend à hurler à l'armée pour sécréter de l'adrénaline.

Au moment où l'ours géant bondit sur moi, je levai le bras et lui envoyai un solide coup de couteau en pleine figure. Sans grand succès. La force de l'élan de la Jeune Fille-Ours me plaqua au mur et nous tombâmes ensemble par terre, dans une affreuse étreinte de sang, de poils et de griffes. Je pense avoir été

complètement sonné pendant un moment et presque écrasé par le poids de la bête, puis je parvins à pousser un peu la masse de poils qui me bloquait le bas du corps et à me glisser plus loin.

Je crus d'abord qu'elle était morte. Le couteau l'avait frappée au visage, du côté gauche. Elle portait au front une profonde entaille en V, toute sanglante. Son œil gauche était très amoché. Mais c'était la rapidité de son élan plus que mon propre coup qui en était responsable, car je n'aurais jamais pu frapper avec une telle force. Je m'agenouillai auprès d'elle en tremblant et en vomissant mes dernières tasses de café.

Elle ouvrit l'œil droit et me regarda. Je me levai nerveusement et m'éloignai de ces griffes et de ces dents. Elle sourit. Une sorte de rictus amer et béat.

— *Maintenant mon maître te traquera, murmura-t-elle. Il a attendu si longtemps sa splendide Jeune Fille-Ours et regarde un peu ce que tu en as fait ! Mon maître te poursuivra et il te fera mourir de la mort la plus horrible qui soit.*

— Jane ? hurlai-je d'une voix empâtée.

Mais ce visage avait beau ressembler à celui de Jane, il n'y avait rien dans l'esprit de cette créature qui me rappelât Jane ou les sentiments qu'elle avait pour moi. Elle était là, pantelante et ensanglantée, et elle allait de nouveau me poursuivre, ce n'était qu'une question de temps.

— Allô ? Allô ? John ! entendait-on au téléphone.

Je ramassai l'appareil.

— Je suis là, Georges. Pour l'instant, ça va. La Jeune Fille-Ours est ici. C'est Jane. La Jeune Fille-Ours, c'est Jane !

— Filez, au plus vite. Tant que vous le pouvez encore !

— Elle est blessée. Je l'ai frappée avec un hachoir à viande.

— Ça ne fera pas plaisir à Coyote. Écoutez-moi, prenez vos cartes en vitesse et mettez les voiles.

— *Mettre les voiles ? Ça fait un bout de temps que je n'ai plus entendu dire ça !*

— John, vous devenez hystérique ! Foutez le camp de là !

En trébuchant et en chancelant, je ramassai mon Rand McNally et mon portefeuille et enjambai les jambes secouées de convulsions de la Jeune Fille-Ours. Elle fit rouler le globe de ses yeux pour suivre mon mouvement et elle murmura :

— Coyote t'attrapera. N'aie crainte.

Je sortis de l'appartement, vérifiai si le collier était toujours bien attaché à la poignée de la porte d'entrée et me dirigeai vers l'ascenseur avec des jambes comme du coton. Dans la rue, je hélai un taxi. Quand nous fûmes au beau milieu du trafic, je fus pris de nausées.

Je tapotai le conducteur sur l'épaule.

— Ouais ? fit-elle.

— Excusez-moi. Je crois que je vais vomir.

Elle se retourna et me regarda fixement, la cigarette au bec.

— Monsieur, vous n'êtes pas dans un de ces avions de merde. Y'a pas de sacs en plastique ici.

— Que me suggérez-vous de faire ? lui demandai-je tout en nage.

Elle s'engagea à soixante à l'heure dans une rue transversale en faisant sauter et rebondir la suspension du taxi.

— Avalez ! fit-elle en mettant ainsi un terme à la discussion.

Les Peaux-Rouges sont peut-être des maîtres de l'ascèse et du contrôle de soi, mais ce matin-là, quand j'entrai dans sa chambre au Mark Hopkins, Georges-Mille-Noms ne put s'empêcher de serrer ma main dans les siennes et de nous servir à tous deux un grand verre de Jack Daniels.

— C'est un cauchemar ! Toute cette histoire est un vrai cauchemar, dis-je.

Il portait un peignoir en satin rouge et des pantoufles brodées de perles. On aurait cru un acteur prêt à jouer dans un western financé par Liberace.

— C'est l'erreur à ne pas commettre. Si vous pensez que c'est un cauchemar, vous allez fermer les yeux à tout ce qui arrive en espérant vous réveiller. Mais vous êtes éveillé, John, tout ceci se passe réellement.

— Mais, nom de Dieu, comment se peut-il qu'une fille que je connais, une fille que j'ai aimée et que j'aime encore, bon sang, se change en créature comme... comme ça ?

Le vieil Indien posa ses lunettes sur le poste de télévision. Le son était coupé mais on voyait un acteur local démontrer les vertus d'une pâte dentifrice.

— Elle était un *ours*, Georges. Elle avait des poils partout, sauf sur le visage. Elle ne m'a même pas reconnu. Elle a foncé sur moi comme une locomotive et elle m'aurait tué si je lui en avais laissé la moindre chance.

Georges-Mille-Noms s'assit sur le bord de son lit. Le lit n'avait pas l'air défait mais j'avais entendu dire que des Indiens bien entraînés pouvaient dormir debout. Ce n'était peut-être qu'un récit apocryphe mais je m'imaginai très bien Georges-Mille-Noms debout dans un coin, les bras croisés, ronflant de la sorte toute la nuit.

— Entre le moment où vous l'avez envoyée chercher le heurtoir et le moment où nous l'avons trouvée dans la rue, Coyote a dû l'assaillir.

Fougueusement, je bus une bonne rasade de bourbon.

— L'assaillir ? Je ne comprends pas.

Georges-Mille-Noms me regarda d'un air soucieux. Je commençais à penser que si j'avais jamais pu me choisir un père, ça aurait été cet homme. Il était compatissant et compréhensif mais également cynique et sage et on savait que tout ce qu'il dirait serait la vérité, la vérité du bon Dieu. Ou de Gitche Manitou.

— Coyote est le plus lascif de tous les démons. Il l'a probablement violée. Il y a une vieille chanson navajo qui raconte la rencontre de Coyote et d'une jeune fille dans la montagne. « Un jour, alors qu'il se promenait dans un défilé montagneux, Coyote rencontra une jeune fille. Qu'as-tu dans ton sac ? lui demanda-t-elle. Des œufs de poisson, répondit Coyote. Puis-je en avoir ? demanda la jeune fille. A condition que tu fermes les yeux et que tu lèves ta robe. Elle fit comme il disait. Plus haut, dit Coyote en s'avançant vers la femme. Reste tranquille le temps que j'arrive. Je ne peux pas, dit-elle, il y a quelque chose qui rampe entre mes jambes. Ne t'en fais pas, dit Coyote, c'est un scorpion, je vais l'attraper. La femme laissa retomber sa robe : Tu n'as pas été assez vite, dit-elle, il m'a piquée. »

Il avait récité cette histoire d'une voix monotone. Quand il eut fini, il leva les yeux sur moi.

— Vous voyez ? Il est aussi rusé que brutal. Quand je dis qu'il l'a assaillie, je veux dire qu'il l'a séduite.

C'était incroyable.

— Cette chose, cette chose que nous avons vue hier soir, *cette chose* a eu des rapports sexuels avec Jane ?

Georges-Mille-Noms acquiesça.

— Très probablement. Selon les légendes, ce n'est qu'après que Coyote lui avait rempli l'esprit des pires idées malsaines, que des poils et des griffes poussèrent sur le corps de la Jeune Fille-Ours. Je suis désolé, John, mais si nous voulons détruire cette chose, nous devons regarder les faits en face.

— Oh ! bien sûr.

Je me sentis aigri et tout retourné. Mais pourquoi Jane, Bon Dieu ! N'y avait-il pas assez d'autres filles ? Si je n'avais pas été si bête, je ne l'aurais pas envoyée chercher ce foutu heurtoir et il ne lui serait peut-être rien arrivé. Georges-Mille-Noms gagna la fenêtre. Il examina la ville de San Francisco à travers les rideaux de la chambre d'hôtel.

— John, murmura-t-il, je comprends que cela vous touche personnellement mais vous devez comprendre qu'il s'agit d'un combat à la vie et à la mort.

J'essayai de sourire.

— Ça dépend la vie de qui.

Il secoua la tête.

— Non, pas la vie *de qui* mais combien de vies. Il y a des gens, des milliers de gens dans cette ville, John, et Coyote peut se livrer à un sinistre carnage. Si on ne l'attrape pas, ces rues ressembleront à un abattoir. Nous n'aurons même pas le temps de réaliser ce qui se passe. Coyote est un tueur fou, John, il frappe à l'aveuglette. C'est un maniaque, plus dangereux que tous les autres. La seule façon de le détruire maintenant, c'est de trouver sa trace et de nous assurer qu'il ne récupérera en aucun cas les cheveux du Grand Monstre.

— Mais les gravures sont dans mon appartement.

— Vous avez scellé la porte avec le collier ?

— Évidemment.

— Eh bien, la Jeune Fille-Ours ne peut en sortir et Coyote ne peut y entrer. Du moins, espérons-le.

J'allumai une cigarette. Elle avait aussi mauvais goût qu'un pied de métallurgiste hongrois mais j'en avais besoin pour me raffermir les nerfs.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ?

Le sorcier se frotta le menton.

— Je pense que nous devrions essayer de découvrir où se trouvent les cheveux du Grand Monstre. Puis nous nous attaquerons à la Jeune Fille-Ours. Elle est assez féroce mais je crois avoir des sorts suffisants pour la retenir. Après tout cela, nous nous attaquerons au gros morceau : Coyote en personne.

— Eh bien, j'espère que nous serons encore en vie à la fin de la journée !

Georges-Mille-Noms sourit.

— Les Indiens Costanoa qui vivaient ici avant l'arrivée des Espagnols avaient une prière qui commençait par ces mots : « Quand le soir tombera, donne-nous la petite obscurité et non la grande. »

J'étais mon atlas routier sur la table et je sortis le papier-calque tout chiffonné que j'avais péniblement jalonné de petites croix le matin même. Nous plaçâmes le calque sur la carte et Georges-Mille-Noms l'examina d'un œil sceptique, à la manière d'un expert en art. Il renifla de temps à autre. Ses lèvres murmuraient en silence comme il localisait les endroits, villages et montagnes. Après un moment, il se laissa retomber en arrière sur le divan et fronça le front comme s'il se concentrait profondément.

— Et alors ?

Il y jeta un dernier coup d'œil.

— C'est une disposition inhabituelle des points de vue, tout à fait différente des pictographes que faisaient habituellement les Indiens pour localiser des points d'eau. En regardant ici, vous voyez que le dessin est constitué de courbes symétriques. Eh bien, ça ne se trouve jamais sur les cartes du désert que traçaient les Navajo ! Le temps était trop précieux et l'environnement trop inhospitalier pour cela. On faisait ces re-

présentations où on pouvait et on ne s'embarrassait pas de symétrie.

— Et alors, qu'est-ce que cela prouve ? Que ces représentations ne sont pas authentiques ?

Georges-Mille-Noms hocha la tête.

— Non. Nous sommes certainement dans la bonne direction. Le fait qu'il y ait ici un dessin est significatif en lui-même. Il nous faut maintenant trouver la signification de ce motif.

— Comment ça ?

Le sorcier prit la feuille de papier-calque et la tint à la lumière devant la fenêtre.

— Eh bien, j'ai l'impression que ce que nous voyons ici n'est pas une carte normale. Ces représentations du mont Taylor et du pic Cabezon avaient une signification magique parce que c'était le repaire du Grand Monstre, mais j'en viens à me demander si les cheveux du Grand Monstre sont cachés dans les environs de ces endroits ou bien tout à fait autre part.

Il traversa la pièce et ouvrit sa valise en peau de porc. Il revint vers la table avec une petite fiole en verre contenant un produit qui ressemblait à de la poussière noire.

— J'espère que le surnaturel ne vous embarrasse pas, fit-il.

— Pourquoi donc ?

— Parce que... vous êtes un homme blanc. Et il y a longtemps que les Blancs ont oublié la vraie signification du surnaturel.

Moi qui venais de courir de grands risques à cause de la théorie bizarre de Jane à propos de Coyote et du Grand Monstre, moi qui avais roulé toute la nuit pour amener Georges-Mille-Noms à San Francisco, je trouvai pénible d'entendre suggérer que je n'étais qu'un Blanc sectaire. Mais je me contentai de dire :

— Un jour, les Indiens découvriront que tous les visages pâles ne sont pas des barbares sans cervelle.

Georges-Mille-Noms leva un sourcil.

— Les Indiens qui resteront !

Nous en restâmes là dans notre discussion. Avec la menace de Coyote qui pesait sur nous, ce n'était pas le moment de faire un grand numéro à la Wounded Knee. Mais je savais que si nous

sortions vivants de cette aventure, j'aurais un jour avec Georges-Mille-Noms une sérieuse conversation à ce sujet. L'horrible réincarnation de Coyote m'avait fait réaliser, pour la première fois de ma vie, que l'Amérique n'était pas *notre* pays, que ce n'était pas un pays de Blancs, pas du tout. Les Espagnols n'étaient arrivés à San Francisco qu'en 1775 et avant leur arrivée, pendant tous les siècles qui avaient précédé cette arrivée, la science indienne et la magie indienne avaient fait de ce pays ce qu'il était. Il y avait des démons et des fantômes dans ces collines, mais ce n'étaient pas des démons blancs et ils se souciaient bien peu des pauvres pouvoirs magiques de l'homme blanc.

Je regardai le sorcier ouvrir la petite fiole et en verser une poudre bleu-gris sur ma carte en papier-calque. Il souffla doucement et murmura quelques mots. Et, sous mes yeux, la poussière glissa sur le papier, comme de la limaille de fer attirée par un aimant. En l'espace de quelques secondes, la poudre avait dessiné un ensemble de courbes qui correspondaient aux croix que j'avais marquées au crayon en reportant les points de vue de toutes les gravures originales.

Il étudia le motif, puis il sourit.

— Eh bien, on dirait que les miracles ne s'arrêtent jamais.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Il me montra le motif d'un doigt boudiné.

— C'est un symbole très ancien. Et quand je dis « ancien », je veux dire qu'il y a presque autant de rapport entre ce symbole et les langues indiennes actuelles qu'entre le moyen anglais et l'américain moderne. C'est très difficile à exprimer avec exactitude, cela signifie en substance : « L'endroit que vous verrez un jour du côté nord du tipi de la bête. »

Je clignai des paupières.

— Vous savez, ça ne m'avance pas plus.

Georges-Mille-Noms me regarda attentivement.

— C'est pourtant très clair. Le tipi de la bête, c'est le 1551, Pilarcitos Street, vous vous rappelez comment nous avons obtenu six-six-six. Le côté nord indique tout simplement la vue qu'on a du sommet de la maison, en faisant face au nord. Ce que

l'on voit de ce point culminant, c'est l'endroit où sont cachés les cheveux du Grand Monstre.

— Et alors, pour l'amour de Dieu, qu'attendons-nous pour y aller ?

— Donnez-moi trois minutes, le temps de prendre un bain et de m'habiller, insista Georges-Mille-Noms. Pendant ce temps, vous pourriez téléphoner au docteur Jarvis et lui dire où nous nous rendons. S'il a le temps, il voudra probablement nous accompagner.

Le vieil Indien alla se faire couler un bain. Je m'assis sur le bord du lit, composai le numéro de la Fondation Elmwood et demandai à parler au docteur Jarvis.

— Je suis désolée, monsieur, répondit la réceptionniste. Le docteur Jarvis est absent pour le moment.

— Y a-t-il moyen de le joindre ?

— Je ne sais pas. Il est sorti il y a une vingtaine de minutes avec une jeune dame.

— Très bien, fis-je en soupirant. Pouvez-vous lui laisser un message ? Dites-lui que John Hyatt a téléphoné.

— Oh, c'est vous, monsieur Hyatt ! Dans ce cas, je peux vous dire où il est allé. Il est parti avec cette jeune dame, vous savez, votre amie.

— Que dites-vous ?

— Une jeune fille très jolie, avec de longs cheveux, Mlle Torresino.

Je restai un moment sans savoir que dire ni que faire. J'avais la gorge sèche et je sentais revenir les nausées, comme si j'avais mangé trop de petits biscuits japonais aux algues. Je posai la main sur le téléphone et criai :

— *Georges !*

Le sorcier apparut à la porte de la salle de bains, enveloppé d'une serviette-éponge.

— Je viens d'appeler l'hôpital. Ils disent que Jim est parti il y a une vingtaine de minutes, avec Jane.

— *Quoi ?*

— C'est ce qu'ils disent.

Il se mit à se sécher rapidement.

— Dans ce cas, nous devons agir très vite. Si Jane a réussi à sortir de votre appartement, Coyote doit savoir où trouver les cheveux du Grand Monstre. Tous les tableaux étaient bien là, c'est sûr ?

— Mille fois merci, dis-je en raccrochant le téléphone. Puis je demandai au sorcier : Qu'est-il arrivé ? Je croyais que le collier devait la garder enfermée ?

Georges-Mille-Noms enfila un short américain à fleurs puis il s'assit sur le lit pour mettre un pantalon de toile bien repassé.

— Le collier n'était pas une garantie. Elle a pu trouver un moyen pour le faire tomber, en secouant la porte par exemple. Ou une femme de ménage a pu l'enlever. A moins que Coyote ne soit venu jusque-là et n'ait persuadé quelqu'un de l'enlever.

— Mais, Georges, en admettant que ça se soit passé comme ça, elle est un *ours*. Comment peut-elle se promener en ours dans la rue, nom de Dieu ?

Il laça ses chaussures et prit un élégant blazer bleu.

— Elle est un ours et elle n'est pas un ours. Les poils, les dents et les griffes ne sont que les manifestations physiques du mal que Coyote a insufflé dans son esprit. Mais ces signes ne doivent pas nécessairement apparaître tout le temps. La Jeune Fille-Ours est une sorte de Dr. Jekyll et Mr. Hyde. Elle change au gré de ses besoins.

— Vous voulez dire qu'elle a probablement l'air normale maintenant, mais qu'elle pourrait redevenir un ours d'un moment à l'autre ?

Il acquiesça.

J'émis un long sifflement de frustration. Puis je posai mon bras sur l'épaule de Georges-Mille-Noms et lui dis doucement :

— Pourquoi n'y réfléchissons-nous pas, Georges ? Essayons de penser où ils ont bien pu aller. Le lieutenant Stroud le saurait peut-être.

— Vous avez entendu les informations ? La police recherche un monstre, pas un démon indien. A l'instant où nous parlons, Coyote se terre quelque part en attendant la tombée de la nuit et il se moque bien de nous tous. En particulier du lieutenant Stroud.

— Vous pensez donc que Coyote est monté au 1551 ?

— C'est possible. En fait, s'il a vraiment réussi à découvrir où sont cachés les cheveux du Grand Monstre, je dirais même que c'est une certitude.

Pendant un moment, nous restâmes assis à nous regarder l'un l'autre. Nous ressentions tous deux la peur et le poids du fardeau dont nous nous étions chargés. Nous n'avions pas été *obligés* de nous mêler de cette affaire. Nous pouvions encore tout laisser au lieutenant Stroud et au bataillon du SWAT et prendre le premier avion pour Honolulu. Mais nous sentions implicitement que Coyote avait introduit le mal dans notre vie et qu'il n'y avait pas trente-six chemins pour nous en sortir. Et le bon chemin n'était en tout cas pas celui d'Hawaï.

— Georges, y a-t-il un moyen d'éliminer Coyote ? A-t-il un point faible auquel nous pourrions nous attaquer ?

Georges-Mille-Noms regardait fixement la moquette.

— J'avais pensé que le collier ferait de l'effet mais, apparemment, c'était faux. Coyote a peut-être acquis de nouvelles forces pendant sa longue hibernation. Selon la légende, son seul point faible était la Jeune Fille-Ours. Mais ce n'était pas vraiment un point faible, étant donné qu'elle lui a toujours été totalement dévouée.

— Et les cheveux du Grand Monstre ?

— C'est la plus grande menace qui pèse sur nous. Si Coyote les trouve, il aura toute la force dont il a besoin et l'immortalité en plus. Si cela devait arriver, nous ferions mieux de plier bagage.

— Et à supposer que *nous* les trouvions avant lui ?

L'Indien haussa les épaules.

— Même si nous les trouvions, ça ne nous avancerait guère.

— Ne pourrions-nous pas les porter ? Est-ce qu'ils ne *nous* donneraient pas la force ?

Georges-Mille-Noms me regarda comme si j'étais tout à fait dingue.

— Si un mortel tente de porter le scalp d'un géant ou d'un démon, il sera détruit par ce qu'il verra. En d'autres mots, pour le reste de sa vie — qui ne saurait d'ailleurs être bien longue — il deviendrait lui-même un démon et son esprit ne pourrait pas le

supporter. C'est ce que racontent, ou du moins, racontaient, les Indiens Hualapai.

Je pris une autre cigarette.

— O.K. On ferait mieux d'aller à Pilarcitos. Il vaut mieux faire n'importe quoi que ne rien faire du tout.

## CHAPITRE VI

Des nuages arrivaient de l'océan. La journée qui avait commencé de manière éclatante se dégradait déjà, il faisait humide et lourd quand nous atteignîmes Mission Street. Le taxi nous déposa devant le 1551, et ce fut avec une espèce de crainte que nous restâmes un moment sur le trottoir en pente à contempler, une fois de plus, cette maison morte et délabrée qui ne voulait pas nous lâcher.

— Quoi qu'il se passe maintenant, dit Georges-Mille-Noms, je veux que vous ayez une confiance totale en mon savoir-faire et ma sagesse et que vous fassiez exactement ce que je vous dirai. Ça pourrait être une question de vie ou de mort.

J'eus un petit rire nerveux.

— Vous avez une façon de présenter les choses qui donnerait du tonus aux plus déprimés !

Il parut irrité.

— Faites simplement ce que je vous dirai, d'accord ?

— C'est vous le patron !

Il ouvrit la grille grinçante et monta jusqu'au porche. Les fragments du heurtoir avaient disparu. Mais on voyait toujours sur la vieille peinture grise de la porte la marque de son emplacement ainsi que des boursouflures provoquées par le froid intense utilisé par Georges-Mille-Noms pour briser le bronze. Mais il y avait encore autre chose. Le mot « Retour » avait disparu.

Je poussai la porte. Elle semblait fermée à clef.

— La police l'a peut-être fermée, dis-je. Le SWAT a dû venir par ici.

Je reculai un peu pour examiner la maison. Sous l'amoncellement de nuages, on aurait dit une photographie lugubre. Il y avait dans l'air comme l'annonce d'un événement imminent, un événement sinistre et déplaisant, et je ne pus réprimer un frisson.

Pendant une seconde, il y eut une espèce de scintillement à une fenêtre de l'étage. Ce fut très pâle et très bref. J'agrippai l'épaule de Georges-Mille-Noms.

— J'ai vu quelque chose. Ils sont là. Je le jure.

Le vieil Indien se retourna. A cet instant, un avion passa très bas dans le ciel en direction de l'aéroport international de San Francisco.

— Ce n'était que le reflet de l'avion. Il ne faut pas vous exciter.

— Georges, il y a quelque chose à *l'intérieur* de cette maison.

Il me regarda fixement. Quarante ans et des cultures opposées nous séparaient et je sentis que rien ne pourrait vraiment combler ce gouffre. Mais quelque chose passait entre nous, une sorte de confiance, et je lui en étais reconnaissant.

Nous nous approchâmes de la porte et Georges-Mille-Noms tendit la main vers la serrure. Il murmura rapidement quelques mots en sourdine, fit par trois fois un geste de la main gauche, et la porte s'ouvrit. A l'intérieur, il y avait toujours cette même obscurité sinistre, poussiéreuse et rébarbative et cette odeur de renfermé qui me rappellera jusqu'à la mort le 1551, Pilarcitos Street.

— Venez ! souffla l'Indien et nous entrâmes.

Nous fîmes d'abord le tour des pièces du rez-de-chaussée. Le bureau de Seymour Wallis, la salle à manger, la cuisine abandonnée. La salle de séjour aux volets fermés était absolument macabre. Les meubles étaient recouverts de housses fantomatiques, la vieille pendule en or moulu se taisait sous son dôme de verre et les peintures de chasses grotesques dans des paysages de cauchemar étaient si sombres qu'il était presque impossible de distinguer ce qu'elles représentaient. La maison était si silencieuse tout autour de nous que nous avancions en faisant le moins de bruit possible et en retenant notre respiration.

Dans le hall, Georges-Mille-Noms écouta attentivement. Son front se crispa.

— Entendez-vous ? Entendez-vous quelque chose ?

Immobile, je tendis l'oreille.

— Je ne crois pas.

— J'ai l'impression qu'on nous observe. Qui ou quoi que ce soit, ils savent que nous sommes là.

Nous restâmes encore un bon moment dans le silence absolu. Nous examinâmes le papier peint défraîchi et les marques plus claires laissées par les tableaux du mont Taylor et du pic Cabezon. La maison était si calme que je me pris à penser que nous avions commis une erreur. Elle était peut-être bel et bien vide, et ce que j'avais vu passer comme un éclair n'était que le reflet d'un avion. J'éternuai quelquefois à cause de la poussière. Puis je me mouchai.

En remettant mon mouchoir en poche, je jetai un coup d'œil du côté de la cage d'escalier. J'en eus la chair de poule. *Sur la plus haute marche, un visage me regardait.* Un visage mauvais et velu, aux yeux rouges et lumineux, avec un rictus de loup si vicieux que je ne pus bouger ni parler ni même toucher le bras de Georges pour le prévenir.

C'était le heurtoir. Le heurtoir vivant. Qui s'était reconstitué sous une forme encore plus hideuse et terrifiante qu'auparavant.

Georges-Mille-Noms remarqua soudain mon émoi. J'étais là, bouche bée, face à l'escalier. Il regarda à son tour. Mais avant qu'il ait pu faire quoi que ce fût, on entendit un grand craquement, le heurtoir se brisa et les lourds morceaux de bronze dégringolèrent l'escalier dans un fracas épouvantable.

Les morceaux s'arrêtèrent sur le plancher du hall d'entrée. Le sorcier les regarda d'un air posé.

— C'est un avertissement de Coyote. Il me rappelle tout simplement que, quoi que je fasse, il est capable de le défaire et de le refaire sans fin.

— Mais nous n'allons quand même pas monter, après cette petite démonstration ! dis-je d'une voix desséchée.

Il renifla.

— Que pourrions-nous faire d'autre ? Sentez-vous quelque chose ?

Il m'était impossible de sentir quoi que ce soit. Je hasardai :

— Des chiens ?

— C'est bien ce que je pense. L'odeur est encore très faible mais elle vient d'en haut, dirait-on.

L'indien mit le pied sur la première marche, je le retins par le bras et lui dis en le regardant bien en face :

— Georges, il faut que je vous l'avoue, je crève de peur.

Il ne broncha pas, puis après un moment, il hocha la tête.

— Moi aussi.

Lentement et en silence, nous montâmes la première volée de marches. En face de nous se trouvait la chambre où Bryan Corder avait eu la peau du crâne arrachée. Il y avait une fenêtre à l'autre bout du palier, mais elle était si sale et le ciel si nuageux que seul un mince filet de lumière la traversait. Après tout, Coyote était un prince des ténèbres.

Nous nous regardâmes.

— Nous allons jeter un coup d'œil dans les chambres ? demandai-je.

— On ferait bien.

Nous nous dirigeâmes jusqu'à la première chambre et hésitâmes avant d'ouvrir la porte toute grande. C'était une morne chambre à coucher avec un lit en cuivre tout décrépit et une de ces garde-robes massives dont le bois de placage semble dessiner d'étranges visages sauvages. En me voyant dans le miroir de la table de toilette, je réalisai soudain comme je paraissais pâle et abruti. Deux jours de stress et de choc n'étaient pas faits pour vous donner l'air resplendissant.

— Il n'y a rien ici, murmura Georges. A moins que quelqu'un ne se cache sous le lit.

— Vous allez regarder ?

Il me fit une grimace de guingois.

— Et vous ?

— N'y pensons plus. Regardons *ensemble*.

Nous nous mîmes à genoux, soulevâmes le couvre-lit et scrutâmes les ténèbres obscures sous le lit. Il n'y avait que de la poussière.

— Bon ! fit-il Allons visiter les autres chambres.

Une à une, nous ouvrîmes les portes et passâmes nerveusement les chambres en revue. Elles étaient silencieuses et froides, ces chambres qu'on n'utilisait jamais. Elles n'étaient

que l'ombre déprimante et anémiée des gens qui avaient habité la maison. Des gens qui n'avaient jamais pu être heureux avec la présence maléfique de Coyote enfermée dans leurs murs, leurs corniches et leurs cheminées, avec le souffle du monstre sifflant comme un fantôme sous chaque porte dans la brise de minuit. L'infortune de ces gens se traduisait par une grande économie de mobilier et par les tableaux incongrus qu'ils avaient accrochés un peu partout dans le vain espoir d'apporter un peu de gaieté dans cette maison. Ici, c'était un bouquet de mimosas. Et là, des enfants qui dansaient autour d'un arbre de mai. D'une certaine façon, ces tableaux ne faisaient qu'accentuer l'impressionnante sensation d'épouvante qui suintait de tous les murs, l'impression de terreur humide qui avait dû transformer chaque nuit passée sous ce toit en grotesque cortège de cauchemars.

— Je pense qu'il vaudrait mieux continuer, suggéra l'Indien. Il y a encore un étage et puis le grenier.

Je respirai profondément.

— D'accord, si vous insistez. Mais quand il s'agira de monter au grenier, nous jouerons à pile ou face le privilège d'y aller le premier.

Revenus sur le palier, nous nous préparions à monter au second étage quand nous entendîmes un bruit de voix. Cela venait d'en bas, du hall d'entrée. Un homme et une femme. Je restai un moment figé sur place, puis je me penchai par-dessus la rampe d'escalier et je vis Jim et Jane, en bas, dans le hall.

— Ils doivent déjà être arrivés, disait Jim. La porte est grande ouverte.

— C'est possible, dit Jane. Mais ça n'a aucune importance. L'important, c'est que vous, vous soyez là.

Je me retournai vers Georges-Mille-Noms.

— C'est *elle*, soufflai-je. Elle a amené le docteur Jarvis.

Il me repoussa doucement dans une chambre. Il ferma la porte derrière nous et me regarda longuement et intensément.

— Cela signifie que Coyote doit être ici, dans la maison. Elle a probablement amené Jim pour l'offrir en sacrifice. Un petit cadeau de mariage de la Jeune Fille-Ours à Coyote. Une succu-

lente petite gourmandise pour un démon qui a subi la mort pendant des centaines d'années.

Je collai mon oreille à la porte. Je pouvais entendre Jim et Jane monter l'escalier en parlant à voix basse.

— Que pouvons-nous faire ? murmurai-je.

Georges-Mille-Noms mit son doigt sur ses lèvres en disant :

— Attendez.

Jane et Jim arrivèrent sur le palier et se dirigèrent vers la seconde volée de marches.

— Etes-vous sûre que John a dit qu'il nous retrouverait ici ? demanda Jim. Ça me paraît étrange.

— Bien sûr. Mais toute cette histoire n'est-elle pas étrange ?

Comme ils passaient devant notre porte, Georges-Mille-Noms l'ouvrit et sortit sur le palier. Je le suivis, le cœur palpitant et la gorge nouée par la peur.

— John ! Vous êtes là ! dit Jim avec un large sourire. Que se passe-t-il ? On joue à cache-cache ?

Georges-Mille-Noms répondit sèchement :

— *Ne bougez pas !*

— Quoi ?

— Ne bougez pas ! Restez où vous êtes ! Cette femme est dangereuse !

Jane me regarda, puis elle regarda Georges-Mille-Noms comme si elle ne comprenait vraiment pas de quoi nous parlions.

— *Jane !* m'écriai-je.

Mais je vis que son visage était anormalement blanc et que ses yeux étaient aussi expressifs que deux huîtres dans leur coquille. Il n'y avait sur son front aucune trace de l'entaille que je lui avais faite, mais après tout ce que je venais de voir en deux jours, je croyais Coyote capable de guérir et de réparer tout ce qu'il voulait.

— John... fit Jane d'une voix indistincte. Heureuse de te voir.

Georges-Mille-Noms intervint.

— Ne répondez pas ! Ne parlez pas ! Elle n'est plus humaine pour l'instant et tout ce que vous pourriez dire l'aiderait à vous détruire.

Jim fronça les sourcils.

— Pas *humaine* ? Nom de Dieu, qu'est-ce que vous...

— Fermez-la ! aboya le sorcier. (Puis il ajouta plus doucement :) Taisez-vous, s'il vous plaît ! Je dois réfléchir.

Jane resta où elle était, bien droite et très tendue, dans l'obscurité du couloir. Je l'observai et il me sembla que son visage changeait. Il coulait subtilement comme un visage de noyé que l'on aperçoit dans le courant. Je savais que ce n'était pas Jane, pas la Jane que je connaissais. Mais elle lui ressemblait tant qu'il m'était impossible de ne pas éprouver de l'affection pour elle. Je m'avançai presque involontairement mais Georges-Mille-Noms me retint par la manche.

— Je sais ce que vous ressentez, fit-il. Mais prenez patience.

Soudain Jane se mit à rire et à grogner en même temps. Ce son était tellement horrifiant que Jim, malgré les avertissements de Georges-Mille-Noms, fit un bond en arrière. Jane fondit sous nos yeux. Elle changea petit à petit, comme un négatif photographique placé sur un autre, jusqu'à ce que des poils lui couvrent les mains et que ses ongles se muent en griffes.

— Oh, mon Dieu ! admit Jim.

Heureusement, Georges-Mille-Noms contrôlait ce démon mineur. Il leva une de ses amulettes et la Jeune Fille-Ours recula contre le mur du palier, en grognant et en grondant, les yeux rouges et vides.

— Je t'ordonne de m'obéir, Jeune Fille-Ours du Sud-Ouest, sœur de ceux qui t'ont aimée loyalement jusqu'à ce que Coyote te séduise. Je t'ordonne de m'obéir.

La Jeune Fille-Ours se dressa sur ses pattes de derrière. Ses yeux diaboliques lançaient des flammes. Elle touchait presque le plafond et je n'étais pas du tout certain que Georges-Mille-Noms réussirait à la contrôler. Le sorcier leva les deux mains en criant :

— Ta volonté et ton esprit m'appartiennent. Je t'ordonne de m'obéir !

Jim secouait la tête d'épouvante.

— Ce n'est pas *vrai*, murmura-t-il. Cette fille était tout à l'heure chez moi. Je l'ai baisée. Nous avons pris un verre.

Georges-Mille-Noms flancha un moment. Je sentis vaciller son contrôle. Je suppose que notre nervosité combinée à notre manque de foi ne l'aidaient pas particulièrement et il devait fournir un effort énorme pour tenir en respect un monstre comme la Jeune Fille-Ours.

— Ne parlez pas, siffla-t-il. Ne parlez pas. Ne parlez pas !

— Mais je ne peux pas le croire, murmura Jim d'une voix vide et épouvantée.

Le contrôle se brisa. Je le sentis partir comme une digue balayée par un raz de marée. Avec un grondement fracassant, la Jeune Fille-Ours se lança de toute sa masse sur Jim, ses mâchoires s'enfoncèrent dans son cou avec un bruit qui me donne aujourd'hui encore froid dans le dos. Jim poussa un horrible cri de fausset, un cri d'agonie. Puis d'un coup de tête brutal, elle lui arracha la peau du cou et de la poitrine comme un morceau de chiffon ensanglanté. Il s'effondra sur le sol en se contractant nerveusement tandis qu'elle dirigeait ses yeux de feu sur Georges et moi-même.

— *Arrête !* hurla Georges-Mille-Noms en levant encore les bras. Par la force du Grand Esprit, par la force des bois et des forêts, *arrête !*

La Jeune Fille-Ours grogna en secouant la tête. Puis elle émit encore un grognement, plus doux cette fois, avant de se détourner de nous pour tomber à quatre pattes sur le sol. Le sorcier s'avança en tenant son amulette devant lui.

— Je t'ordonne de m'obéir pendant une nuit et un jour, par le pouvoir magique et indestructible du plus grand de tous ceux qui ont vécu à Sa-nos-tee. Je t'ordonne de m'obéir jusqu'au deuxième coucher de soleil à venir. Tu ne me défieras pas. Je te l'ordonne au nom des Navajo et des Hualapai des temps anciens. Maintenant, tais-toi et dors.

La Jeune Fille-Ours grogna, puis elle s'effondra sur son derrière. Après quelques instants, ses yeux rouges se fermèrent et elle s'endormit. Impressionné, je regardai Georges-Mille-Noms d'un air admiratif mais je vis le prix que cette incantation lui avait coûté. Il tremblait et son visage brillait de sueur.

Je m'agenouillai à côté de Jim. Ses yeux étaient encore ouverts, il était raidi par le choc mais il vivait encore.

— Jim, murmurai-je doucement, comment vous sentez-vous ?

— Je crois que j'ai la nuque brisée. Faites-moi conduire à Elmwood, je pense que tout ira bien.

— Il y a un téléphone dans cette chambre, dit l'Indien. Mais faites vite, car Coyote est en haut et il ne va pas tarder à réaliser ce qui s'est passé.

Pendant que Georges-Mille-Noms attendait impatiemment et anxieusement sur le palier, je téléphonai à Elmwood. Je dis au docteur Weston que Jim Jarvis avait eu un accident et lui demandai d'envoyer immédiatement une ambulance.

— Ça n'a rien à voir avec ce qui s'est passé hier soir, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Mais le sorcier me faisait signe de venir.

— Je vous expliquerai plus tard. Je dois y aller. Mais je vous en prie, envoyez cette ambulance au plus vite.

— *Venez !* me pressa Georges-Mille-Noms. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Je dois y aller. Ça devient dingue ici, dis-je en claquant le récepteur. (Puis je suivis Georges-Mille-Noms sur le palier.) Qu'attendez-vous de moi ?

— Restez à mes côtés. Et ne paniquez pas, quoi qu'il arrive. Si Coyote est encore là-haut, vous allez sûrement être mortellement effrayé. Mais tenez bon ! Si vous vous dominez, vous en sortirez vivant !

Je jetai un dernier coup d'œil inquiet à Jim qui baignait dans son sang, étalé de tout son long sur la moquette du couloir, puis à la sombre masse poilue de la Jeune Fille-Ours endormie et j'emboîtai le pas à l'Indien. La deuxième volée de marches était encore plus sombre et plus sinistre que la première. Les marches étaient usées et râpées, un vent suffocant soufflait d'en haut, un vent que je parvins même à sentir, cette fois. Un vent qui puait le chien.

Georges-Mille-Noms monta doucement devant moi en s'arrêtant de temps en temps pour écouter. Il faisait si sombre, là au deuxième étage, que nous ne voyions pratiquement pas où nous allions. Tout ce que j'avais pour me guider, c'était d'un côté la rampe d'escalier pourrie et de l'autre le papier peint tout

humide. Plus nous montions, plus l'odeur de chien mouillé se faisait forte et quand nous atteignîmes le palier du second, elle devint franchement nauséabonde.

— Oh ! Coyote est bien ici, murmura Georges. Il doit s'être caché au grenier jusqu'à la tombée du jour. Mais il est certainement ici.

Nous longeâmes le palier en essayant de trouver dans le plafond la porte du grenier.

— Il sait que nous sommes ici, dit tout doucement Georges-Mille-Noms. Vous entendez comme il est silencieux. Il attend, il veut voir ce que nous allons faire.

J'étais tout à fait déprimé et angoissé.

— Si je pouvais faire ce que je voulais, je m'enfuirais.

— Chuut ! Écoutez !

Je me figeai et écoutai. Je ne pus tout d'abord rien entendre, puis je distinguai nettement un bruit de grattement. On aurait dit que ce bruit nous entourait mais Georges-Mille-Noms me montra le plafond du doigt.

— Qu'allons-nous faire ? demandai-je d'une voix rauque.

Georges-Mille-Noms me fit signe de le suivre. Nous progressâmes encore de quelques pas sur le palier obscur, jusque sous la trappe du grenier. Elle était teintée en couleur chêne. Une corde éraillée pendait le long du mur. Je supposai qu'il s'agissait d'un de ces escaliers escamotables qui apparaissent quand on ouvre la trappe.

— Eh bien ! remarqua le vieil Indien, le démon va être défié chez lui.

Je toussai en regardant la trappe d'un air plein d'appréhension. On entendait toujours le grattement, un bruit doux et continu, un bruit à faire frémir, semblable au bruit d'un enterré vivant grattant désespérément des ongles le couvercle de son cercueil.

— Georges, je ne pense pas avoir vraiment envie d'y aller.

Il me regarda en fronçant les sourcils.

— Nous le devons. Ne comprenez-vous donc pas de qui il s'agit ? C'est Coyote ! Ce démon est le Moby Dick de tous les sorciers ! Je pourrai suspendre son scalp à mon balcon, à côté

des peaux et des raquettes ! Le scalp de Coyote, le Premier à Utiliser des Mots pour la Force !

— Georges, fis-je d'une voix anxieuse, je ne suis pas venu à la chasse au scalp. Je me suis embarqué dans cette affaire parce que des innocents mourront si nous ne faisons rien.

— Vous n'êtes pas un saint et ça ne sert à rien de faire comme si vous en étiez un ! dit-il avec plus qu'un soupçon d'ironie dans la voix.

— C'est bien possible que je ne sois pas un saint. Mais je ne suis pas non plus un chasseur de primes.

— Nous savions que ça allait arriver. Au dernier grand conseil des sorciers, à Towaoc, dans la réserve de la montagne Ute, bien de nos sages ont déclaré avoir vu et observé des avertissements et des présages de mauvais augure. On avait vu les oiseaux gris. On avait entendu sur la montagne de la Superstition les voix anciennes qui s'étaient tues depuis le jour où elles avaient accompagné Nuage Rouge pour son dernier voyage. Et les coyotes et les chiens ne tenaient plus en place, comme si une tempête se préparait.

— Vous saviez que Coyote allait venir ? Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

— Nous ne le savions pas. Nous le supposions. Mais la destruction de Coyote m'apportera beaucoup d'honneurs. On me considérera comme le plus grand faiseur de miracles de tous les temps, présents ou passés. Puis, je réaliserai mon souhait le plus cher, un souhait que je caresse depuis des années. Je réunirai tous les sorciers en une assemblée unique et puissante et nous rendrons à la magie noire indienne l'aura qu'elle avait autrefois, il y a très longtemps, quand la prairie était libre et les tribus dignes et fortes. Les signes disaient que Coyote viendrait la Lune où les Oies Perdent leurs Plumes, et c'était vrai.

Je regardai fixement le visage de Georges-Mille-Noms dans la faible lumière du palier et je compris ce qu'il voulait dire. De nos jours, il n'y avait plus moyen pour un sorcier de démontrer ses pouvoirs, plus d'épreuve digne de ses talents magiques. A quoi bon hypnotiser un bison dans un pays où les bisons ne hantaient plus que les zoos ? A quoi bon faire voler une lance droit sur l'ennemi dans une société qui possédait des armes de

poing et des gaz lacrymogènes ? Voilà pourquoi Georges-Mille-Noms tenait tant à ce duel avec Coyote. Coyote avait beau être hideux et terrifiant c'était un défi à la mesure des talents frustrés de Georges.

— Très bien, dis-je. Alors, allons-y !

Il me serra l'épaule de sa vieille main calleuse.

— Si le Grand Esprit juge bon de nous rappeler à lui, oublions les souvenirs amers pour ne conserver que les bons.

— D'accord !

Je tirai sur la corde de la trappe. On aurait dit qu'elle était coincée. Je tirai plus fort, la porte s'ouvrit dans un grincement de rouille et les échelons inférieurs de l'échelle descendirent vers nous, comme à contrecœur. Du trou noir qui nous surplombait, soufflait une brise brûlante et fétide et on entendait un grattement, un bruissement ininterrompu, comme si quelqu'un nous attendait impatiemment.

— Laissez-moi passer le premier, dit Georges. J'ai le pouvoir de tenir les pires choses en respect.

— Ne pensez surtout pas que j'allais me porter volontaire !

Le sorcier attrapa l'échelle qui se balançait en grinçant, elle atterrit finalement sur le sol du palier. Puis, échelon par échelon, il l'escalada lentement, en s'arrêtant de temps à autre pour écouter et regarder. La tête puis ses épaules disparurent dans l'obscurité.

— Pour l'amour de Dieu, ne me refaites pas le coup de Bryan Corder !

— Il est là. Il est dans ce grenier. Y-a-t-il un interrupteur sur le palier ? Je sens sa présence. Je sens son odeur, éclairez-moi.

Je vis sur l'autre mur un vieil interrupteur en bakélite. J'allumai et une faible ampoule toute poussiéreuse qui pendait aux poutres du grenier s'éclaira.

Georges-Mille-Noms hurla. Il tomba de l'échelle et son vieux corps cogna maladroitement le plancher. Je crus une seconde qu'il était mort, mais il hurla :

— *Fermez la porte ! Fermez la porte ! Fermez la porte avant qu'il ne soit trop tard !*

Je saisis le bas de l'échelle et j'essayai de la faire remonter, mais elle était coincée d'un côté contre l'ouverture du grenier. J'escaladai rapidement trois ou quatre marches et je tirai très fort pour la décoincer.

C'est alors que je vis Coyote. Je ne vis pas grand-chose. Il était à l'autre bout du grenier, là où la lumière pénétrait à peine. Tout l'espace était rempli de milliers et de milliers d'oiseaux gris qui rampaient et battaient des ailes et raclaient le sol de leurs griffes. Il était pratiquement impossible de voir une forme quelconque, cependant, à travers les masses d'oiseaux qui volaient, l'invasion d'Oiseaux de Grise Tristesse, je pus distinguer une masse sombre et énorme, avec des yeux démoniaques qui brûlaient au milieu d'un visage hérissé de poils. C'était une présence bestiale, plus terrible, plus mauvaise et plus vicieuse que tout ce que j'avais jamais pu imaginer. Par terre, pas très loin d'où j'étais, je vis la statuette de la Jeune Fille-Ours. Mais ce n'était plus une statuette. Plutôt une minuscule réplique vivante de la gigantesque Jeune Fille-Ours qui gisait en bas. Elle se tourna vers moi et m'adressa un horrible sourire de ses dents déchaussées, puis elle courut comme un rat se mettre sous la protection de son maître, le démon Coyote.

Je compris pourquoi Georges-Mille-Noms avait hurlé. Les yeux allumés par une haine féroce, Coyote se levait de son recoin lugubre et, dans la demi-seconde où je restai à l'entrée du grenier, je vis sortir de ses flancs une substance grasse et pâle qui se tortillait comme des milliers de larves.

Je redescendis cent fois plus vite que je n'étais monté. Mon taux d'adrénaline était si haut que j'attrapai le dernier échelon de l'échelle et refermai la trappe du grenier avec un bang retentissant. Puis je ramassai Georges-Mille-Noms et le traînai le long du couloir.

En haut de l'escalier, le sorcier parvint à murmurer :

— Attendez ! Attendez, il ne nous suivra pas encore.

— *Attendre ?* Je veux quitter au plus vite cette foutue baraque ! Avez-vous vu la chose ? L'avez-vous vue ?

Georges-Mille-Noms se mit à résister, il ne se laissa plus tirer.

— John ! John, vous ne pouvez pas oublier les cheveux, les cheveux du Grand Monstre.

— Et alors ?

— John, c'est pour nous la seule façon de l'anéantir. Si nous trouvons les cheveux avant lui, nous aurons au moins une chance !

Je lâchai prise et m'appuyai contre le mur. A travers la mince paroi du plafond, j'entendais là-haut, au grenier, des bruits impensables, insupportables, des bruits visqueux, des grattements, des frottements.

— Georges, je vous en prie, partons d'ici. Des femmes-ours, ça peut encore aller, mais pas cette chose, je ne peux pas la supporter !

— Attendez ! Rappelez-vous le symbole. Regardez vers le nord en partant du tipi de la bête. C'est là que sont cachés les cheveux du Grand Monstre.

Je levai la main en signe de trêve.

— Très bien ! Alors, où est le nord ?

Il farfouilla dans sa poche et en sortit une petite boîte ronde.

— Qu'est-ce que c'est ? Un autre tour de passe-passe ?

Il ouvrit le couvercle.

— Plus ou moins. C'est une boussole.

Il nous fallut un bon moment pour localiser le nord parce que l'aiguille de la boussole tremblait et devenait folle à chaque mouvement de Coyote. Finalement, nous nous orientâmes et Georges indiqua une fenêtre crasseuse à l'autre bout du palier.

— C'est là. C'est la fenêtre nord.

Nous courûmes jusqu'à cette fenêtre. Elle donnait sur l'arrière des maisons de Mission Street. Mais, plus loin, il y avait un point de repère proéminent, une borne qui crevait les yeux. Il se dressait majestueusement dans un linceul de brouillard bas. Ses piliers et ses filins brillaient dans la grise lumière du matin. Le Golden Gate Bridge.

Georges-Mille-Noms soupira.

— Nous y sommes. C'est là que sont cachés les cheveux.

— Le pont ? Mais où voulez-vous cacher des cheveux sur un pont ?

Il me regarda avec un sourire triomphant.

— Selon les légendes, les cheveux du Grand Monstre seraient aussi gris que le fer et aussi solides qu'un fouet.

J'écoutais, mal à l'aise, le bruit que faisait Coyote en se déplaçant au-dessus de nous.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Pour moi, ça ne veut rien dire.

Il me serra le bras pour me forcer à me concentrer.

— Où cacheriez-vous une chose aussi grise que le fer et aussi solide qu'un fouet ?

— Ecoutez, Georges, je ne sais vraiment pas. Je pense que nous ferions mieux de...

— John ! *Réfléchissez* un peu !

Je dégageai mon bras de sa prise.

— Je ne parviens pas à réfléchir, merde ! Tout ce que je veux, c'est foutre le camp de cette maison avant que la trappe ne cède et que ce démon ne descende nous faire ce que peuvent faire les démons. Les scalps ne m'intéressent pas, Georges, un point c'est tout. Je veux m'en aller !

A ce moment, de la poussière de plâtras filtra par les trous du plafond comme une vraie douche. J'entendis des poutres craquer sous un poids indescriptible. L'air fut rempli d'un bruit voilé de battements d'ailes et les Oiseaux de Grise Tristesse se mirent à brailler autour de leur abominable maître.

— Réfléchissez ! dit-il d'un ton cassant. Mais réfléchissez donc !

— Ne jouons pas aux devinettes ! hurlai-je. Dites-le-moi, bon Dieu !

Georges-Mille-Noms montra le pont. Ses yeux étaient froids et très sérieux.

— Les fils ! Les cheveux du Grand Monstre devaient ressembler à des fils métalliques !

— Des métalliques ! Mais les seuls fils métalliques du pont, ce sont les câbles ! Vous voulez dire qu'ils sont entrelacés dans les câbles de suspension ? Du Golden Gate Bridge ? Georges, vous devez être complètement dingue !

Il secoua la tête.

— C'est le genre de plaisanterie dont raffolaient les anciens. Ils ont peut-être fait cela pour humilier Coyote et le mettre dans l'impossibilité de découvrir où avaient disparu les cheveux. Ils pouvaient faire des farces aussi bien dans le futur que dans le passé. Je suppose donc qu'ils sont intervenus dans la construction du pont et qu'ils y ont tressé les cheveux du Grand Monstre. Il est possible qu'un Indien travaillant à la fabrique de câbles ait reçu pour ce faire des ordres transmis de génération en génération. Il se peut aussi que cela ait été fait par magie. Je ne sais pas. Mais je connais assez les anciens dieux et leurs habitudes, John ! Vous pouvez me croire, c'est là que sont cachés les cheveux du Grand Monstre !

— Oh, allons, Georges, murmurai-je nerveusement. Ce ne sont que des suppositions !

— Non, dit-il. Regardez !

Je n'avais pas encore remarqué un minuscule symbole gravé sur le verre de la fenêtre. C'était le même symbole que celui que j'avais obtenu en reportant les points de vue du mont Taylor et du pic Cabezon.

— Mettez votre œil sur cette marque et dites-moi ce que vous voyez.

Il y eut un remue-ménage dans le grenier et une longue bande de moulures en plâtre, le genre de moulures que Seymour Wallis préférait à celles en fibre de verre, tomba à grand bruit sur le palier en remplissant l'air de poussière. Je regardai le sorcier d'un air inquiet, mais il insista :

— Allez-y ! Regardez !

Je regardai à travers le dessin. Il avait raison. La marque dans le verre traçait une ligne droite jusqu'à un des câbles de suspension du pont, du côté de l'océan. L'Indien avait peut-être été inspiré ou alors ses pouvoirs magiques lui en disaient plus que ce qu'il ne voulait admettre. Mais à ce moment, j'étais prêt à parier gros sur ce qu'il avait dit. Les cheveux étaient là, enroulés, tissés dans les câbles de suspension d'un des monuments les plus célèbres de la côte Ouest. D'après Georges-Mille-Noms et Jane, le Grand Monstre serait l'un des démons les plus funestes de tout le sud-ouest des États-Unis. Et quand je pense que les

autorités municipales se demandaient pourquoi tant de gens choisissaient de se suicider en sautant précisément de ce pont !

— Je sais ce que vous pensez, dit Georges. Et c'est probablement vrai.

— Georges, vous êtes vachement plus doué que vous n'en avez l'air.

Mais le temps pressait. Les bruits et les coups qui venaient du grenier secouaient les murs. Des cascades de plâtre tombaient de tous les côtés. En levant les yeux, je vis de larges fissures se former à une allure vertigineuse dans le plafond. Les fils électriques étaient arrachés des murs comme de vulgaires nerfs d'un morceau de viande. Puis dans un vacarme tonitruant, la maison commença à s'effondrer tout autour de nous. Nous fûmes à demi ensevelis sous une avalanche de poussière, de plâtras, d'éclats de bois et de cloisons brisées. Les oiseaux gris se mirent à battre des ailes et à voler autour de nous. Pendant un instant, je vis passer par la charpente squelettique du plafond un regard menaçant et triomphant. Je vis ces yeux démoniaques et ce corps tordu de convulsions comme une matière en putréfaction.

— Sortez ! hurlai-je à Georges-Mille-Noms.

Ensemble, nous nous traînâmes tant bien que mal dans la poussière et les ruines jusqu'à l'escalier. Le haut de la cage d'escalier était presque complètement bloqué par des poutres. Nous réussîmes à en soulever deux ou trois et à nous glisser par la petite ouverture triangulaire que nous avions ainsi dégagée. Georges passa le premier. Quand je m'y engageai à mon tour, les oiseaux gris battaient déjà des ailes autour de moi et je sentis le souffle sec et chaud du démon me brûler le dos.

Il y eut une autre explosion sauvage, dans le genre de celle qui avait commotionné Dan Machin, mais celle-ci fut au moins cinq fois plus forte. Georges-Mille-Noms et moi-même nous retrouvâmes précipités en bas des quelques marches qui restaient, et je me cognai violemment l'épaule contre la rampe du palier. Nous nous relevâmes. Nous ressemblions à deux fantômes dépenaillés et tout crottés, blancs de peur et de plâtras.

— Quand vous me traiterez encore de visage pâle, j'espère que vous vous souviendrez de la tête que vous avez maintenant,

dis-je au vieil Indien en essuyant du revers de la main la crasse et la poussière qui m'obstruaient la bouche. Georges-Mille-Noms toussa et parvint presque à rire.

Au-dessus de nos têtes, le plafond se remit à trembler : Coyote éventrait la maison, étage par étage, pour nous atteindre. Nous traversâmes le palier en courant. La Jeune Fille-Ours était toujours plongée dans son profond sommeil hypnotique. A côté d'elle, gisait un Jim commotionné qui roulait des yeux sous l'effet du choc.

— Nous devons les sortir d'ici, dit sèchement le sorcier.

— Pour l'amour de Dieu ! Nous pouvons emmener Jim, mais l'ours ?

— Coyote la désire. Il en a besoin. C'est son amour et sa passion d'autrefois. C'est aussi son messenger et son aide. Nous devons la sortir d'ici. Sans elle, il sera beaucoup plus faible.

Les murs du palier commencèrent à trembler et à craquer. La porte d'une chambre fut arrachée de ses gonds, elle tomba par terre avec un *bang* qui me fit sauter en l'air.

— Allons-y, insista Georges. Descendons d'abord le docteur.

Mal à l'aise, les épaules baissées pour nous protéger des chutes de plâtre, nous soulevâmes Jim et le portâmes jusqu'à l'escalier. Georges-Mille-Noms haletait, des cernes rouges faisaient ressortir ses yeux sur son visage blanc de poussière. Je n'avais pas la moindre idée de son âge mais il devait bien avoir dépassé la soixantaine et ce n'était pas particulièrement bon pour un vieux cœur d'essayer d'échapper à des démons destructeurs. Un grondement secoua la maison comme nous descendions les dernières marches en titubant et arrivions à la porte d'entrée.

L'ambulance surgissait justement en faisant hurler sa sirène et clignoter ses lumières rouges. Je vis aussi des voitures de police entrer dans Pilarcitos. Il y avait déjà une foule de visages étonnés sur le trottoir.

Deux infirmiers traversèrent la rue en courant. Ils nous débarrassèrent de Jim, tandis que deux autres amenaient une civière sur laquelle ils le posèrent avec précaution.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda un petit infirmier italien à lunettes épaisses. Vous êtes en train de démolir la maison, les gars ?

— Ce type a été mordu, remarqua l'autre d'une voix étonnée. Il a été mordu à la nuque.

Il y eut d'autres grondements derrière nous. Nous nous retournâmes pour voir s'effondrer une partie du toit. La cheminée en brique s'écroula lentement à la suite du toit et on entendit un fracas de verre et de bois. Par les fenêtres obscures du deuxième étage, nous pûmes voir une lueur rouge, l'éclat sinistre et mauvais du démon qui scintillait de méchanceté et de haine.

Georges-Mille-Noms me prit par le bras.

— Nous devons y retourner, John. La Jeune Fille aux poils d'...

— La quoi ? dit l'infirmier italien. La jeune fille à poil ?

Nous étions sur le point de franchir la porte d'entrée quand une voix qui nous était familière cria :

— Arrêtez ! Monsieur Hyatt ! Monsieur Mille-Noms ! Restez où vous êtes !

De la foule rassemblée devant la maison émergea le lieutenant Stroud suivi de deux policiers. Il monta les quelques marches avec un air de croque-mort.

— Que se passe-t-il ici ? J'ai capté votre appel en ville.

Georges-Mille-Noms brossa la poussière de la manche de sa veste.

— Nous avons trouvé votre démon, lieutenant. Il est en haut. Il est fou à lier. Et nous devons secourir la Jeune Fille-Ours au plus vite. Il est déjà presque trop tard.

— La Jeune Fille-Ours ? Mais de quoi parlez-vous, merde ! Vous allez gentiment rester ici, les gars. Un commando du SWAT est en route.

— Lieutenant, lui dis-je, nous devons y aller. La Jeune Fille-Ours est l'assistante de Coyote. Elle est mauvaise et sauvage. Pendant la journée, elle joue le rôle des yeux et des oreilles du démon. La plupart du temps, c'est une femme, mais elle peut se changer en loup-garou quand elle le veut.

Le lieutenant Stroud me regarda comme un type qui aurait la bouche pleine de citron et de sel mais qui aurait oublié la tequila qui doit les accompagner.

— Un *loup-garou* ?

Une autre sirène hurla dans la rue. C'était le véhicule gris du SWAT qui prenait son tournant en bondissant. Trois officiers en tenue de combat sautèrent à bas du camion et montèrent jusqu'au perron au pas de gymnastique. Le responsable était un petit homme souple aux cheveux argentés rasés court. Ses yeux de couleur noisette étaient semblables aux rivets d'un Levi's. Il salua.

— Vous avez localisé votre fugitif, lieutenant ? Que fait-il là-haut ?

Le lieutenant Stroud, qui me fixait toujours, lui dit du bout des lèvres :

— Il démolit la maison, dirait-on. Ces messieurs prétendent que sa complice est une femme.

D'une voix tremblante, Georges-Mille-Noms demanda :

— Allez-vous vous décider à nous laisser monter ? Je vous avertis, lieutenant, je suis le seul à pouvoir tenir en respect la Jeune Fille-Ours.

— La jeune fille *quoi* ? demanda l'officier du SWAT.

Derrière nous, on entendit un grognement hideux et un fracas épouvantable quand Coyote fit tomber le plafond du premier étage. Des nuages de poussière dévalèrent l'escalier dans un tintement de verre cassé. La maison entière parut vibrer et trembler comme une bête torturée. Et dans ces ruines obscures, on voyait toujours l'éclat malfaisant des yeux du démon. Même le ciel sembla s'épaissir et s'obscurcir au-dessus de la maison, là où voletaient les oiseaux gris, toujours aussi silencieux et inquiétants qu'à l'accoutumée.

L'officier du SWAT n'attendit pas de savoir de quel genre de jeune fille il s'agissait. Il se tourna vers les gars de son équipe qui étaient occupés à assembler sur le trottoir des lances à gaz lacrymogènes.

— Le trois et le cinq, par-derrière, allez-y ! Vous, Jackson, vous venez avec moi !

— Lieutenant, dit Georges-Mille-Noms, je vous en prie, ne les laissez pas faire. Je dois y aller seul. C'est notre dernier espoir.

L'officier du SWAT dégaina son automatique.

— Voulez-vous reculer, s'il vous plaît, monsieur ? Nous devons aller régler le sort de ce maniaque.

Georges-Mille-Noms leva les bras pour bloquer la porte d'entrée.

— Vous ne comprenez pas, vous allez *mourir* ! Laissez-moi entrer, s'il vous plaît. Je vous en supplie.

— Allez-vous *dégager* le terrain, oui ou non ! ordonna l'officier du SWAT.

Comme il avançait pour écarter Georges-Mille-Noms, le vieil Indien sortit l'amulette d'or du col ouvert de sa chemise. Je la vis briller un moment, puis je crois ne plus avoir rien vu du tout. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'un instant plus tard, nous étions toujours à l'entrée de la maison mais que Georges-Mille-Noms avait disparu. L'officier du SWAT se tourna vers le lieutenant Stroud en clignant des yeux, puis ils me regardèrent tous les deux.

— Où est-il allé ? il a disparu !

Un des agents se trouvait sur le trottoir qui lui dit :

— Il vient d'entrer, chef, vous l'avez laissé passer.

— Je l'ai *laissé* passer ?

— Oui, chef. Vous avez baissé votre arme et vous l'avez laissé passer.

Le chef de la patrouille regarda le lieutenant Stroud d'un air méfiant. Mais, à ce moment, retentit un grondement assourdissant à l'intérieur de la maison et un vent brûlant se leva soudain, déchira l'air de ses mugissements et déclencha une avalanche de gravats et de poussière. Nous nous écartâmes tous de l'entrée en nous plaquant par terre. L'officier du SWAT se mit à couvert sous les marches du porche.

— Bon ! hurla-t-il. On y va !

Il y eut une autre explosion, une autre manifestation de force. J'étais sûr que Georges-Mille-Noms devait avoir été blessé, mais je ne pouvais rien faire pour lui, si ce n'est me tapir près de la grille d'entrée et prier : Jane était là aussi et, Jeune

Fille-Ours ou pas, c'était la fille que j'aimais. Je levai les yeux sur la maison, les oiseaux gris s'abattaient en cercle sur elle, ils étaient excités comme s'ils attendaient que la mort soit une fête.

Les hommes du SWAT s'élançèrent dans le hall d'entrée malgré les gémissements du vent. On les entendit atterrir sur le plancher et pointer leur fusil en direction de l'escalier. Des éclats de verre volaient autour d'eux. Un des gars hurla quand sa main fut déchirée par un éclat.

Le chef de la patrouille leva le bras pour donner le signal de l'assaut, mais au même moment, Georges-Mille-Noms apparut au milieu des rafales de débris. Il portait quelque chose sur le dos.

— Ne tirez pas ! beugla le chef, bien qu'aucun de ses hommes n'ait fait mine de tirer.

De la grille, je ne vis pas très bien ce qui se passa alors. Les types du SWAT ont peut-être vu les faits beaucoup mieux que moi, mais ils n'ont jamais voulu l'admettre. Quant à moi, je suis sûr que Georges-Mille-Noms ne *descendait* pas les escaliers. Il semblait enveloppé d'un rayonnement étrange et il *flottait*. Il portait Jane sur le dos, ce n'était plus un ours mais une jeune fille nue, effondrée comme une masse sur ses épaules.

— Qu'est-ce que je vous disais ! murmura l'infirmier italien. Une fille à poil.

Georges traversa le hall, et je jure qu'il y avait au moins un demi-centimètre de lumière sous ses pieds. Il levait fièrement la tête. C'était la tête sereine d'un Indien qui avait connu les jours magiques où l'herbe parlait et où les tribus étaient très proches du grand esprit. Or, il avait soixante ans et plus, ce n'était pas possible qu'il puisse porter Jane comme il le faisait, pas possible du tout qu'il ait eu la force de la porter dans l'escalier et le hall d'entrée en se tenant si droit et en gardant le visage aussi calme. A ce moment, il était devenu le récipiendaire sacré des pouvoirs de Gitche Manitou, le dieu qui veille sur tous ses serviteurs, même ceux qui sont sourds à son murmure dans le vent de la prairie.

Quand Georges-Mille-Noms fut sorti en flottant, l'enfer se déchaîna derrière lui. La maison parut pousser des cris de colère et je vis littéralement les planchers se soulever, les murs

s'effondrer les uns contre les autres, en faisant gicler du plâtre et des morceaux de bois. Les types du SWAT furent coincés au beau milieu de l'avalanche. L'un d'eux tomba, écrasé par une lourde porte en chêne massif. Dans la rue, la foule hurlait et s'enfuyait en poussant des cris de terreur.

Georges-Mille-Noms s'agenouilla à côté de moi et fit glisser Jane de son dos. Elle était couverte de contusions et avait une marque rouge sur l'estomac. Elle était toujours dans une transe profonde mais elle était indemne.

L'état de Georges m'inquiétait davantage. Il tremblait, il était en nage et son visage avait viré au bleu.

— Georges, nous allons vous chercher un docteur.

Il secoua la tête.

— Vous ne pouvez rien faire pour moi, je suis trop vieux pour ce genre de truc. J'ai trop perdu la main. Il vous faut de la force, une grande force mentale, voyez-vous, et j'ai tout à coup réalisé combien j'étais faible. Nous sommes devenus douillets, vous savez. Oui, John, même les meilleurs d'entre nous. Il y eut un temps où les hommes pouvaient voler, comme des aigles. Mais c'est fini. Je suis perdu, John. Réellement, je suis perdu.

— Écoutez, Georges, ça va aller, je vous assure. Maintenant, reposez-vous et dites-moi ce qu'il faut faire.

Il respirait péniblement, en haletant.

— Prenez la Jeune Fille-Ours avec vous. Elle restera en transe jusqu'à ma mort. Emmenez-la au Golden Gate Bridge. Essayez de... essayez de négocier avec Coyote... mais ne lui laissez pas prendre les cheveux... ne lui laissez pas...

Il s'effondra et tomba dans le coma sur les marches du porche. Une équipe d'ambulanciers traversa la rue en courant.

— Par ici, vite, s'il vous plaît. Il a eu une attaque.

Je pris une couverture sur la civière et en enveloppai maladroitement le corps nu de Jane. Puis je la traînai de l'autre côté de la grille d'entrée, loin du fourmillement des officiers de police et des curieux, jusqu'à une Pinto jaune garée de l'autre côté de la rue. Les clés de contact étaient restées sur la voiture. Je me démenai pour faire entrer tant bien que mal les bras, les jambes et le corps inertes de Jane dans l'habitacle, puis je m'installai au volant et mis le moteur en marche.

Je me retournai une dernière fois vers le 1551. La maison semblait tranquille maintenant, ce n'était plus qu'une carcasse effondrée. Mais les oiseaux gris l'entouraient toujours. Comme je mettais mon feu clignotant pour quitter le bord du trottoir, je vis une faible lueur rougeâtre pénétrer dans les sombres nuages de poussière qui s'élevaient du toit en ruine. Puis j'aperçus, comme suspendue dans l'air menaçant, une forme énorme et terrifiante, la funeste forme de loup du démon Coyote. Un rictus sauvage déchirait son visage. C'était le visage du heurtoir, grossi dans des proportions qui dépassaient l'imagination la plus cauchemardesque. Il était couvert d'oiseaux et de ténèbres et le sol trembla et craqua devant sa forme maléfique.

La rue résonna soudain dans un fracas de pas. La foule dévalait la rue en direction de Mission Street. Les gens fuyaient la sinistre apparition qui planait sur la maison de Pilarcitos. Ils criaient, hurlaient et entraînaient leurs enfants avec eux. Même la police et les types du SWAT se mirent à courir. Je quittai le bord du trottoir et roulai jusqu'au coin de la rue le plus rapidement et le plus prudemment possible.

Dans Mission Street, je pris la direction du nord, pour Van Ness et le pont. Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais pouvoir faire pour empêcher Coyote de reprendre les cheveux du Grand Monstre ni de la façon de négocier avec lui, mais puisque Georges-Mille-Noms m'avait dit de le faire, j'allais au moins tenter le coup. Pendant tout le trajet, mon cœur battit à une vitesse folle, je respirais comme un coureur olympique et je me forçai à ne pas me retourner.

Mission Street m'apparut si normale ce jour-là qu'il me fut impossible de me croire suivi par une chose pire que le démon en personne. Les gens faisaient des courses, ils se promenaient, mangeaient et riaient tandis que moi, je roulais désespérément vers le nord, vers le Golden Gate Bridge et je n'étais même pas sûr que je sortirais vivant des quelques minutes à venir.

La baie était couverte d'un épais brouillard où la structure imposante du pont se découpait comme une immense toile d'araignée. Les voitures qui empruntaient le pont avaient allumé leurs phares. En baissant la vitre de la Pinto, je pus sentir l'odeur fade du brouillard humide et entendre l'appel lugubre et

mélancolique des brumes qui montaient lentement de la baie. Comme je descendais Lombard Street vers l'entrée du pont, le brouillard se fit encore plus dense et malgré la panique qui m'envahissait, je dus ralentir et suivre au pas une longue file de voitures.

Je jetai un coup d'œil à Jane. Elle était toujours effondrée sur son siège, la tête rejetée en arrière : elle aurait aussi bien pu être morte. Je fis une petite prière pour Georges-Mille-Noms, en premier lieu parce que je n'avais pas envie qu'il meure et aussi parce que la Jeune Fille-Ours s'éveillerait s'il mourait. Et je n'avais pas la moindre envie de devoir lutter avec un grizzly d'une force surnaturelle dans l'habitacle confiné d'une Ford Pinto.

La voiture qui me précédait s'arrêta soudain. Je donnai quelques coups d'avertisseur mais elle ne bougea pas. J'ouvris la porte et sortis avec impatience pour voir ce qu'il se passait. Deux policiers avaient arrêté le trafic, ils se tenaient au milieu de la route et montraient quelque chose du doigt. Je courus jusqu'à eux, en laissant Jane dans la voiture.

— Pourquoi s'arrête-t-on ? demandai-je en essayant de parler sur un ton normal.

Mais malgré cela, je crois avoir prononcé ces mots d'une voix suraiguë.

— Un problème là-haut. Une espèce de problème de structure. Vous voyez ?

Je scrutai le brouillard. Les policiers avaient raison. Les câbles de suspension du pont se balançaient de manière alarmante et ils étaient couverts d'un dépôt étrange. Les oiseaux. Les Oiseaux de Grise Tristesse. Coyote était arrivé avant moi. Il était en train d'extraire des câbles les cheveux du Grand Monstre.

— C'est vraiment étrange, dit l'un des flics. Vous voyez ? Là-haut ? Eh bien, ne dirait-on pas comme une espèce d'obscurité ?

Il était plus observateur qu'il ne croyait. L'obscurité qui enserrait les montants du pont comme une tache noire dans le ciel était la substance même du démon Coyote. Il avait pris sa forme d'ombre amorphe, la forme qu'il prenait pour voyager avec les

tempêtes de sable du désert et les vents brûlants du sud. Et maintenant, il arrachait là-haut la récompense qu'il avait gagnée, il y a des siècles et des siècles, quand le mont Taylor était la demeure d'un géant et que le pic Cabezon n'avait pas encore été créé. *Le scalp démoniaque du Grand Monstre, le trophée qui lui garantissait l'invulnérabilité et l'immortalité.*

Un des câbles de suspension, qui devait peser des tonnes céda et tomba en se balançant, éraillé et cassé. Il toucha le bord du pont et continua à fouetter les airs d'avant en arrière comme un serpent d'acier anéanti.

A partir de ce moment, je ne me préoccupai plus de la police ni de quoi que ce soit. Je savais que Coyote avait les cheveux et il n'y avait pas moyen de l'expliquer à qui que ce soit. Je mis mes mains en porte-voix et hurlai :

— *Coyote ! Coyote ! Coyote !*

Les policiers me regardèrent avec des yeux en boules de loto.

— *Coyote !* beuglai-je. *Viens m'affronter, Coyote !*

Un des flics s'avança et me prit par le bras.

— Hé, monsieur, calmez-vous un peu, je vous en prie.

— *Coyote !* hurlai-je de plus belle. *Je te mets au défi. Trouillard ! Débauché ! Traître ! Assassin !*

— Nom de Dieu !... hurla le flic.

Mais le ciel s'assombrit davantage et le pont vibra sous l'effet d'une secousse grondante. Quand les policiers levèrent les yeux, ils virent ce que j'étais en train de faire. Tous les gens qui étaient sortis de leur voiture poussèrent un soupir d'étonnement et de crainte, comme le gémissement d'un cortège funèbre un jour de brouillard.

La forme la plus horrible et la plus sauvage de Coyote planait au sommet des flèches du pont. Il se contorsionnait et changeait d'apparence à chaque souffle de vent mais ses yeux maléfiques nous brûlaient du regard et ses deux rangées de dents démoniaques brillaient dans le brouillard.

Les automobiles et les policiers s'enfuirent. Un flic essaya de m'entraîner avec lui mais je le repoussai. Derrière moi, des portes de voitures claquèrent et des gens s'enfuirent en courant, entraînant femmes et enfants.

— *Coyote !* hurlai-je. (J'étais en rage. Je tremblais.) *J'ai ta Jeune Fille-Ours, Coyote !*

La forme hideuse du démon roula dans les airs, elle se tordit et apparut plus clairement dans le brouillard. Je vis les cheveux gris acier du Grand Monstre enroulés sur sa tête comme une horrible guirlande de magie primitive. Le pont vibra sous moi et un profond frémissement d'horreur déferla comme le tonnerre sur les collines voisines.

— *Coyote ! Donne-moi les cheveux et je te rendrai la Jeune Fille-Ours ! Est-ce que tu m'entends, Coyote ? Est-ce que tu m'entends ?*

On perçut un autre grondement de tonnerre. Des morceaux d'acier et de béton tombèrent du haut du pont en écrasant les voitures abandonnées.

Je fis demi-tour et filai jusqu'à la Pinto en jetant un coup d'œil en arrière pour regarder le démon qui planait. Je m'imaginai déjà comment il enfoncerait ses griffes démoniaques dans mon dos, comment il m'arracherait la peau de ses dents acérées. Je courais comme un joueur drogué au moment crucial d'une finale de tournoi de tennis. Et je dus m'essuyer le visage avec la manche de ma chemise.

J'arrivais à la voiture. Le vent du démon soufflait comme un ouragan brûlant, faisait éclater mes oreilles et me donnait l'impression que mon visage était à vif. J'ouvris la porte de la Pinto, côté passager, et tentai d'extraire Jane de son siège. Je suais et je jurais, d'autant plus que, comme le pont n'arrêtait pas de battre sous mes pieds, j'avais du mal à rester debout.

A ce moment, trois types en uniforme, des types du SWAT, passèrent à côté de moi, carabine au poing. L'un d'eux me tapa sur l'épaule en criant :

— Allons, mon vieux, fichez le camp au plus vite !

— C'est impossible. Je dois le détruire !

Mais le type ne m'écouta pas, il continua à courir sur le pont en direction de la forme sombre et horrifiante de Coyote.

Ce n'est que lorsque les trois officiers du SWAT attaquèrent Coyote que je compris vraiment face à quoi je me trouvais. Ils déchargèrent leur fusil sur Coyote. Un instant plus tard, la forme démoniaque fondit sur eux dans un crépitement d'air

électrifié puis un bruit de tonnerre qui fit trembler le Golden Gate Bridge.

Le type qui était en tête fut pris dans un tourbillon, il tourna sur lui-même comme une toupie et je vis que son front était ouvert, fendu comme de la viande dans un congélateur de supermarché. Puis, sous mes yeux, ils furent tous trois hachés en petits morceaux par une redoutable force invisible qui leur déchiqueta les mains, la tête, les jambes et les bras avant d'envoyer, d'un coup de pied, valser les morceaux dans toutes les directions. Je crois bien avoir hurlé.

Maintenant le démon avançait vers moi en ondulant. Il n'était plus qu'à quelques mètres. Toute la force de sa haine et de sa méchanceté était concentrée sur moi. Je traînai désespérément Jane jusqu'au parapet du pont, puis je me tournai vers Coyote en essayant de prendre un air de défi, ce qui n'était pas très réussi.

— *Ecarte-toi !* hurlai-je. *Ecarte-toi sinon je la balance par-dessus le pont !*

Le démon continuait à avancer. Le terrible vent qui l'accompagnait me brûlait le visage et me desséchait les yeux. Je ne pouvais plus les fermer. Autour de moi, tout était obscurité et crainte, et ces maléfiques yeux rouges me fixaient avec une cruelle intensité.

Je déposai Jane sur le parapet. En dessous de nous, les eaux grises de la baie bouillonnaient dans le brouillard.

— *Je vais le faire, nom de Dieu ! Je vais vraiment le faire !*

Et dans cet instant de panique totale, je le pensais vraiment. Je me forçais à le penser vraiment. Si Coyote approchait encore d'un seul pas, sa chère Jeune Fille-Ours, sa maîtresse bien-aimée, son loup-garou adoré, basculerait dans le vide et y mourrait.

Je vis une grimace désincarnée dans l'obscurité tumultueuse qui se dressait devant moi, une imbrication de formidables dents fantomatiques. Je vis aussi la tête de Coyote et sa couronne de cheveux magiques. Puis il s'arrêta une seconde. Il s'arrêta. C'est à ce moment que je jouai le tout pour le tout et que je laissai tomber Jane sur le trottoir.

Tout se passa au ralenti, comme une course cauchemardesque qui ne finit jamais. Quand Jane glissa par terre, je me jetai de côté et fonçais sur Coyote. D'une main, j'attrapai les cheveux du Grand Monstre et je tirai de toutes mes forces – de toutes les forces de toute l'énergie de mon corps, et même plus. Cela me parut durer une éternité. De surcroît, je voyais réellement Coyote se retourner vers moi, en montrant les dents avec une haine animale.

C'était comme si je m'étais jeté dans une mer d'eau bouillante. La chaleur et les remous provoqués par la présence de Coyote étaient insupportables. Je cherchai à le saisir, ratai mon coup, puis l'empoignai à nouveau et me retrouvai soudain en train de rouler par terre avec une poignée de longs cheveux gris qui grésillaient et bourdonnaient dans mes mains comme des fils électriques. J'atterris sur le volant d'une Plymouth abandonnée. Je m'éraflai le visage et les bras, mais je savais que j'avais réussi. J'avais littéralement volé au démon le scalp du Grand Monstre.

Il y eut un grondement fracassant de fureur surnaturelle. Le bruit fut tellement assourdissant que je crus un moment que le pont craquait. Je me poussai entre deux voitures mais je dus immédiatement sortir de ma cachette et sauter plus loin, car Coyote empoigna les voitures et les pressa l'une contre l'autre avec un bruit à vous faire éclater les tympanes. J'emportai les cheveux derrière une Cadillac et me les mis sur la tête.

Je me souvins alors de ce qu'avait dit Georges-Mille-Noms : « Si un mortel tente de porter le scalp d'un géant ou d'un démon, il sera détruit par ce qu'il verra. En d'autres mots, pour le reste de sa vie – qui ne saurait d'ailleurs être bien longue – il deviendrait lui-même un démon et son esprit ne pourrait pas le supporter. »

Je ne prononçai qu'une phrase. Ce n'était qu'un murmure face au vent ardent, mais c'était tout ce dont j'étais capable à ce moment.

— Georges, aidez-moi ! Où que vous soyez, aidez-moi !

Puis en fermant les yeux, avec un sentiment d'incertitude funeste, je m'entourai la tête des étranges cheveux en filins du Grand Monstre.

Je crus tout d'abord qu'il ne se passerait rien. Je levai la tête, terrifié et déçu. Puis une sensation semblable à une grenade sous-marine me traversa le corps et j'eus conscience d'une force physique et mentale dépassant les rêves les plus fous de mon imagination débridée. C'était une force terrifiante, une force mauvaise. Elle avait la puissance de mes désirs charnels les plus violents, grossis au moins cent fois. Elle me donna une telle charge de gaieté sauvage que je poussai un cri perçant, pas un cri d'angoisse mais un cri de pure méchanceté joyeuse et débordante. Je me sentais lubrique et vindicatif, submergé du besoin de violer, de casser et de détruire tout ce que je rencontrerais. Je sortis de ma cachette et j'eus l'impression de grandir, de me hisser jusqu'à une hauteur étonnante, de devenir plus grand et plus fort qu'il n'était possible à l'être humain.

Puis je vis clairement Coyote. Ce n'était plus une ombre brouillée ou un tourbillon de nuages mais la bête démoniaque en personne, qui se blottissait sur le corps de Jane avec sa robe de larves et son manteau en peaux de coyotes. Je savais ce qu'il allait faire. Sur son épaule était perché un oiseau gris et il tenait en main une poignée de viscères sanglants arrachés au cadavre du type du SWAT. Il se préparait à récompenser Jane de son échec en lui infligeant sa spécialité la plus écoeurante : il allait lui coudre un oiseau dans l'estomac puis il ferait entrer son corps dans les intestins du type du SWAT. L'Épreuve des Trois.

Je fus saisi d'une colère tellement surhumaine que je poussai un grognement terrible. Je vis Coyote tel qu'il était vraiment et je vis que l'air était encombré d'autres esprits et démons, les spectres du vent et du brouillard, les manitous de la terre et du feu.

— *Coyote ! hurlai-je. Coyote !*

Le démon se retourna. Ses mâchoires dégoulinèrent de sang. Je traversai la rue comme une furie, avec la jouissance morbide d'être intrépide et de ne plus avoir peur de lui. Je l'empoignai, je sentis sa fourrure rugueuse et la mollesse de ses entrailles larvaires. Il lutta et hurla, mais les cheveux du Grand Monstre me donnaient la force, une force face à laquelle Coyote ne pouvait rien.

Je l'éventrai comme un sac. De ses entrailles sortit un grouillement de choses vivantes qui se tortillaient dans un étouffant brouillard de mouches vertes. Puis je lui saisis les mâchoires et les lui écartai jusqu'à ce qu'elles craquent. Finalement j'arrachai ses yeux enflammés. Il n'en sortit pas une seule goutte de sang mais une puanteur vieille de plusieurs siècles, l'odeur âcre et écoeurante de la bête, du chacal, de Coyote, le Premier à Utiliser des Mots pour la Force.

Je m'écartai des restes de son corps. Son souffle s'envola avec le vent. Les battements de son cœur palpitèrent encore quelques instants, puis moururent. Ses yeux s'éteignirent. La brise de la baie de San Francisco emporta ses poils, ses os réduits en miettes et sa peau tannée. Bientôt, il n'y eut plus sur le pont qu'un morceau de son scalp chevelu et une marque sur le trottoir, une brûlure qu'on peut voir aujourd'hui encore sur le Golden Gate Bridge.

Coyote était mort.

C'est alors que je sentis une chose noire et vaste de la taille d'une locomotive m'envahir le cerveau. Je savais que je ne survivrais pas sous ma forme démoniaque mais je n'en avais cure. J'étais exalté, enivré, comme si le tout-puissant descendait sur moi pour me frapper.

Tout au fond de mon esprit, j'entendais toujours la voix de Georges-Mille-Noms. Il savait vraisemblablement quel était mon devoir et il faisait un dernier effort pour m'aider. La force était peut-être la mienne. Mais c'était lui qui disait :

— » Si un mortel tente de porter le scalp d'un géant ou d'un démon, il sera détruit par ce qu'il verra. En d'autres mots, pour le reste de sa vie — qui ne saurait d'ailleurs être bien longue — il deviendrait lui-même un démon et son esprit ne pourrait pas le supporter. »

Avec un hurlement d'agonie, j'arrachai de ma tête les cheveux du Grand Monstre et je les lançai le plus loin possible dans les eaux de la baie. Ils s'enroulèrent et se déroulèrent au vent, puis s'envolèrent et disparurent. Je sentis une vague de désespoir et d'épuisement me traverser le corps et je m'effondrai sur la route.

C'est alors que je vis Jane comme à travers un brouillard. Elle était toujours couchée sur le trottoir. Pendant un bref instant, je vis ses griffes, ses dents et les poils noirs de son dos. Puis, comme la dernière particule des cendres de Coyote était emportée par le vent, elle ouvrit les yeux. Elle était redevenue Jane Torresino, mon amie et, qui sait, mon futur amour.

Elle tendit la main vers moi en disant :

— John, oh, John, j'ai besoin de toi.

Les sirènes hurlèrent au loin et nous fûmes soulagés d'entendre des bruits de pas.

Je ne pus retourner à la réserve de Round Valley avant le mois de septembre. J'empruntai une vieille Pacer un peu bruyante et nous partîmes, Jane et moi, pour le week-end. Nous passâmes la nuit à Willits, dans le comté de Mendocino. Dans l'après-midi du lendemain, nous arrivâmes à la maison de Georges-Mille-Noms. Nous garâmes la voiture. En haut des escaliers surplombant la vallée, Walter Running Cow nous attendait. C'était un Indien d'une quarantaine d'années, un homme calme et sérieux, qui nous serra la main avec cérémonie.

Devant une tasse de thé, nous lui racontâmes pratiquement tout ce qui s'était passé à Pilarcitos Street, l'apparition de Coyote et ce que Georges-Mille-Noms avait fait pour nous aider à le détruire. Nous lui rapportâmes aussi comment Georges avait succombé à un infarctus au moment de la mort de Coyote. Walter Running Cow écouta notre récit en silence, en hochant la tête de temps à autre, tandis que le soleil traversait la pièce et qu'on entendait au loin le long cri plaintif des oiseaux de la forêt.

Finalement l'Indien prit la parole :

— Ce fut une mort honorable pour Georges-Mille-Noms. C'était un des plus grands magiciens de notre époque, vous savez. Il ne pouvait peut-être pas voler comme un aigle, à la manière des sorciers des temps anciens, mais il a utilisé ses pouvoirs au maximum et je crois que nous pouvons tous lui en être reconnaissants.

— J'avais besoin d'en parler à quelqu'un qui me croirait, continuai-je. A San Francisco, l'affaire a été carrément classée

comme homicide. Selon la thèse officielle, tout cela a été l'œuvre d'un maniaque qui s'est finalement jeté du haut du pont.

— Eh bien, dit Walter Running Cow, je suppose que toutes les cultures ont besoin d'explications rationnelles. Même la magie indienne est parfois aveugle.

— Est-ce que Coyote reviendra un jour ?

Il me regarda très sérieusement.

— Peut-être pas de notre vivant. Mais un jour. Je ne veux pas minimiser ce que vous avez fait, mais il est impossible qu'un type comme vous ait réussi à renvoyer définitivement Coyote aux enfers. En plus, les cheveux du Grand Monstre flottent toujours dans les vagues de l'océan.

— A propos de cheveux, dis-je, j'ai quelque chose pour vous.

J'ouvris le sac en plastique que j'avais apporté et j'en sortis le scalp tout desséché du démon Coyote. Walter Running Cow le contempla un bon moment avec un mélange d'appréhension et de respect.

— C'est bien de l'avoir apporté ici, murmura-t-il. Georges-Mille-Noms vous en remerciera au ciel.

Nous sortîmes sur le balcon dans les dernières lumières du jour et j'attachai le scalp de Coyote à la balustrade, à côté des peaux et des raquettes. Et nous restâmes longtemps dans l'étendue du soir indien. La brise ridait les hautes herbes et faisait tournoyer le trophée qui appartenait à Georges-Mille-Noms dans la chaleur faiblissante de l'automne.

C'était maintenant la Lune de l'Herbe Sèche, un mois après la Lune du Démon.

## **Table**

NOTE DE L'AUTEUR .....	4
CHAPITRE PREMIER .....	5
CHAPITRE II.....	34
CHAPITRE III .....	66
CHAPITRE IV.....	95
CHAPITRE V .....	126
CHAPITRE VI.....	154